

**BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD**



**TOME CXXXIII — ANNÉE 2006
3^e LIVRAISON**

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette ou un CDrom (format word). Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

Directrice des publications :
Marie-Pierre MAZEAU-JANOT
assistée de : Patrick PETOT et la
commission de lecture

Ont collaboré à cette publication :

Thierry BARITAUD, Anne BÉCHEAU,
Jacqueline CARCENAC, Anne-Marie
CESTAC, Brigitte DELLUC,
Gilles DELLUC, Jacques LAGRANGE,
François MICHEL, Guy PENAUD,
Pierre POMMARÈDE, Lucien QUEYROI

Secrétariat :

Sophie BRIDOUX-PRADEAU

**Communication, relations
extérieures :**

Michel SOULOUMIAC

Gestion des abonnements :

Denis CHAPUT-VIGOUROUX

*Le présent bulletin a été tiré
à 1 350 exemplaires*

Septembre 2006

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 534, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication (qui fait l'objet d'un dépôt légal). Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation de la directrice des publications.

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit de la directrice des publications.

La directrice des publications :
Marie-Pierre Mazeau-Janot
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – F 24000 Périgueux

**BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD**



**TOME CXXXIII — ANNÉE 2006
3^e LIVRAISON**

SOMMAIRE DE LA 3^e LIVRAISON 2006

- Compte rendu de la séance
 - du 3 mai 2006 267
 - du 7 juin 2006 273
 - du 5 juillet 2006 279

- Éditorial : Un feuillet d'automne 285

- La peste à Belvès en 1628. *Procès-verbal fait sur la maladie contagieuse en ville*, par Jehan Sauret (Jacqueline Carcenac) 287
- Les sépultures dans l'église de Plazac : la nef (Lucien Queyroi) 305
- La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordes (Thierry Barिताud) 341

- Dans notre iconothèque et les archives : Deux beaux cadeaux de Noël pour l'abbé Henri Breuil : la frise sculptée du Cap Blanc et la vénus de Laussel (Brigitte et Gilles Delluc) 351
- Notre sortie d'été en Nontronnais samedi 1^{er} juillet 2006 (Anne-Marie Cestac) 371
- Vient de paraître : Les cheminots à l'assaut du ciel. 1920, la grande grève à Périgueux, de J.-S. Éloi (Anne Bécheau), Journal sous l'Occupation en Périgord 1942-1945, de J. Pouquet (Guy Penaud), Chamanismes et arts préhistoriques. Vision critique, collectif (Jacques Lagrange) 379
- Notes de lecture : Pierre Lachambeaudie 1806-1872 poète et fabuliste montignacois (J.-M. Faure), Un Robin des Bois entre Périgord et Limousin : histoire et légende de Burgou XIX^e-XX^e siècles (P. Grandcoin), L'inlassable course des rivières vers la mer (T. de Molènes), Châteaux et castelets en pays vigneron : Sainte-Foy, Saussignac, Montravel (J. Reix), Le trésor de Désesquaux (M. Carcenac), Connaître Lascaux (B. et G. Delluc) 383
- Des collégiens tocanais à l'hôtel de Fayolle 386
- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) 387

Le présent bulletin a été tiré à 1 350 exemplaires.

Photo de couverture : Abri de Laussel (Marquay). L'abbé Henri Breuil revient sur place près d'un demi-siècle après la découverte en 1911 et 1912 des célèbres blocs sculptés (fonds A. Glory, MNHN).

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 3 MAI 2006

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 90. Excusés : 6.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FÉLICITATIONS

- M. Jean-Paul Daudou, nommé chevalier de la Légion d'honneur

NÉCROLOGIE

- Max Sarradet
- François Gaudy

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées d'ouvrages

- Bouet (Alain) (sous la dir. de), 2003 : *Thermae Gallicae. Les Thermes de Barzan (Charente-maritime) et les thermes des provinces gauloises*, Pessac, éd. Ausonius, coll. Mémoires, n° 10 et Bordeaux,

éd. Aquitania, supplément n° 11, avec de très nombreuses notes et références au Périgueux gallo-romain

- Tardy (Dominique), 2005 : *Le décor architectural de Vesunna (Périgueux antique)*, Bordeaux, éd. Aquitania, supplément 12

- Collectif, 2005 : *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne. Organisation et exploitation des espaces provinciaux*, IV^e colloque Aquitania, Saintes 2003, Pessac, éd. Aquitania

- Higounet (Charles), Marquette (J.-B.) et Wolff (Ph.) (sous la dir. de), 1982 : *Atlas historique des villes de France*, Paris, éd. CNRS, 21 villes

- Higounet (Charles), Marquette (J.-B.) et Wolff (Ph.) (sous la dir. de), 1984 : *Atlas historique des villes de France*, Paris, éd. CNRS, 16 villes

- Dumonteil (Jacques), 2003 : *Oloron-Sainte-Marie, Pyrénées-Atlantiques, Atlas historique des Villes de France*, Bordeaux, éd. Ausonius.

Entrées de tirés à part, brochures et documents

- Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord, 2006 : Recueils des actes d'état civil (du XVIII^e siècle à 1905, selon les paroisses et les communes), communes de Annesse-et-Beaulieu, Chaleix, Champagnac-de-Bélair, Chantérac, Coulounieix-Chamiers, Cubjac, Douzillac, Mareuil, Pomport, Saint-Antoine-d'Auberoche, Saint-Géraud-des-Corps, Savignac-de-Miremont, Tocane-Saint-Apre

- Documents sur Jean d'Arnaud de Sarazignac, mort pour la France en 1813 à la retraite de Russie, photocopies (don de M. Peyroche d'Arnaud).

REVUE DE PRESSE

- *Groupe de recherches historiques du Nontronnais*, 2006, CR n° 354 : CR conférence de Gilles Delluc sur Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour ; les insurrections de la misère (suite n° 4)

- *Quercy Recherche*, 2006, n° 123 : photos de Doisneau sur la Dordogne

- *Sud Ouest dimanche*, 9 avril 2006 : château de Miremont

- *Sud Ouest, La Dordogne libre*, avril 2006 : ouverture au public de la maison forte de Reignac à Tursac (évocations du site

magdalénien, du bouc de Reignac, d'Eugène Le Roy et de Jean Bart) ; centenaire de Joséphine Baker ; prix des Maisons paysannes de France pour une grange proche du château des Fournils à Saint-Laurent-des-Hommes ; cloche de l'église de Thiviers (datée de 1731, coulée sur place par Courtois) ; reprise du chantier du clocher de Saint-Front à Périgueux ; restauration du clocheton de l'ancienne église paroissiale de Brantôme, devenu successivement marché couvert, salle municipale et office de Tourisme

- *Courrier français*, 7 avril 2006 : fontaine Saint-Sicaire de Brantôme (les propriétés chimiques de son eau et les miracles qui lui sont attribués).

COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance en donnant des nouvelles de notre société. Il sollicite les bonnes volontés, parmi les membres fidèles à nos réunions, pour assurer l'assistance technique relative au matériel audio-visuel (sonorisation et projections).

Lors de l'inauguration de la place Francheville à Périgueux, le maire a fait l'éloge de la statue *L'Avenir*, qui a été façonnée par notre collègue M^{me} Clergerie-Couvreur.

Vos administrateurs ont assisté à diverses réunions de sociétés savantes : le président à l'assemblée générale du *Cercle de Généalogie* (association qui compte 750 membres, souvent non Périgordins, avec le recteur Cestac, nouvel administrateur) et notre vice-présidente à celle de *Hautefort, notre Patrimoine* (association présidée par notre collègue Pierre Villot). En outre, P. Pommarède, à l'occasion de la réunion de la société *Mémoire de Sainte-Orse*, a visité l'église en cours de travaux et y a observé une litre aux armes d'Hautefort, avec 3 forces de sable, et une très belle crypte, bien restaurée, comme il n'en existe que 3 ou 4 en Dordogne.

Le 10 mai, à 18 h 30, notre soirée bimestrielle sera animée par M. Egnell, qui nous entretiendra de « Napoléon et le Périgord ».

Le 13 mai, Brigitte Delluc fera à nouveau visiter l'abri Pataud aux Eyzies et ceux qui le souhaitent peuvent se joindre au groupe. Gilles et Brigitte Delluc participeront au Congrès national de Spéléologie le 6 mai à Périgueux et présenteront les découvertes d'art pariétal paléolithique par le Spéléo-Club de Périgueux depuis 60 ans. Ils feront 2 conférences sur la nutrition préhistorique : le 8 mai à Isturitz et le 13 mai aux Eyzies ; une conférence sur « Origine,

évolution et pathologie de l'Homme préhistorique » aux Eyzies le 20 mai et, enfin, participeront au débat sur le bison organisé pour la Société de Géographie, en voyage en Périgord, par notre collègue, M. Bernier, et y présenteront le bison dans l'art paléolithique.

Pendant la pause, un stand de vente de cartes postales anciennes et d'ouvrages publiés par notre compagnie sera ouvert dans la cour. Nous reconduirons cette initiative pendant toute la belle saison.

M. Alain Ribadeau Dumas donne des précisions sur la sortie du 1^{er} juillet : départ à 8 heures précises du parking de la Cité administrative ; 30 euros par personne. Nous visiterons successivement : à 9 heures, le site de l'ancienne forteresse de Nontron (place Paul-Bert) ; promenade à pied jusqu'au château des Saint-Sernin, qui appartient aujourd'hui à la ville de Nontron, avec un vin d'honneur dans les caves du château ; puis, l'ancienne place forte de Leygurat à Augignac. Après un déjeuner à Saint-Mathieu en Limousin, à l'auberge du Lac : visite du château de Cromières à Cussac ; l'église de Reilhac, avec la crypte ; et enfin le repaire noble de Villautranges à Busserolles, sur le bord de la Tardoire.

M. Robert Naboulet évoque la cloche de l'ancienne église paroissiale de Brantôme. En 1941, elle a été livrée, lors de la récupération des bronzes par le régime de Vichy, pour éviter de donner le buste de Pierre de Bourdeille. Ce dernier avait été si bien caché que l'on a eu du mal à le retrouver à l'issue de la guerre. Il orne aujourd'hui la fontaine monumentale, dite fontaine Médicis, au sud de l'abbaye.

MM. Thierry Baritaud et Jacky Boissel (responsable de la voirie de Périgueux) nous parlent des vestiges du pont Saint-Nicolas, récemment retrouvés. Il s'agit d'un pont du XVII^e siècle sur un ruisseau descendant du vallon de Combe des Dames vers la rue Victor-Hugo. Il était bien visible sur un plan de 1833. De nombreuses plaintes, liées à l'assainissement, des habitants de Périgueux ont amené à le redécouvrir à partir d'un regard donnant accès au sous-sol de la rue Victor-Hugo. Le tablier du pont a été retrouvé à 2,50 mètres sous le niveau de la rue. Actuellement le ruisseau est entièrement canalisé et le pont a été conservé. Au moment de la construction des immeubles qui bordent la rue Victor-Hugo, cette zone, qui était marécageuse, a été assainie, le pont entièrement enterré. Il traverse de part en part la rue Victor-Hugo. Un montage vidéo nous permet d'observer le parapet du pont, ainsi que le départ de la voûte de

plusieurs dalots. On ignore l'origine de ce ruisseau Saint-Nicolas. Ce n'était sans doute pas un ruisseau permanent. Un article détaillé sera proposé pour une prochaine publication,

Guy Penaud rappelle que les rues de Metz et de Varsovie s'appelaient rue Saint-Nicolas. Il y avait aussi une rue du Pont Saint-Nicolas.

Le Pr Socard évoque ensuite Georges de Peyrebrune, une femme de lettres originaire de Chancelade, qui écrivit un certain nombre de romans à succès, dont *Les Ensevelis* sur la catastrophe



Georges de Peyrebrune (gravure de Boulard).

de Chancelade de 1885. Elle est née le 24 avril 1841 à Peyrebrune, un hameau de Sainte-Orse, dans un milieu d'agriculteurs modeste, et a été enregistrée sous le nom de Mathilde, Marie, Georgina de Peyrebrune, fille de Françoise Judicis, de père inconnu. En 1860, elle se marie sous le nom de Peyrebrune Judicis et signe G. Johnston de Peyrebrune, témoignant ainsi sans doute de sa filiation avec un certain Émile Johnston, descendant d'une grande famille aristocratique écossaise, installée en Périgord, au château de Redon (Granged'Ans). Dans un de ses romans, *Marco*, qui se passe à Saint-Priest-sur-l'Isle, elle met en scène un Anglais, nommé Brunston, qui cherche à acquérir une propriété. À la fin du roman, le riche Brunston aide un certain Bernard en lui remettant une grosse somme d'argent pour démarrer dans la vie. Ce serait une transposition de l'aide que la romancière aurait reçu pendant sa jeunesse. Le recensement de 1856 signale rue Limogeanne deux femmes : Judicis Céline (sa mère) et Johnston Peyrebrune Georgina (elle a 15 ans). Dans les années 1880-1890, elle habite dans différents endroits de Paris. Sa situation matérielle évolue en même temps que le succès de ses romans. Jusqu'en 1906, elle vient souvent à Chancelade, aux Meulières, dans la villa Peyrebrune. Une photo de son salon aux Meulières est intéressante : la pièce est encombrée d'objets et G. de Peyrebrune est allongée sur une méridienne. Une autre photo la montre à Biarritz en train de peindre. Elle passe les dernières années de sa vie à Asnières, avec une situation matérielle qui se dégrade. Elle meurt le 16 novembre 1917. Ses cendres reposent au columbarium du Père Lachaise avec une plaque « Georges de Peyrebrune. Femme de Lettres. 1841-1917 » et une plaque en cuivre gravée d'un poème de Jean Moreas. Ses romans sont souvent des romans à clef. Certaines de ses pages sont encore très lisibles. Rachilde disait de Peyrebrune qu'elle était « à côté du vrai pour vouloir le rendre plus poétique ».

P. Pommarède rappelle que le père de Rachilde, le capitaine Eymery, était un enfant abandonné. Autre point commun : toutes deux étaient femmes écrivains.

Vu le président
Pierre Pommarède

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 7 JUIN 2006

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 97. Excusés : 8.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FÉLICITATIONS

- Le Dr Yves Laillou, élu président régional des Universités du Temps libre

- M. Francis Gires, lauréat du Trophée Diderot

- M^{me} Jeanne-Luce Marcouly, lauréate du prix de l'Académie du Languedoc

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées d'ouvrages

- Guillaume (Gaston), 1929 : *Eugène Le Roy. Romancier périgordin (1836-1907)*, Bordeaux, Librairie Féret et fils

- Brugière (H.), 1897 : *L'Ancien et le nouveau Périgord et les châtiments des persécuteurs de la période révolutionnaire*, Périgueux, éd. Ronteix et Bonhur

- Balaguer (Manuel), 1990 : *Au rythme des charrois. Mémoire de la terre 1900-1901* (illustrations de Manu), Sinzag Lokrist (Morbihan), éd. Editaut

- Daguin (Fernand), 1948 : *L'Aquitaine occidentale*, Paris, Hermann éditeurs

- Doigneau (A.), 1905 : *Nos ancêtres primitifs* (préface du Dr Capitan), Paris, librairie Clavreuil

- Lavalade (Yves), 1989 : *Dictionnaire français-occitan. Limousin, Marche, Périgord*, Limoges, éd. Pulim (don de P. Ortega)

- Robert (Maurice), 1997 : *Les mots du Limousin. Dictionnaire français-limousin. Parlers, limousinismes et traditions*, Limoges, éd. S.E.L.M. (don de P. Ortega)

- Molènes (Thalie de), 2006 : *L'inlassable course des rivières vers la mer*, Périgueux, éd. Fanlac (don de l'éditeur)

- Reix (Jacques), 2006 : *Châteaux et castelets en pays vigneron. Sainte-Foy, Saussignac, Montravel, Saint-Cyr-sur-Loire*, éd. Alan Sutton (service de presse)

- Collectif, 2006 : *Catholiques et protestants dans l'ouest de la France du XVI^e siècle à nos jours*, Actes du colloque de Poitiers 7-9 avril 1994 GERHICO, Société des Antiquaires de l'Ouest

- Barrière (Pierre), 1946 : *Un grand Provincial : Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu*, Bordeaux, éd. Delmas

- Auvard (Paul), 1903 : *Établissement du seigneur en France. St-Dictamen*, Brive, imprimerie Raynaud

- Carcenac (Michel), 2006 : *Le Trésor de Désesquaux*, Belvès, éd. du Hérisson (don de l'auteur)

- Pouquet (Jeanne), 2006 : *Journal sous l'Occupation en Périgord 1942-1945* (édition par Marcel Loyau), Monaco, éd. du Rocher (don de l'éditeur), vision maréchaliste d'un certain Périgord, présenté malheureusement sans le contrepond des faits historiques

- Lorblanchet (Michel), Le Quellec (Jean-Loïc), Bahn (Paul), Francfort (Henri-Paul), Delluc (Brigitte et Gilles) (sous la dir. de), 2006 : *Chamanismes et arts préhistoriques. Vision critique*, Paris, éd. Errance (don de Brigitte et Gilles Delluc).

Entrées de tirés à part, brochures et documents

- *L'archéologie souterraine et la spéléologie*, 41^e congrès de la Fédération française de spéléologie, programme du colloque de Périgueux 6-7 mai 2006

- Lettre autographe de Léon Bloy du 18 octobre 1893, in : *Catalogue des autographes et manuscrits de Gros et Deleltrez*, 17 mai 2006, p. 13

- Fournier (Vincent), 1955 : *La Fontaine grillagée*, texte du spectacle son et lumière de Chancelade, photocopie du livret (don de D. Lavaud)

- *Accident aux carrières de Saint-Astier situées à la Mouline*, jugement de 1879, photocopie (don de D. Lavaud, qui possède l'original)

- *Place Francheville*, extrait de *Sud Ouest*, 28 avril 2006 : histoire d'une place

- *Le monde rural en Aquitaine entre 1850 et 1950*, quatre tirés à part offerts par Corinne Marache

- Marache (Corinne), s.d. : « La noblesse, quel modèle pour la modernisation rurale ? Un exemple périgourdin (milieu XIX^e - XX^e siècles) », in *La noblesse de la fin du XVI^e au début du XX^e siècle, un modèle social ?*, tome II, éd. Atlantica, photocopie (don de l'auteur)

- Marache (Corinne), 2004 : « L'institutionnalisation du secours des aliénés ou la création d'un hôpital psychiatrique départemental à Vauclaire en Dordogne », in *Les espaces locaux de la protection sociale*, Histoire régionale de la protection sociale, photocopie (don de l'auteur).

REVUE DE PRESSE

- *La Douze en Périgord* (bulletin de l'association *Histoire et Patrimoine de La Douze*), mai 2005 : maîtres verriers, halle, motte féodale du Taillaud (El Telhol)

- *Journal du Périgord*, n° 136, 2006 : Catoire, Marie d'Hautefort

- *Mémoire et Patrimoine* (bulletin de l'association *Sainte-Orse Mémoire et Patrimoine*), n° 1, 2004/2005 : Georges de Peyrebrune

- *L'Ascalaphe* (bulletin de l'association culturelle du pays de Savignac), n° 14, 2006 : maisons anciennes de Savignac

- *Taillefer*, n° 19, 2006 : Doublemètre et le canton de Villamblard

- *Sites et Monuments*, n° 193, 2006 : menaces sur le castrum de Belvès

- *Aquitaine historique*, n° 80, 2006 : Paunat.

COMMUNICATIONS

Le président annonce avec reconnaissance l'arrivée prochaine d'un nouveau don de l'association « Pour le gisement de la Madeleine », représentée par M^{me} Michelle Bouyssonnier.

M. Alain Ribadeau Dumas présente les dernières recommandations pour l'excursion du 1^{er} juillet 2006. Les deux autobus sont complets. Il est impossible d'accepter de nouveaux participants. Une liste d'attente est ouverte pour le cas où des personnes seraient amenées à se désister. M^{me} Mireille Miteau assure la comptabilité de l'excursion : les règlements sont effectués d'avance, de façon à ne pas retarder le départ des cars prévu à 8 heures précises au parking de la Cité administrative. Le premier arrêt est prévu à 9 heures à Nontron, place Paul-Bert, où le groupe sera rejoint par les personnes suivant l'excursion en voitures particulières. Le retour à Périgueux est prévu aux environs de 19 h 30.

Jeannine Rousset a assisté à l'assemblée générale de l'association Wlgrin de Taillefer : M^{lle} Françoise Lavergne, sa descendante,

a dévoilé et commenté une plaque posée sur le château, en souvenir de son ancêtre. Pierre Ortega a assisté au congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest à Pau, consacré aux relations entre l'Espagne et le Sud-Ouest : il a noté avec intérêt que les Actes du congrès sur l'alimentation que nous avons organisé à Brantôme en 2001 sont parmi les plus demandés. En 2007, le congrès aura lieu à Arcachon sur le thème de la fête en Aquitaine et celui de 2008 aura lieu à Bordeaux sur le thème de la femme en Aquitaine.

Le 2 juin, l'association Les Pesqueyroux organisait à Lalinde des rencontres « À la recherche du patrimoine » du canton de Lalinde, avec une exposition sur le patrimoine méconnu et des communications de D. Audrerie sur le petit patrimoine, du chanoine Pommarède sur saint Front et son dragon et de M^{me} A.-M. Cocula sur la grande histoire.

À noter dans nos agendas : le 8 juin à Nontron, une conférence du GRHIN sur Villebois-Mareuil ; le 14 juin à Poitiers, une conférence de Gilles Delluc sur la sexualité préhistorique ; le 17 juin au Bugue, une fête pour célébrer la création des marchés de cette ville, le mardi de chaque semaine (par un acte du roi Philippe V Le Long en date de novembre 1319), avec la pose d'une plaque en céramique ; le 26 juin à la grotte de Rouffignac, une conférence d'Alain Roussot sur « des mammoths et des hommes », et une exposition dans l'entrée de la grotte, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la découverte officielle des dessins (un mois après le premier jour d'un très beau timbre consacré à cette grotte) ; le 29 juin au musée du Périgord à Périgueux, une exposition sur les souvenirs de Verdun.

Le 12 juillet, notre soirée bimestrielle sera consacrée à une visite exceptionnelle : celle de la porte de Mars à Périgueux, juste avant la fin de la campagne de sondages. Le rendez-vous est fixé à 18 h 30 place de la Cité, avec M. Hervé Gaillard du Service régional de l'Archéologie qui dirige les recherches.

Pour préparer la visite, Thierry Baritaud nous présente des dessins de W. de Taillefer et d'É. Galy, précieux pour connaître l'état des lieux et la position des fouilles qui s'y sont déroulées au XIX^e siècle. Un dessin montre l'enceinte du Bas-Empire avant le percement de la rue de la Cité, avec, au premier plan, un vomitoire des arènes, qui accueille le premier musée de Périgueux. Un autre dessin montre les trois portes de l'enceinte. La monumentale porte de Mars, flanquée de deux tours, était la porte principale de la ville. Un pointillé montre la limite de ce qui était connu à l'époque, la partie

enterrée ayant été imaginée par le dessinateur. À l'époque émergeait seulement la partie supérieure de l'arc principal et le sommet du bâtiment. D'après un dessin d'É. Galy, la tour nord était percée d'une porte piétonnière dérobée, protégée par des meurtrières. Les sondages effectués cette année ont permis de la retrouver, ainsi que les traces des fouilles du XIX^e siècle, situées sous l'arc plein cintre de la porte, mais ils n'ont pas permis d'atteindre la base des tours. Le sommet du bâtiment est couvert depuis longtemps par un jardin : il n'a jamais été mis hors d'eau. Après ces sondages, une campagne a été programmée pour 2007 et permettra peut-être une meilleure lecture du bâti. Une mise en valeur du site est envisagée. Un escalier parasite, bâti au-dessus de l'angle nord du mur, devra être démonté. Lorsque les travaux seront terminés, la porte de Mars fera partie du circuit de la visite du quartier gallo-romain de Périgueux, avec la portion de mur du bas Empire incluse dans l'enclos de Sainte-Marthe et les arènes.

Pierre Pommarède évoque, avec quelques photographies, les ruines de ce qui fut le domaine de Puy-Roger, sur l'une des sept collines de Périgueux. Cette demeure appartient au domaine du Centre hospitalier de Périgueux, sur la commune de Champcevinel. Puy-Roger comprend un ensemble de bâtiments aujourd'hui ruinés, avec les restes d'une galerie et d'un pavillon du XVII^e siècle, accolé à un bâtiment du XIX^e siècle. La galerie était encore en assez bon état il y a une quinzaine d'années. Un procès de 1786 relate comment le sieur de Puy-Roger de l'époque s'amusait à ennuyer les passants et comment certains se sont défendus à coups de pique. Un autre mourut au cours d'un duel qui l'opposait à un bourgeois de Saint-Pierre-de-Chignac. Un autre encore fut un des aïeux de Guy de Larigaudie.

Michel Souloumiac présente ensuite Charlotte-Rose de Caumont La Force, petite-fille du premier duc de La Force, compagnon d'armes d'Henri IV, qui était dans le carrosse au moment où Ravallac assassina le roi. Cette famille est apparentée avec toutes les grandes familles du Périgord. Née au milieu du XVII^e siècle, Mademoiselle de La Force vécut au château de La Force et à Castelnau pendant sa jeunesse, avant de mener une vie tumultueuse à Versailles. Protestante, elle fut bannie pendant seize ans. Elle rédigea alors des pamphlets et des *Histoires baroques*, avec quelques passages osés. Elle résida ensuite à La Force pendant sept ans, mais écrivit peu à ce moment-là. Elle finit par revenir à Paris, où elle mourut à 70 ans, en paix avec le catholicisme. Elle est considérée comme un auteur de contes et de

jeux d'esprit. Ses œuvres continuent à être étudiées en milieu universitaire anglo-saxon. M. Souloumiac est l'auteur d'un ouvrage paru en 2004 sur *Mademoiselle de La Force, un auteur méconnu du XVII^e siècle* (édition A.R.A.H.).

Vu le président
Pierre Pommarède

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS de janvier 2006 (complément)

- M. Thibaud Pierre, 11, rue de l'Hôtel-de-Ville, 24270 Payzac (réinscription).

ADMISSIONS du 12 juin 2006

- M. Boniface Fabrice, Le Moulin, 24600 Saint-Pardoux-de-Drôme, présenté par le P. P. Pommarède et M. J.-M. Deglane ;

- M. Grimbert Jacques et M^{me} Choublier-Grimbert Noëlle, 3, clos des Anglaises, 95300 Pontoise, présentés par M^{me} J. Geninet et M. P. Ortega ;

- M. et M^{me} Parisot Bernard, 18, rue Rubigan, 24170 Belvès, présentés par M. J.-N. Biraben et M. P. Ortega ;

- M^{me} Delaux Marie-Geneviève, La Grange, route de l'Herm, 24580 Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac, présentée par M^{me} B. Pryzdryga et le Dr A. Blondin ;

- M. et M^{me} d'Arnoux Guy, Laulandie, 24300 Abjat-sur-Bandiat, présentés par M. A. Ribadeau Dumas et M^{me} G. Legrand ;

- M. Chamoulaud Jean-Louis, Les Brenaudies, 24340 Mareuil-sur-Belle, présenté par M. J. Vives et M. C. Monceyron ;

- M. et M^{me} Clérin Jacques et Janine, 38, rue de Varsovie, 24000 Périgueux, présentés par M. L. Duclaud et M^{lle} N. Alexis-Vidal ;

- M^{me} Duhamel Martine, 15, rue du Port-de-Graule, 24000 Périgueux (réinscription) ;

- M. et M^{me} Angibault Hubert et Claudine, La Roussellie, 24580 Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac, présentés par le P. P. Pommarède et M^{me} A. Bélingard ;

- M. Sablayrolles Pierre, 5, rond-point des Tourterelles, 24650 Chancelade, présenté par M. J.-M. Deglane et M. Ph. Janot ;

- M. Delpit Yves-Marie, 3, rue de Villeneuve, 24100 Bergerac, présenté par le P. J.-M. Nicolas et M. D. Audrerie ;

- Colonel Jacquinot de Presle Hubert (en remplacement de son père l'amiral Georges de Presle), Saint-Martial-Laborie, 24390 Cherveix-Cubas, présenté par le P. P. Pommarède et M. J.-P. Boissavit ;
- M. Peyroche d'Arnaud Jean, chemin de la Fontaine aux Bœufs, 30700 Uzès, présenté par M. P. Ortega et M. D. Chaput-Vigouroux.

SÉANCE DU MERCREDI 5 JUILLET 2006

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 81. Excusés : 11.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FÉLICITATIONS

- Le Dr et M^{me} P. Mulon, qui viennent de recevoir la médaille de la ville de Périgueux
- M. l'ambassadeur Xavier Darcos, ancien ministre, élu à l'Académie des Sciences morales et politiques
- M. Jean-Pierre Boissavit, admis chevalier de l'ordre de Malte

REMERCIEMENTS

Le Président exprime la gratitude de notre compagnie à Bernard Secret, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de son père, Jean Secret, président de notre compagnie du 2 février 1969 au 23 juin 1981.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées d'ouvrages

- Gontier (Frédéric), 2006 (3^e édition) : *Le barrage de Tuilières*, Lalande, éd. Les Pesqueyroux (don de l'auteur)
- Faure (Jean-Michel), 2006 : *Pierre Lachambeaudie 1806-1872, poète et fabuliste montignacois*, Montignac, édité à l'occasion du bicentenaire de sa naissance (don de l'auteur)
- Delluc (Brigitte et Gilles), 2006 (nouvelle édition revue et très augmentée) : *Connaître Lascaux*, Bordeaux, éd. Sud Ouest (don des auteurs)

- Allard (Jean-Marie), s.d. : « Le contrôle des paroisses, un enjeu entre les ordres militaires et l'épiscopat : le cas aquitain », in *Les Cahiers de Fanjeaux*, n° 41 (Les ordres religieux militaires dans le Midi XII^e-XIV^e siècles), éd. Privat, avec un chapitre consacré aux bénédictins du Périgord, aux templiers et aux hospitaliers (don de l'auteur)
- Éloi (Jean-Serge), 2006 : *Les cheminots à l'assaut du ciel. 1920, la grande grève à Périgueux*, Périgueux, éd. Fanlac (don de l'éditeur).

Entrées de tirés à part, brochures et documents

- *Charte de Philippe V Le Long (1319)*, instituant un marché chaque mardi au Bugue, reproduction (don de la municipalité du Bugue)
- Ribeyrol (Claude), 2006 : *Le Périgord dans les registres du Trésor des Chartes (sous la cote JJ) aux Archives Nationales (inventaire sommaire)*, multigraphié (don de l'auteur)
- Yacono (X.) : *Un contrat de colonisation sous le Second Empire (en Algérie)*, Archives nationales d'Outre-mer, entrée 9812, document photocopie (don de M. Bétoin)
- Delluc (Brigitte) et Delluc (Gilles), 2006 : « Art paléolithique, saisons et climats », *Palevol* (comptes rendus de l'Académie des Sciences), p. 203-211.

REVUE DE PRESSE

- Touron (Jean-Max), 2006 : « Les forts troglodytiques dans la vallée de la Vézère (Dordogne) », in *De la spelunca à la roca : l'habitat troglodytique au Moyen Âge*, actes du 1^{er} colloque de Saint-Martin-le-Vieil, Association laïque de Carcassonne
- *Bulletin de la Société botanique du Périgord*, 2006, n° 59 : errata concernant Cyprien Brard et Gustave Lespinasse
- *Art et Histoire en Périgord Noir*, 2006, n° 105 : famines du XVII^e siècle, matrice de sceau de Fongaufier (XIV^e siècle) et les Milandes de Joséphine Baker
- *Mémoire et patrimoine de Sainte-Orse*, 2005-2006, n° 2 : abris en pierre sèche, peinture murale de 1876, Georges de Peyrebrune, occupation médiévale du sol
- *Église en Périgord*, 2006, n° 14 : interview de Françoise Perret sur la restauration du chemin de croix de Saint-Front

- *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2006, n° 13 : les poissons dans l'art paléolithique, et, tout près de la Dordogne, les grottes ornées du Moulin de Laguenay (Corrèze) et des Garennes à Vilhonneur (Charente)

- *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, 2006, t. LXXIII, n° 280 : la maréchaussée de Guyenne au XVII^e siècle.

COMMUNICATIONS

L'excursion du 1^{er} juillet a connu une grande affluence, avec plus de 120 participants. Un compte rendu rédigé par M^{me} Cestac et illustré de photographies de M. Cestac paraîtra dans le *Bulletin*. La prochaine sortie aura lieu le 7 octobre et nous fera connaître la région de Saint-Jean-de-Côle.

Le président signale que la lettre mensuelle du Groupe de recherches archéologiques et historiques de Coutras évoque longuement la figure du comte de Saint-Saud, auquel notre compagnie doit beaucoup.

Francis Gires nous donne un dossier complet sur le prix qui lui a été décerné, le trophée Diderot. Il décrit cette distinction offerte à la Cité des Sciences et de l'Industrie par l'AMCSTI, association qui rassemble 300 institutions et musées et qui récompense les meilleures expositions de culture scientifique. Ce trophée permet à F. Gires de poursuivre les inventaires des cabinets de physique d'Aquitaine, notamment celui du lycée Guez de Balzac à Angoulême. Ce dernier a été fondé par E. Fourteau, qui avait commencé sa carrière à Périgueux et l'a achevée au lycée parisien Janson de Sailly. L'exposition « Physique impériale », lauréate du prix, est présentée jusqu'en 2007 à l'Espace des Sciences de la ville de Paris.

La municipalité de Trélissac vient de racheter pour un euro symbolique à l'hôpital de Périgueux l'ancienne église paroissiale de Trélissac, située au bord de l'Isle. Le ministre Pierre Magne avait autrefois acheté le château et tout le bourg afin de créer un parc. Il avait reconstruit à ses frais un nouveau village hors des murs du parc. Il avait également dévié la route nationale en créant un contournement. L'ancienne église de style gothique est aujourd'hui à l'abandon. La municipalité désire en faire une salle d'exposition ou un musée (voir *BSHAP*, 1996, t. CXXIII, p. 132-137 et 260).

La grotte de Rouffignac, plus connue sous le nom de grotte aux cent mammoths, vient de fêter le cinquantenaire de la découverte des gravures et peintures préhistoriques.

Le 2 octobre prochain, Francis Bernier, avec l'aide de la Société géographique de France, partira vers le Canada à la rencontre des habitants des villages de Saint-Front et Périgord. Le président rappelle que c'est à l'occasion de ses recherches sur saint Front qu'il avait appris l'existence d'une paroisse canadienne portant ce nom fondée par des immigrants venus du Puy-en-Velay. F. Bernier part du 2 au 25 octobre rencontrer les descendants de l'un d'entre eux, Florian Montès, vétéran de la guerre de 1870, parti coloniser ce pays rude au siècle dernier. La province du Saskatchewan se trouve aux limites de la frontière officielle de la Nouvelle-France. Les Indiens allaient y chercher des fourrures et les trappeurs européens les ont suivis. Plusieurs communautés existent là-bas. Des Périgordins sont partis avec F. Montès s'installer parmi les Indiens avec d'autres communautés, allemandes, anglo-saxonnes... Plusieurs rencontres interculturelles sont prévues et un duplex entre Radio-Canada et France Bleu Périgord aura lieu le 8 octobre.

Les Amis du Vieux Bergerac ont fêté le célèbre comique troupier Ouvrard, natif de cette ville, en accueillant son fils Pierre Ouvrard. Ils souhaitent que soit donné à une rue de Bergerac le nom de cet artiste.

Mercredi 12 juillet, les membres de notre compagnie, sous la direction de Thierry Baritaud, pourront aller voir les sondages exécutés au pied de la Porte de Mars, et qui ont révélé la poterne décrite en 1857 par Édouard Galy. À cette occasion, le président présentera dans l'église de la Cité la table pascale et la chaire sommée d'un pélican.

Le président présente son travail sur les chaires à prêcher, recensées à l'occasion de la réalisation de son ouvrage sur les églises et chapelles du Périgord. L'orateur doit être vu pour être bien écouté, et c'est dans ce but que l'église est pourvue d'une chaire. Celles-ci sont de types et de matériaux très divers. On dénombre en Périgord plusieurs chaires en pierre (La Douze, Chenaud, Teyjat...). Les plus nombreuses sont en bois (Saint-Front, Antonne...). D'autres sont réalisées dans des matériaux moins usuels : en fonte à Villeteureix, en céramique à Bussière-Badil. Certaines chaires sont très simples, comme les chaires du désert, qui sont faites de pièces ajustables, utilisées lors des réunions clandestines des protestants,

ou les chaires de lecture des couvents, installées dans les réfectoires, à Sainte-Marthe ou à la Trappe d'Échourgnac. Certaines présentent des caractéristiques, comme la chaire de Vélines, où existait un abat-voix destiné à l'acoustique, particularité architecturale qui peut aussi être décorative, comme à Teyjat, où il a forme de capucine, ainsi du reste que le siège du célébrant. Elles peuvent porter une date, comme à Reilhac (1778), Mareuil (1650), et être décorées de figures diverses, comme à La Douze (datée de 1547), où l'on voit des blasons et un ange souffleur, à Chenaud (datée de 1615), ornée de blasons. Saint-Front de Périgueux, selon les mots de J. Secret, a « la plus belle chaire de la Dordogne » : elle est décorée d'un atlas et de panneaux figurant les quatre évangélistes. Beaucoup de chaires ont disparu, victimes des temps ; d'autres ont été sauvées, comme celle de l'hôpital général de Périgueux, qui se trouve maintenant à Payzac. De même, la chaire de Mareuil provient de l'abbaye de Ligeux. Enfin, ce patrimoine n'est pas épargné par les vandales : on a ainsi brisé les têtes des sculptures de la chaire de Terrasson et arraché les stucs de la chaire de Sainte-Alvère.

Claude Ribeyrol, « depuis plusieurs années, a fait sienne l'idée de F. Villepelet selon laquelle les érudits du Périgord se devaient de chercher et de rassembler les documents concernant notre vieille province. Au-delà du recensement des textes, l'important est de les rendre accessible à tous. À cette fin, C. Ribeyrol a récemment créé un site Internet www.guyenne.fr. Il y a déjà rassemblé les textes publiés par le passé, ses propres transcriptions, ainsi que celles de ses correspondants. Son projet est de présenter et de transcrire un maximum de documents originaux. Ce qui était un rêve au XIX^e siècle le demeure cependant aujourd'hui : la tâche est immense, car les fonds d'archives contenant des documents intéressant le Périgord sont dispersés non seulement en France, mais aussi dans l'Europe entière. Les archives du comté de Périgord se trouvent notamment à Pau (environ 500 000 pages, rassemblées dans les séries B et E). Aux Archives nationales, un premier inventaire partiel portant sur la série JJ a révélé un ensemble d'environ 420 documents, pour la plupart inédits. Le fonds Périgord de la Bibliothèque nationale a fait l'objet d'un inventaire il y a un peu plus d'un siècle par Philippe de Bosredon. Les Archives de la Dordogne disposent de copies microfilmées de ces archives (de même qu'une partie des archives de Pau). Bien que moins importants en volume, on rencontre aussi de nombreux documents concernant le Périgord à Bordeaux ou à

Toulouse. En Europe, les archives de la Guyenne anglaise à Londres ont fait l'objet de transcriptions vers 1800 par T. Rymer. E. Gauilleur a transcrit un ensemble de documents à Saint-Pétersbourg pour son ouvrage sur la Réforme. Il reste cependant à faire l'inventaire des documents concernant le Périgord dans le fonds sans doute le plus important et le plus ignoré, celui de la Bibliothèque vaticane » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Pierre Pommarède

Le secrétaire adjoint
François Michel

EDITORIAL

Un feuillet d'automne

Mon premier mot sera celui de gratitude pour nos nombreux collègues retardataires lesquels, intra comme extra muros, ont eu récemment contact avec notre trésorier pour l'acquittement de leur cotisation et abonnement. En ce presque début d'automne, et avant la chute des feuilles, ils ont eu à cœur de faire tomber sur son bureau 300 enveloppes de l'oubli ou de la négligence. Cet apport a été le bienvenu au moment où nous envisageons d'accroître la sécurité et l'aménagement de nos salles.

Quelques-uns – une poignée – nous ont écrit les regrets de nous quitter pour des problèmes de santé, d'éloignement ou autres. Leurs messages étaient empreints de tristesse et d'encouragement.

Pour les remplacer – ainsi que celles et ceux qui sont déjà partis vers d'autres rives – nous avons besoin de candidatures nouvelles. Depuis deux ans, nous constatons avec étonnement, comme la plupart des Sociétés savantes, que ceux qui ont frappé à notre porte sont moins nombreux que par le passé.

Nous vous demandons donc de rechercher, autour de vous, ceux qui aiment notre Périgord et son histoire et de leur proposer de les parrainer, de partager nos travaux, nos sorties et nos activités, et de lire notre *Bulletin*. L'expérience nous montre que certains n'attendent qu'une main tendue.

Une vingtaine de fois par an, nous avons l'honneur et le plaisir, comme l'on chante dans l'opérette, d'entendre des communications et des

exposés les plus divers. Nous aimerions que d'autres intervenant(e)s prennent à leur tour la parole pour que notre séance mensuelle soit l'affaire de tous.

Enfin, 2007 verra le centenaire de la mort d'Eugène Le Roy. Notre compagnie doit s'associer à cet événement. Nous consacrerons un numéro spécial (1^{re} livraison 2007) à l'écrivain périgordin et nous faisons appel aux auteurs et à tous nos collègues pour que cette publication soit de qualité. Merci de prendre contact avec la directrice des publications.

Je vous remercie, mes chers collègues, et je vous souhaite une arrièr-saison douce et bienfaitante.

Pierre Pommarède,
Président

La peste à Belvès en 1628. *Procès-verbal faict sur la maladie contagieuse en ville,* par Jehan Sauret

par Jacqueline CARCENAC

Albert Vigié (1843-1928) était maire de Belvès et doyen de la faculté de droit de Montpellier. En classant de vieux papiers, il a mis la main sur un petit cahier, œuvre d'un des consuls de la ville de Belvès et il en a fait cadeau aux Archives départementales de la Dordogne ¹ où il est conservé sous la cote 2 E 1608.

Jehan Sauret, consul de la ville de Belvès, a tenu son livre de raison dans lequel il relate quotidiennement son travail, les dettes de ses clients et les événements, familiaux ou autres.

À l'occasion de la peste de 1628, il a écrit quelques feuillets pertinents sur l'épidémie.

Il semble que Sauret ait rédigé ce journal à son seul usage, ce n'est pas la copie d'un rapport adressé aux autorités, il n'y a aucune note sur le destinataire. Le seigneur temporel et spirituel de Belvès était à l'époque François de Sourdis, évêque de Bordeaux.

1. BSHAP, 1920, t. XLVII, p. 134-135.

Sous le règne de Louis XIII, la peste ravagea à plusieurs reprises le Périgord et notamment la châtellenie de Belvès en 1628 et 1629. De 1631 à 1634, le « mal de Bologne » fit plus de 10 000 victimes à Périgueux, Bergerac et Sarlat.

Ce procès-verbal fait sur la maladie contagieuse en ville nous montre la violence de cette épidémie. La famille Lafaiage, composée de huit personnes, disparut en trois mois.

Dans ce texte, nous rencontrons les notables de la cité, avec parfois des noms encore portés. Jehan Hugon était le sergent chargé de faire appliquer les décisions, Jacques Montet² était le greffier. Guillaume Laville était notaire royal. En 1627, Marc Géraud Palisse, sieur des Plantades, était bachelier en droit, juge de la présente ville et juridiction. Il mourut en 1640. Les Palisse seront juges ou procureurs jusqu'à la veille de la Révolution. En 1619, Guillaume Bonfils, sieur de la Moissie, était procureur d'office de la juridiction de Belvès, nous dit A. Vigié, pour l'avoir trouvé dans les papiers de la famille Bonfils-Lascaminade. Or, nous avons bien connu un descendant, Paul Bonfils de Lascaminade, l'auteur d'*Anaïs Monribot*. La Moissie existe toujours. Quant aux Philipparie, on les retrouve souvent dans l'histoire de Belvès et un descendant était professeur de mathématiques. La maison de la Mothe est encore debout.

Annet de Garrigou était le « docteur en médecine », Jehan Delpech l'apothicaire et Roche compagnon chirurgien. Le premier malade avait été scarifié par un « opérateur étranger ».

Après le décès de Radegonde en 1880 et de Marie en 1883, il n'y a plus trace de Sauret dans l'état civil de Belvès et, pour retrouver les descendants, il faudrait se rendre à Tarbes.

La porte d'entrée du couvent des frères prêcheurs existe encore et celui-ci, bien remanié, abrite les bureaux de la mairie. Sauret était à la messe dans l'église du couvent quand on est venu le chercher pour lui annoncer un cas de peste. De l'église, il ne subsiste que le clocher : « à la Révolution, la ville acheta le couvent et ses dépendances ; l'église servit à de multiples usages (salle d'élection, de réunion publique, de club, de prison, etc.) ; on ne fit aucune réparation aux toitures et bientôt la voûte, pénétrée par les eaux, s'effondra ; la nuit qui précéda cet accident, un convoi de prisonniers de guerre avait couché dans l'église. À partir de ce moment, les murs de l'église devinrent une carrière de pierre à bâtir...³ »

2. L'actuel secrétaire de la mairie de Belvès porte le même patronyme.
3. Vigié (A.), « Histoire de la châtellenie de Belvès », BSHAP, 1901, t. XXVIII.

*Porte du couvent
des frères prêcheurs.*



*Clocher octogonal du couvent
des frères prêcheurs.*



Avec ce rapport sur la peste à Belvès, nous sommes en présence d'un récit clair, écrit avec élégance par le notaire d'un gros bourg. Ainsi que François I^{er} l'avait ordonné, il est en français et seulement deux mots occitans se retrouvent : le *faure* (le forgeron) et les *paouves* (les pauvres). Les formes du XVII^e siècle ne sont pas encore bien établies, la langue est en évolution. On trouve par exemple les deux mots : « comme il hussoit fait » et « heussoit ». Il emploie l'imparfait du subjonctif : « ne frequentasse », « ny entrat ». Le conditionnel tient lieu d'indicatif. Le sens des mots a dérivé depuis lors : « préservatif » a pris un sens restreint et « affiché » signifiait, fermé, condamné. Une affiche était un piquet de fer que l'on plantait pour tenir quelque chose. De nos jours, on « fiche en terre ». Il emploie souvent la redondance « inhibé et deffandu » pour bien marquer son autorité.

Le texte comporte les contractions et abréviations en usage à cette époque.

La graphie manque de rigueur, il écrit « sujet » ou « subiet » ; l'emploi des majuscules est fantaisiste et tient probablement au plaisir de tracer une belle lettre.

On sourit au chafre (surnom) *Mingepertres* (Mange-pour-Trois) qu'il faut prononcer à l'occitane.

Historique

La peste, « un mal qui répand la terreur », fut présente en Europe de 540 à 767. Grégoire de Tours raconta la peste justinienne, qui commença sous le règne de l'empereur byzantin Justinien. « Un vaisseau d'Espagne arrivé des ports pour y commercer comme d'usage, apporta le germe pernicieux de cette maladie. On disait Marseille également dévastée. Les cercueils et les planches étant venus à manquer, on enterrait dix corps et même plus dans la même fosse. Un certain dimanche, dans la basilique Saint-Pierre, on compta jusqu'à trois cents cadavres. La mort était subite. Il naissait à l'aîne ou à l'aisselle une plaie semblable à celle que produit un serpent et le venin agissait de telle manière sur les malades que le deuxième ou troisième jour, ils rendaient l'âme de la maladie qu'on nomme inguinale⁴ ».

La maladie se propagea en remontant le Rhône. C'est à cette époque qu'apparaît la peste pulmonaire (et l'expression « Dieu vous bénisse ! », car elle se transmettait par un simple éternuement et la mort survenait quelques heures plus tard).

4. LUCENET (Monique), *Les grandes pestes en France*, Paris, éd. Aubier, 1985.

Puis ce fut une longue période sans épidémie jusqu'en 1347, « l'année de la grande mort », quand douze galères génoises ramenèrent de Constantinople la peste noire. De Marseille, cette peste envahit l'Europe en suivant les voies de communication et extermina la moitié de la population. Elle épargna les régions de montagne, comme le Béarn, mais dévasta les villes. À Narbonne, le nombre des feux passa de 6 029 à 2 500. Brème perdit 70 % de sa population. D'après J.-N. Biraben⁵, la peste demeura en France pendant trois siècles, évoluant par cycles espacés de douze à quinze ans. La dernière épidémie, celle de 1628-1629, fut la plus violente. Puis il y eut une période de tranquillité pendant 90 ans.

En 1720, *Le Grand Saint-Antoine*, voilier de type « flûte hollandaise », embarqua à Saïda, au Liban, du coton et de la soie provenant d'Asie via Damas où la peste sévissait. Dans une tempête, il perdit ses voiles et les remplaça par celles d'un bateau dont l'équipage venait de mourir de la peste, occasion supplémentaire pour embarquer le bacille. En cours de route une douzaine de matelots moururent. Malgré cela et bien qu'il fut au courant, le premier échevin de Marseille, Jean-Baptiste Estelle, laissa accoster le navire et débarquer les marchandises dont il était propriétaire, ainsi que les marins déjà contagieux.

La peste ravagea Marseille, la Provence et le Languedoc. 30 000 soldats furent envoyés pour former un cordon sanitaire aux limites des provinces touchées. On érigea un mur de 100 km de long, haut de 2 mètres et précédé d'un fossé de 2 mètres, allant de Bonpas à Sisteron. Personne ne pouvait circuler sans certificat sanitaire. Ces mesures draconiennes furent efficaces.

La dernière épidémie française fit 34 morts à Paris en 1920 et 40 à Marseille. Actuellement, la peste est considérée comme une maladie réémergente. Présente en Afrique, en Asie, en Amérique du sud et en Californie, elle tue 2 000 à 3 000 personnes par an. Les rongeurs sont le réservoir du virus et la transmission se fait par la voie interhumaine ou par les puces. Quand un rat meurt, ses puces ne peuvent plus se nourrir et l'abandonnent pour chercher un autre hôte, animal ou homme.

Signes cliniques

Le diagnostic de peste était facile à porter en 1628, la grande pandémie de la peste noire sévissait depuis trois siècles et les mesures à prendre en cas d'épidémie étaient codifiées, imprimées dans de nombreux ouvrages ou

5. BIRABEN (Jean-Noël), *Les hommes et la peste en France*, 2 volumes, Paris, éd. Mouton, 1976.

transmises oralement. Elles furent appliquées de façon à peu près identique dans toute la France pendant l'épidémie de 1628.

Dans son rapport, Sauret nous indique les signes qui lui permettaient de porter un diagnostic :

- ganglions durs et douloureux : « au bras, une enflure découpée et scarifiée au rasoir... à l'aine une petite glande... sur le genou comme une brûlure, très douloureuse... au-dessous de l'aisselle une enflure ».

- saignements par « le nais et la bouche ».

- violents maux de tête.

- vomissements.

Le docteur Garrigou fait un interrogatoire orienté et demande « s'ils avaient remarqué au corps du défunt aucune tache ou enflure ».

Sauret n'ose porter de lui-même un diagnostic : Chaberneyrie est manifestement mort de la peste, mais il manquait un chirurgien pour l'affirmer et le consul ne pouvait prendre de décision en son absence.

Traitement

Remèdes

Empiriquement, et encore de nos jours, il paraît logique de faire mûrir une grosseur manifestement purulente, comme un furoncle, avec des compresses. Rien de plus naturel qu'en 1628 on ait mis sur les bubons des emplâtres d'herbes bouillies, les recettes variant avec chacun : essence de térébenthine, de sauge, de sureau infusé dans du vin, huile de camomille. Après incision au fer rouge, le bubon pouvait être vidé avec une ventouse.

Sauret se rendait chez Jehan Delpech l'apothicaire, faire préparer les remèdes et l'on peut penser que, comme ailleurs, ils étaient à base de sang de vipère, de bave de crapaud et de multiples plantes odoriférantes. Notre consul, et notaire, les rapportait ensuite aux malades, alors qu'il connaissait parfaitement les risques de la contagion. Chaque apothicaire avait ses recettes, mais la plus célèbre des compositions était la thériaque, mélange secret de nombreux ingrédients avec des sirops à base de miel. La thériaque était réputée pour guérir de tous les venins, surtout ceux des serpents et, contenant de l'opium, elle était efficace contre la toux et la douleur, ce qui devait être apprécié.

Sauret distribuait des « préservatifs » pour éviter l'épidémie, sans nous en donner la recette, qui pour lui devait être banale. En général, c'étaient des amulettes remplies de poudre de corne de licorne ou de vif argent pour les riches, et pour les autres des éponges imbibées de vinaigre et d'aromates. Les livres de recettes abondaient à l'époque. Les médecins portaient un masque avec un long nez et dans la partie antérieure de celui-ci on plaçait des préservatifs. Mâcher un morceau de racine d'angélique était efficace.

Parfums

Les « parfums » jouaient un grand rôle dans la prévention et pendant l'épidémie. Sauret les ordonnait à chaque fois.

Les parfums provenaient de feux de romarin, de pin, de laurier, de thym, de serpolet, de genévrier, plantes abondantes dans le pays, ou de soufre. Sauret n'a pas dû faire brûler de l'encens et de la myrrhe chez Lafaiage et il ne dit pas s'il prenait tous les matins un jus d'oignon avec du vin blanc et s'il parfumait sa maison. Il ne nous renseigne pas non plus sur ses vêtements ; peut-être avait-il des pantalons de cuir, rentrant dans les bottes, ce qui le mettait à l'abri des puces.

Isolement

Comme partout, l'isolement était absolu. Quand la maison était trop pestilentielle, les survivants allaient vivre dans une cabane que l'on construisait dans leur jardin et d'où ils ne devaient jamais sortir. Un homme d'armes les surveillait nuit et jour, on leur faisait passer la nourriture « au bout d'une fourche ». Les suspects ne devaient communiquer avec personne. L'isolement durait quarante jours, mais si entre-temps un nouveau cas se déclarait dans la maison, l'isolement était prolongé de quarante jours de plus. Les suspects de Floirac (Fleurat) avaient l'ordre de ne pas se rendre à la ville ni de fréquenter personne. Les voisins ne devaient avoir aucune conversation avec eux. Les corps étaient enterrés rapidement, avec les habits, sans rassemblement et dans le jardin attenant à la maison. Les nombreux traités de cette époque mettent tous en évidence la nécessité de l'isolement et le rôle primordial de la contagion, mais un seul médecin évoqua le rôle possible des puces, des punaises et des poux.

Les portes de la ville étaient surveillées pour éviter l'abord des étrangers et des pauvres venant des lieux suspects.

Les Belvésois qui avaient une maison à la campagne s'y réfugièrent, comme les riches des villes, comme les héros du *Decameron* de Boccace, mais la peste souvent les rattrapa. On suivait le précepte d'alors : *cito, longue, tarde* (pars vite, au loin, et reviens tard).

Discipline et autorité

La seule façon d'enrayer la peste était de mettre en œuvre des mesures draconiennes, l'isolement en particulier. Cette lutte était du ressort de l'administration et les édiles ne fuyaient pas leurs responsabilités et le bacille, comme l'a fait Montaigne, alors maire de Bordeaux. Le juge, le médecin, l'apothicaire, le consul et les hommes d'armes étaient sur la brèche ; ils connaissaient les dangers de la contagion, mais faisaient leur travail. Il est extraordinaire qu'aucun ne fut atteint : Géraud Palisse mourut en 1644 de sa

belle mort ainsi que Sauret à quatre-vingts ans. Leur sens civique et leur dévouement étaient grands.

Sans cesse, Sauret donne des ordres, charge les hommes d'armes de les faire respecter, pour tenter d'enrayer l'épidémie à Belvès et dans les villages autour. Il fait fermer et clouer les maisons, enferme les familles pendant quarante jours renouvelables avec interdiction d'avoir la moindre relation avec les voisins, et mise sous surveillance constante. On frémit en lisant la requête des malheureux enfermés pendant cinq mois, qui ont obéi aux ordres, et n'ont pas essayé de s'échapper.

L'administration de la ville n'abandonne pas les malades à leur sort, elle leur procure de la nourriture. Les Lafaige ont le droit de se rendre à la fontaine de Font de Brague. Les autres fontaines sont surveillées jour et nuit par Jehan Delmon. Sauret fait fermer et murer des portes ou une rue. S'il le faut, il oblige une femme d'aller vivre dans une cabane avec la fille Lafaige et quand toutes les deux sont mortes, il met à l'écart dans une autre cabane Jehan de Guirot le mari, suspect, pensant s'en servir en cas de nécessité pour enterrer les morts. Mis à part le premier décès, les enterrements se font à la sauvette, sans tarder, dans le jardin et non à l'église, sans prêtre, sans rassemblement, « pour éviter à plus grand accident ». À juste raison, Sauret redoute la contagion.

Les consuls administrent les biens des morts.

Cette discipline très dure était acceptée par les habitants ; mais que pouvaient-ils faire d'autre ? Le souvenir des épidémies précédentes les avait préparés à la résignation devant le fléau de Dieu.

En conclusion, voici quelques lignes glanées dans le livre de raison de Jehan Sauret, montrant bien les dégâts commis par la peste, y compris chez les animaux.

Mémoire des affaires qui sont entre moi et Marie de Mathurin mon mestayer

Premierement ledit Mathurin mourut de la peste le 27e octobre 1628 appres avoir semé tellement que la moitié de la récolte suivante lui appartenoit.

Plus laissa deux asnes communs jai vendu le mien à Garrigue et celui de ladicte Marie fut vendu à guilou Lorblancher X tt ⁶ de quoi jai fait fere une obligation en mon nom et appartient à la ladicte Marie

Plus laissa en commun 26 brebis ou aigneaux qui sont toutes mortes appres avoir fait de grands frais pour les conserver comme se verra à la despance

Plus laissa dans la maison quarante ou cinquante cart. ⁷ de noix communes qui estoient encore au sechoir quand il mourut

tellement que la dite Marie ne me peult demander que la moitié des bledz yvernaux me purgeant que en tout je ne recueilis 4 charges de bled a cause que tout le village estoit infect et a labandon et me falut fere lever la récolte par des estrangers savoir par guilou Lorblancher et peyre Coste de bugassou ⁸.

et retirer le tout à la maison de peyre gaie plus vingt tt ⁹ de 2 barriques de vin que javois prins de Mathurin.

J. C.

Annexe 1. Transcription du texte de Sauret

Aujourd'huy vingt uniesme du mois d'apvril mil six cent vingt et huit jour du vendredi St nous Jehan Sauret consul de la présent ville estant dans le couvant des frères prescheurs dicelle comme on disait loffice à Vespres ¹⁰ Mestre gérault palisse Juge de la dicte ville nous auroyt remonstré quil venoit destre adverty que un fils de Michalou Lafaiage Marchand quon disait avoir frequenté au Bugo ¹¹ lieu suspect de la contagion estoit mort ou a l'extremitté et de faict quon avoit envoyé querir ung prebstre pour l'exhorter A cause de quoy il estoit expediant de sanquerir de la veritté du fait pour remedier a ce que personne ne frequentat la maison du dict Lafaiage ce qui nous auroyt occasionné de quitter le dict service et aller au devant la dicte maison ou naurions rien pu apprendre des voisins sinon que le fils du dict Lafaiage estoit fort mal et attendant que nous heussions le temps de savoir plus avand avec le sieur médecin et appothicaire qui avoint traité le dit Lafaiage l'estat de sa maladie aurions inhibé et desfandu tant aux voisins de la dicte maison que autres habitants en général de y entrer ny sortir pour esvitter aux inconvenians que en pourroit arriver jusques a ce que autremen en fust ordonné et aussi a ceulx qui estoient dans la dicte maison d'en partir et affin de l'execution de nostre ordonnance et quelle ne fust enfreinte aurions commandé à Jehan Ugon notre sergent de se tenir audevant la porte dudict Lafaiage pour empescher lentrée et sortie et nous estant sur ce retirés en la

-
- 7. Cartonnées.
 - 8. Bugassou, à 3 km de Belvès.
 - 9. Vingt livres.
 - 10. En réalité, l'Office des Ténèbres.
 - 11. Bugou, commune de Sagelat.

place publique nous auroit esté rapporté et assuré que le fils dudict Lafaiage estoit mort ce qui nous auroit donné subiet descouter et enquérir Mr annet de Garrigou docteur en médecine qui avoit traité le dit feu Lafaiage en sa maladie vu l'importance de laffaire de nous declarer sil avoit recogneu en lui aulcune sorte de venin ou contagion pour y pourvoir le mieulx quil nous seroit possible Lequel sieur Garrigou nous auroit respondu quil estoit veritable que le dict feu Lafaiage avoit esté travaillé dune grosse fiebvre continue parmi laquelle il avoyt recogneu du venin et que pendant la dicte maladie il cestoit souvent enquis avec le dit Lafaiage et autres qui le servoient sil luy estoit sorti aulcune tache ou enflure en son corps et lui auroit dit que non bien est vrai que lui estant sorti a la cuisse et a laigne une petite glande Il seroit entré en ombrage et se seroyt retiré pour ordonner des remèdes nécessaires a telles ocurrences et avand qu'il naye heu moyen de nous en advertir le dit Lafaiage est décédé et lui ayant sur ce représenté sil ne seroit pas apropos de faire retarder l'enterrement du corps jusques au lendemain matin estant lheure tarde pour voir sy on remarqueroit quelque tache ou enflure il en auroit esté dadvis et a cause de ce aurions inhibé et desfandu a ceulx qui estoient dans la maison du dict Lafaiage de plier le dict corps jusqu'au lendemain matin ny sortir dicelle et a linstant nous ayant esté dit que Pierre Vigier bouchier et beaufrère dudict feu lavait vu et vizité souvent en sa maladie et quil estoit sur le point de thuer de la chair le lendemain matin veille de pasques pour les provisions des habitants luy aurions inhibé de ce fère ny se produire a la boucherie jusques a ce que autrement par nous en fust ordonné et a pierre Murat son consortde le luy permettre ce qui leur auroit esté signifié et de tout ce dessus aurions dressé nostre présent procès verbal dans la ville de Belvès les an et jour susdict

Sauret Consul

Et advenant le landemain vingt deuxiesme du dict mois dapyril environ les six a sept heures du matin nous consul sus dict en compagnie dudict sieur garrigou médecin serions acheminés a la maison dudict lafaiage située au barry des tourquat ¹² et dans ung petit jardrin qui est audevant icelle ou estant après avoir fait dessandre ceulx qui estoient dans la dicte maison et qui avoient vu ledit corps pour nous enquérir du subiet de la maladie du dict feu le dit sieur garrigou leur auroit faict divers interrogatoires et mesmes s'ils avoient remarqué au corps du deffunct aulcune tache ou enflure auroient dit que non bien estoit vray quil avoyt a laigne une petite glande mouvante et sans inflammation et que la nuict precedante le corps avoyt randu par le nais et bouche du sang qui tesmoignoit que cestoit une plurézie et ne nous pouvant

12. Le quartier du Barry et la rue Turcal existent encore.

1628

11 Jours sur Point Vint du Moia d'april
 Mil six cent vingt et huit Jour de Vendredi
 et Noms Jozay sieur Consul de La ville
 de Villi: etant dans La Courant de la ville pres que
 de celle Commu: oy disoit L'office a despen
 Ma: avant yalissi: Engr de La d Vill
 Noms (avey) et mon (sur) quil d'oult de (sur)
 (d'oult) de (sur) de Misgalou La (sur)
 Moursand quoy di soit avois frequant au
 (Lung) de (sur) de la Contagios: etoit Mout
 ou a Extremite: et de fait quoy avoit
 (avey) quoy de (sur) pour L'exercice A
 (sur) de quoy de: etoit expediant de
 (sur) de La d'oult de fait pour
 et d'oult de (sur) de (sur) de frequant
 La d'oult de (sur) de (sur) de qui Noms
 (avey) de (sur) de quitter L'oult de
 et aller de (sur) de (sur) de Naviana



16 1628/3.1

Première page du Procès-verbal fait sur la maladie contagieuse en ville, 1628 (A.D.D., 2 E 1608).

instruire plus avand sil y avoit aucun mal ou danger pour navoir en ville aulcung chirurgien pour fere vizitte du dict corps aurions esté constraintz de nous retirer et de ladvis du dict sieur Médecin permis de fere ensepvelir le dict corps pour esvitter plus grande coruption

Sauret Consul

Et advenant le quatrième de mai ensuivant nous ayant esté dit que la femme du dict Michalou Lafaiqe estoit décédée aiant demeuré malade douze ou quinze jours sur l'assertion qui nous auroyt esté faicte par plusieurs habitants quelle avait esté tousjours traitée et médicamentée par le dict sieur médecin et Jehan delpech apothicaire et qui ne nous avoint rien dénoncé de la dite maladie comme ils heussent faict sils y heussent recognu du danger ne nous serions enquis plus avand de la dite maladie

Et advenant le septiesme du dict moi de mai au dict an, nous helies de Malaurie advocat en parlement et Jehan Sauret, consulz de la dicte ville estant en la dite place publique par certains habitants auroyt été dit que le dict Michalou Lafaiqe estoit grandement malade et frappé a ung bras de la peste Ce qui auroyt donné subiet de nous acheminer avec le dict sieur Garrigou, médecin, et plusieurs autres habitans audevant la maison du dict Lafaiqe lequel seroyt sorty à une fenestre dicelle ayant le bras gauche en escharpe et son bonnet de nuict en escharpe et laiant interrogé quest ce quil avoyt au dict bras auroyt respondu quil luy estoit arrivé une enflure sur le dict bras ressemblant ung [mot illisible] quung estranger qui se disoit opérateur luy avoit découpé et scaliffié avec ung razoir et mis quelque emplastre dessus comme il nous auroyt faict voir et au dict sieur médecin, de la fenestre en sous ayant desplié le dit bras et en plus auroyt dict quil avoyt sur ung genouil une petite tache comme bruslure de la largeur dung sol laquelle luy faisait un grand mal et avoir sur lui grand douleur de teste et vomissements et quil avoyt ung sien petit filz malade au lit et apres luy avoir esté faict plusieurs interrogatoires par le dict sieur médecin sur le subiet de sa maladie laurions faict retirer et inhiber tant à luy que autres de sa maison de nen partir ny et aux voisins de ny entrer ny sortir jusques a ce que autrement en feust ordonné et ce faict nous serions retires et alles à la boutique de Jehan delpech mestre apothicaire pour faire préparer des remedes et emplastres pour le dict Lafaiqe et des préservatifs pour ceux de sa maison suivant l'ordonnance du dict sieur médecin lesquels luy auroint esté aportés sur le soir

Sauret

Et advenant le lendemain huictième du dict mois de maj nous ayant esté remonstré que le petit fiz du dict Lafaiqe estoit mort et quil demandoit

permission de le fere ensepvelir luy aurions enjoint et commandé de le faire mettre et enterrer dans le jardin qui est aujoignant la dicte maison pour esvitter a plus grand accidant ce qu auroit esté executté par ceulx de la dicte maison et nous ayant encore le dict Lafaiage faict requerir de se changer à une autre maison quil avoyt sous la ville et à lescart pour changer dair ou il croyoit avoir du soulagement nous le luy aurions permis de ladvis du dict sieur medecin et en estant party aurions faict fermer et afficher la porte de la dicte maison et murer les bouts dune petite rue par ou on faict lentrée ensemble la boutique de la dicte maison pour empescher que personne ny entrat ny sortit estant demeuré dans icelle maison deux filles du dict Lafaiage et quelques domestiques et à l'instant nous estant enquis avec lez voisins qui estoient ceulx quy avoint frequente le dit Lafaiage avand quil feust frappé. Nous auroint dit que cestoit Mondissou du bars Guillem [mot effacé] son filz et pierre Vigier gendre du dict Lafaiage nous leur aurions inhibe et deffandu de sortir de leurs maisons eulx ny leur famille de quarante jours ny frequanter personne sy mieulx Ledit Vigier qui avoit une maison aux champs naymoit sy retirer Comme il auroyt faict quelques fois après avec sa famille.

Sauret Consul

Et advenant le dixiesme du dict mois de mai jour de mercredi estant le dit Lafaiage décédé dans la dite maison de Moncuq suivant nostre commandement, auroyt esté ensepveli dans le jardin joignant la dite maison avec ses habits et linge comme nous auroyt esté assuré par arnault Lafaiage, filz du dit feu, ung nommé Mingeptres et [prénom effacé] Roche compaignon chirurgien qui avoyt pansé le dit feu lequel aiant esté par nous enquis sil avoyt recogneu aulcung mal qui feust sorti au dit Lafaiage nous auroyt respondu que oultre le mal quil avoyt sur le bras, il luy estoit sorty au dessoubz laissele une enflure et que bien tost apres il estoit mort et a l'instant en notre presence et de plusieurs habitans qui estoient avec nous auroint parfumé la dicte maison la porte de laquelle du couste de la rue nous aurions faict fermer et murailer et inhiber de n'en sortir et affin de ne les laisser depourvoir deau tant pour leur nourriture que fere leur lessive leur aurions donné pour leur fontaine fon de bragues¹³ lieu escarté du passage et frequentation de personnes et pour esvitter que les susdits infectz ou ceulx qui le seroient ne frequentassent les deux fontaines de la dicte ville y aurions mis pour garder jehan Delmon dit patau qui y auroit dresse une cabane pour y demeurer jour et nuict sans en partir

13. Font de Brague, actuellement près de la piscine.

Et advenant le dixneufviesme du dit mois de may nous aiant esté raporté que dans la maison de jehan Chaberneyrie faure pres de l'ospital y estoit mort une jeune filhe nous y serions acheminés avec le dit sieur médecin et jehan delpech apothicaire pour voir le corps et le faire vizitter lequel ayant esté dessandu à la rue plié dans ung linceul et icelle estre vue par les dicts médecin et apothicaire nous auroint raporté ny avoir recogneu aulcung mal suspect a cause de quoi et quil nous auroyt été attesté par plusieurs voisins la dite feue avoir languy long temps et estre maladifve en sa vie, aurions permis de l'ensepvelir au cimintiere de Moncuq sans assemblée vu le temps qui se passoit et en oultre pour prévenir les accidans qui pourroint arriver de la frequentation du dit Chaberneyrie luy aurions inhibé et ceulx de sa maison de sortir de quelques jours ny frequanter personne ce quil auroit exécutté et jusques a ce que quelques jours après il seroyt tombé malade et décédé ayant esté pandant sa maladie vizitté en notre presence par les sieurs medecins apothicaire sans luy avoir recogneu aulcung mal suspect et auroyt esté ensepvely dans le dit cimintiere de Moncuq sans assemblée que de ceulx qui le portoint et a suite de tout ce dessus ayant la maladie contagieuse dans la maison du dit Lafaiqe il y seroit décédé darnault Lafaiqe Mingopertres qui auroynt esté ensepvelis dans le dit jardin et ne seroit resté vivant que Lafaiqe et les domestiques qui estoint dans la dite maison et aiant esté trouvé a propos pour la conservation de la dicte qui restoit seule de toute la famille de la tirer de linfection pour la garantir de nostre consantement auroyt esté mize dans une cabane dressée pour cest effect dans une piessse de terre du dit feu Lafaiqe près le cimintiere de Moncuq ¹⁴ avec une femme pour la gouverner leur ayant au prealable faict changer d'habitx neufs et donner des preservatifs. Mais quelques jours appres la dite Lafaiqe y seroit décédée et auroit esté ensepvelie au dit cimintiere et tout joignant la terre du dit Lafaiqe comme aussy cestant la femme qui servoit la dite fille remize dans la maison du dit feu Lafaiqe elle y seroit quelques jours appres décédée laquelle auroit esté enterrée dans le jardin du dict Lafaiqe par le dict jehan de Guirot son mary lequel tant pour ce subiet que pour avoir fréquenté d'aultres lieux suspectz et aussy pour nous en servir en cas de necessité pour l'enterrement des morts nous aurions faict retirer dans la piessse de terre ou estoit sa dite femme et dressé une cabane pour nen bouger jusques a ce que aultrement en feust ordonné et aux fins de la nourriture oultre les dons particuliers que les habitans luy pourroint fere luy aurions assigné deux sols par jour de pain et vin a prendre sur le revenu de l'ospital et six liards sur lheritiere du dit feu lafaiqe le tout par provizion. Aussi pandant le cours de la dite maladie nous ayant este rapporté que le dit Pierre Vigier gendre du dit feu Lafaiqe que nous avions faict retirer hors la

14. Église de Montcuq. Le cimetièrre a été déplacé.

ville ou il avoyt demeuré quelque temps cestoit retiré par permission de nous aurions ordonné que a la dillegence des scindicz la maison seroit fermée et clouée ce quauroit esté executé. De mesme pendant lesusdit temps plusieurs habitants du village de Floirac ¹⁵ en la parroisse de Monplezant deppendant nostre consulat estant tombés malades et decedes de la dite maladie de peste nous y serions acheminés par diverses fois pour leur donner l'ordre necessaire et assistance quil nous seroyt possible et laurions inhibés et deffandu aux habitants du dit village de ne frequanter personne ny sescarter hors icelluy et a tous leurs voisins de navoir aulcune conversation avec eulx ny frequanter aussy la present ville ce qui leur auroit esté signifié par Hugon nostre sergent et aux fins de plus grande assurance de ladvis de la Jurade aurions Ordonné un garde a toutes les portes et advenues de la dite ville pour esvitter labord des estrangers et paouvres venant des lieux suspectz avec commandemens a tous les habitants de nous tenir advertis des maladies qui arriveroient dans la dite ville pour y donner tel Ordre quil seroyt requis le quel Commandement auroyt esté publié et affiché au pouteau de la place publique par jaques Montet nostre greffier.

Sauret Consul

*Sur quoi faisant droict à la dicte requeste après nous estre enquis du temps du dernier decédé dans la maison du dit lafaige et sur advis de mestre annet garrigou docteur en medecine avons permis et permettons audict supplians du consentement de pierre Vigier et marguerite lafaige conjointz de sortir hors la dite maison pour esvitter a plus grande infection et hazard de leurs personnes et se rendre dans les cabanes que le dict vigier leur a faict preparer dans une piessse de tere appartenant au dict feu lafaige avec commandement de nen partir de quarante jours hanter ny frequanter personne et a tous les habitans et voisins de les accoster ny haborder paine destre repousses pour infectz et fermés dans leur maison enjoignons aussy au dict vigier de fere preparer des affiches pour fermer et s assurer des portes et fenestres de la dicte maison aux fins desvitter quelle ne puisse estre volée et pillée et nous advertir de lheure que les dicts requerants voudront sortir
faict a belves pardevan nous consul soubzigne le neufviesme aoust
1628*

Sauret Consul

Et le mesme jour environ les huict heures du matin dans nostre maison

15. Fleurat, commune de Montplaisant.

pardevan nous consul susdict cest conparu le dict vigier lequel nous a remonstré avoir faict fere les affiches pour fermer les portes et fenestres de la maison du dict feu lafaige et estre sur le point de les fere pozer et fere sortir ceulx qui sont dans la dicte maison nous requeran de nous vouloir transporter au devan icelle pour pourvoir a la dicte fermure ce que lui aurions accorde fere et de faict a linstant estant accompanies de pierre palisse gerault boisson sindigs mestre guillem laville notaire roial et plusieurs autres habitans de la dicte ville serions alles au devan la dicte maison et apres avoir exhorté ceulx qui estoit dedans de pourvoir a lassurance de ladicte maison et den partir et fuir tous par le derriere et devant moyennant serement ont dict lavoit faict tant par le moyen des affiches et cloux quon leur a baillés que de plusieurs piesses de bois qui estoit par le derriere et le tout estre bien fermé excepté dune fenestre du cousté de la rue par ou ils sont sortis en nostre presence et apres avoir affiché icelle par le desous sont dessendus a la rue avec une eschalle a bras ausquelz avons commandé de se retirer dans leurs cabannes et nenfreindre nostre ordonnance precedante et inhibé de ne se dessaisir dung peyrol ung chauderon de cuivre ung bassin darain quatre escuelles ung plat et une assiette destain que lesdicts molenier lafaige Cep et Cousset nous ont dit avoir sorti hors ladicte maison pour leur servir pendant quilz demeureront dans les dictes cabanes et quilz nous ont fait voir et den randre compte quand ils en seront requis declairant moyennant serement navoir prins ny emporté aultre chose de la dicte maison et ce requerant le sieur molenier lafaige Cep et cousset avons enjoint aux susdicts vigier et lafaige conjointz de leur fournir et administrer tous vivres au despans de lheredite dict feu lafaige pendant le temps quilz demeureront contraintz et jusques a ce que autrement en sera ordonné et mesmes davoir ladicte maison en bonne et sure garde de quoy et de tout ce dessus nous avons dresse nostre present proces verbal au dict belves les an et jour que dessus

Sauret Consul


 A handwritten signature in black ink, reading "Sauret Consul". The word "Sauret" is written in a large, flowing cursive script, and "Consul" is written in a smaller, more compact cursive script to its right.


 A highly decorative handwritten signature in black ink, reading "Sauret". The letters are extremely large and ornate, with elaborate flourishes and loops extending from the top and bottom of the letters.

Signatures de Sauret

Annexe 2. Requête des enfermés

Voici le texte reçu par Sauret, à la requête des personnes en quarantaine depuis cinq mois et attesté par lui, notaire, après la dernière ligne. Le S de « sur quoy » est le S de sa signature.

*Sur la requeste faicte par Marguerite Moleine veufve de
feu Jehan Cosset Jeanne Lafaiage veufve de feu Estienne Cosset
Jeandou Sep et François Cosset comparant
par leur solliciteur en personne avec J. Garrigue disant quil
y a environ cinq mois que*

*estant rencontré dans la maison de feu Michel Lafaiage marchand de la
present ville frere de la dicte Jeanne Lafaiage la dicte maison auroit este
infectee de peste de laquelle maladie*

*les dicts Lafaiage Suzanne Moleine sa femme sœur de la dicte
Marguerite trois fils et deux fille des dicts Lafaiage et Suzanne seroient morts*

*et dans laquelle maison les dicts requerans auroint
este enfermés avec les dicts Estienne Cosset mary de la dicte Jeanne
Lafaiage et la femme de Jean Guyrot par ordre de messieurs les consuls de la
present ville depuis lequel temps ledict Cosset seroit decede dans la dicte
maison ensemble la dicte femme du dict Jean Guirot*

*et lesdicts requerans ont depuis toujours demeures enfermés
sans ozer sortir pour nenfraindre les dictes deffances a eux faictes*

*et que estant par la grace de Dieu il a deux mois ou plus de la mort de
la dicte Guirot quy fust la dernière quy deceda dans ladicte maison*

*et que lesdicts requerans nont senty nulle incommodité du dict mal
depuis et que le temps quy a couru depuis soit suffisant pour en avoir purge
et desinfesté*

*et que depuis ils sont esté par diverses fois parfumés tellement qua
present il ny peut avoir aulcun soubcon de maladie contreux et quil
desireroint sortir de la dicte maison pour se retirer en quelque lieu pour
encore plus amplement se fere parfumer changer dhabits et desinfecter tout a
fait en cas que quelque reste dinfection leur demeurat*

*mais pour nenfraindre lesdictes deffances a eux faictes den sortir sans
permission ils nont oze sortir sans ladicte permission*

*A ceste cause requerent leur estre permis de sortir de la dicte maison et se retirer en aultre lieu pour parachever de se desinfecter ou il y auroit en eux quelques restes dinfection et quil soit inhibe a toutes personnes de la molester linqieter ne empescher a paine de mil livres et neantmoins que pendant le dict temps il soit enjoint aux heretiers du dict Lafaiqe de leur fournir vivres alimens Et aultres choses necessaires et que a fere quils soient constraintz
payement*

Saisir vente allincanz alinquant ¹⁶ et cry publique. Faict a belves Lafaiqe a quoy conclud

Sur quoy faisant droit de la dicte requeste approuvé

16. Mot redoublé. Le premier était mal orthographié, mais on a oublié de le barrer.

Les sépultures dans l'église de Plazac : la nef

par Lucien QUEYROI

Après le chœur et les chapelles, sépultures de ceux qui tiennent le « haut du pavé », environ cinquante familles de la paroisse de Plazac auront leurs tombeaux dans la nef. Exceptionnellement, quelques pauvres, réputés bons chrétiens, ayant l'amour ou l'estime de leur famille, trouveront place dans l'église : moyennant dix livres, ils seront ensevelis dans les tombeaux qu'y possède la fabrique. Voici donc les familles ayant droit de sépultures dans la nef en 1747 selon « l'état des tombeaux » établi cette année-là par le marguillier.

1^{re} rangée

DONGRES Jean, le bourg, deux emplacements au n° 11 et un banc.

Vieille famille disparue de Plazac dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle dont le nom vient du village d'Ongres près du château de Chabans. Des Dongres, notaires à Plazac, sont cités dans les années 1422, 1511, 1523, 1527. Raymond Dongres est clerc ; il achète avec un autre la moitié du manse de la Mouchardie en 1459 ¹. Pierre Dongres est prêtre en 1530.

1. Registre du notaire Jean de Calvimont de Plazac (Archives départementales de Haute-Garonne, 3 E 250).

Jean Dongres, le titulaire du tombeau, est maître tisserand au bourg. Il meurt à 86 ans le 4 janvier 1741. Un autre Jean Dongres, fils du précédent, né en 1690, est aussi enterré dans ce tombeau le 26 mai 1753 ainsi que deux de ses enfants l'avaient été précédemment (Jean, 3 ans, en 1724 et Marguerite, 6 ans, en 1738).

MAUREL Louis, au lieu dit « La Farge » et le bourg, deux emplacements au n° 12 et un banc et un complément de trois places au n° 34.

Encore une famille de notaire. En 1300, un Maurel rédige un contrat entre deux personnes de Plazac ; en 1346, le 28 février, un autre Maurel, le fils sans doute, établit un contrat d'achat fait par Jehan de Calvimont.

Les Maurel possédaient une propriété au lieu dit La Farge lequel lieu-dit, par déformation, est devenu La Forge puis La Forge Haute. Naguère on disait simplement Chez Maurel.

Bernard Maurel – fils de Jehan – a épousé Catherine Mazel qui est ensevelie dans ce tombeau le 16 décembre 1656. Parmi leurs enfants Jean Maurel, notaire royal au bourg, qui a épousé Peironne Imbert d'où :

- Louys Maurel, sieur de la Farge, baptisé le 17 août 1646, notaire royal, il sera aussi juge au « party » du seigneur évêque en 1713. Il épouse Suzanne Martinis, de Journiac, qui meurt en couches le 28 avril 1692. Louys épouse en seconde noce Toinette Coulon qui sera ensevelie dans l'église le 29 mars 1712. De ces deux mariages vont naître au moins neuf enfants entre 1675 et 1692 qui seront les héritiers disposant d'un tombeau à trois places au n° 34.

- Jean Maurel baptisé le 25 septembre 1633, notaire royal au bourg puis à La Farge (1670-1682 environ). Il meurt subitement le 16 février 1685. Sa femme, Marie Gailhard, qu'il avait épousée le 12 février 1668, se retire dans le bourg chez ses parents, mais elle ne peut pas surmonter son chagrin et elle meurt le 29 avril 1685 ; elle est ensevelie avec son époux le lendemain 30 avril 1685. Ils laissent au moins huit enfants orphelins nés entre 1670 et 1682.

Seront aussi ensevelis dans ce tombeau : Louise Maurel en 1748 et Léonard Maurel en 1756. Louys Maurel, né en 1692, sera le dernier des Maurel enseveli dans l'église le 2 septembre 1766.

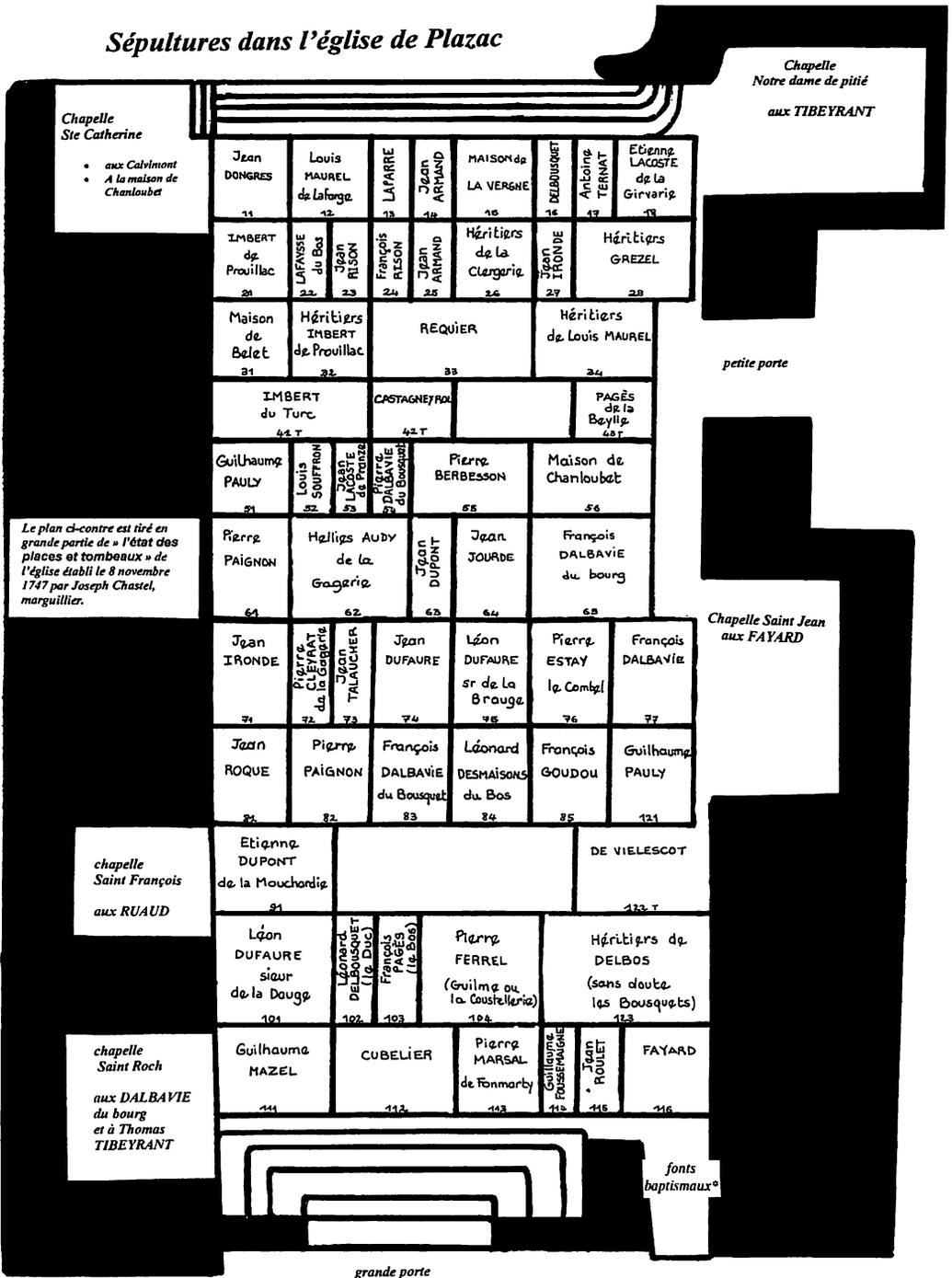
LAPARRE, le bourg, un emplacement au n° 13.

On sait peu de choses sur les Laparre du bourg ; l'un était maître tisserand, l'autre « tailleur d'habis ».

- C'est sans doute Pierre Laparre époux de Jeanne Bouchard (cités en 1646) qui est enseveli à cet emplacement le 9 août 1688 comme l'ont été sans doute son père et sa mère : Jehan Laparre et Izabeau Vidal.

- Guilhonne Laparre, née vers 1677, est enterrée dans l'église le 1^{er} novembre 1727.

Sépultures dans l'église de Plazac



Le plan ci-contre est tiré en grande partie de « l'état des places et tombeaux » de l'église établi le 8 novembre 1747 par Joseph Chastel, marguillier.

La numérotation des places est une initiative de l'auteur

Pour une meilleure compréhension, nous reproduisons le plan des sépultures (1747) déjà paru dans la deuxième livraison 2006.

ARMAND Jean, le bourg, un emplacement au n° 14, un autre au n° 25.

Michel Armand, maître marchand chaudronnier dans le bourg, est marié à Marie Courserand qui meurt en 1691. Elle est enterrée « dans le symetière de ses parents devant la petite porte de lesglise ² ». La même année il épouse en seconde noce Delphine Jourde, du Bos de Plazac.

Leur fils Jean Armand, né en 1689, épouse Madeleine Rison dont les parents tiennent un commerce (épicerie) au bas de la place de l'église puis en seconde noce Jeanne Vergniaud, de Sainte-Orse. Il est enseveli dans l'église le 15 avril 1741.

Catherine Armand, trois ans, y est enterrée en 1735 et Jean Armand, 18 ans, en 1769. Il était le fils de Jean Armand et de Louise Roque de la famille Roque qui habite la dernière maison au fond du bourg ; le père est procureur d'office.

Les Armand deviendront plus tard les Armand-Laroche alliés aux familles de Cézac, du château de Belcayre, Mazel, Dalbavie-Laborie... Vers 1795, ils quitteront la maison du bourg pour habiter dans leur nouvelle demeure au « Roc de Mioule ».

LES DOUAT, château de Lavergne, deux emplacements au n° 15.

En complément aux tombeaux que la maison de la Vergne possède dans le chœur.

DELBOSQUET, Le Duc, un emplacement au n° 16 et un autre au n° 102.

Les deux concessions appartiennent certainement aux Delbousquet, du Duc ³. Néanmoins, Bernard Delbousquet, du village de la Mouchardie, parent des Delbousquet du Duc, y sera enseveli le 30 septembre 1686 dans un tombeau « proche de l'autel Saint Blaise » ⁴ ; ce qui correspond bien à l'emplacement n° 16. Plus tard l'épouse d'un autre Bernard (ou Guillaume) Delbousquet de la Mouchardie y est enterrée le 12 mars 1766 ; il s'agit de Jeanne Tybal née en 1686 au village de Barre ⁵.

2. C'est-à-dire en dehors de l'église.

3. « Tuc » et « Truc », très répandus dans les pays occitans, représentent une hauteur en général, une butte ou une colline. Une variante « Suc » désigne presque toujours « une petite hauteur arrondie... » et le « Duc » en serait une déformation. Dans un document (Archives départementales de la Dordogne (A.D.D.), 2 E 1828/65 pièce 4), un Pierre Delbousquet réside en 1522 au lieu dit del Sucq. FÉNIE (Bénédict et J.-J.), *Toponymie occitane*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 1997, p. 55-56.

4. Plus tard, l'autel de Saint-Blaise, qui se trouvait tout en haut de la nef et à droite, fut déplacé et installé dans la chapelle Saint-Blaise édifié par le baron de Segonzac, maître de forges.

5. Elle était la sœur du juge de Rouffignac. La fille de ce juge, Françoise Tybal, épousera en 1727 Louis d'Hautefort, sieur de la Bruyère descendant de François, premier marquis d'Hautefort. Tous les Hautefort de Rouffignac et de ses environs descendent de ce couple dont naguère le fameux Labrugère, rebouteux célèbre dans la région de Rouffignac.

La femme de Huguet Delbousquet, du Duc, Françoise Reyquier, originaire du Sol, est ensevelie à 44 ans en 1714.

Jean Delbousquet, du Duc, 80 ans, y est enterré en 1722 ; sans doute époux de Helaine Audy, de la Gagerie.

La femme de François Delbousquet, Marie Lacombe, y est ensevelie à 27 ans, le 26 juin 1723. Ce François a probablement épousé en secondes noces Françoise Rainaud qui à son tour est décédée à 35 ans et ensevelie le 22 janvier 1769.

Nicolas Delbousquet, du Duc, y est enterré le 4 décembre 1762 à l'âge de 70 ans. Il était le fils de Huguet et de Françoise Reyquier.

Léonard Delbousquet, époux de Marie Delcombel, fille du meunier de Cordestieux, est le titulaire du tombeau n° 102. Il y est enseveli le 5 janvier 1757. Quatre de leurs neuf enfants y seront ensevelis : Sicarie 2 ans en 1730, Jeanne 6 jours en 1741, Nicolas 6 ans en 1742 et François 2 ans en 1746. Marie Delcombel y rejoindra les siens le 11 septembre 1778. Elle avait 80 ans.

Le dernier des Delbousquet, du Duc, que l'on appelait « le savant » est mort en 1967 ; c'est un de ses descendants qui, aujourd'hui, habite au Duc dans la maison de son grand-oncle et de ses ancêtres.

TERNAT Antoine, le bourg, 1 emplacement au n° 17.

Le 27 juin 1693, Jean Ternat, « maistre maréchal au bourg » est enterré dans l'église « prosche l'autel de saint Blaise. Ses parents ont donné à la réparation de l'église pour le faire enterrer seulement dedans sans prétendre rien au tombeau ». Pourtant, en 1740, cet emplacement est devenu une concession qui appartient à Antoine Ternat, peut-être le fils ou plutôt le frère de Jean Ternat.

LACOSTE Étienne, la Girvarie, deux emplacements au n° 18. Voir aussi le n° 53.

Propriétaires terriens à Pranze qui ont essaimé notamment à la Girvarie et en Albavie.

Ce tombeau à deux places appartient en 1747 à Étienne Lacoste, né vers 1672 à Pranze ⁶ de Jehan Lacoste et de Françoise Requier originaire du Sol. Il a épousé Jehane Roque vers 1694. Vers 1700 ils quittent Pranze pour la Girvarie ⁷.

6. Pranze comprenait deux fermes composées chacune d'une ou deux maisons d'habitation (les Lacoste avaient un fermier), granges et « aysines ». En arrivant du haut, la ferme de droite avait appartenu aux Bridat dans les années 1670 ; elle a changé de propriétaires fréquemment. Celle des Lacoste était en face et un peu en contrebas.

7. À noter que les descendants d'Étienne Lacoste et de Jehane Roque habitent toujours à la Girvarie qui s'est transformée au cours des âges en une grande et belle demeure.



Vue d'ensemble de Plazac (coll. SHAP).

métairie de M^{gr} l'évêque, proche de Pranze. Lors de la succession du père Jehan Lacoste qui meurt en 1711, c'est Étienne qui garde les deux places du n° 18, son frère Jean Lacoste de Pranze conserve un autre emplacement au n° 53.

Les emplacements du n° 18 (proche de l'autel de Saint-Blaise et de la chapelle Notre-Dame de Pitié, au pied des marches qui conduisent à la table de communion) étaient en quelque sorte plus honorables que la place du n° 53 : il est donc probable que « les vieux » Lacoste s'y sont fait ensevelir. On peut donc considérer que sont ensevelis au n° 18 au moins :

- Jehan Lacoste le 6 février 1688 à 82 ans et sa femme Jehane Roque qui l'avait précédé en 1675.

- Leur fils Jehan Lacoste, 75 ans, le 7 juin 1711 et sa femme Françoise Requier, 60 ans, qui l'avait aussi précédé en 1702.

- Leur fils Étienne, de la Girvarie, 65 ans, le 28 décembre 1737 et son épouse autre Jehane Roque, 65 ans, le 1^{er} mai 1743.

- Leur fils Jean le 18 septembre 1768 à 73 ans et sa femme Marguerite Goursat le 29 juillet 1771.

- Une de leur fille Jeanne, 17 ans, en 1767.

Voir les autres Lacoste au n° 53.

Un Jean Lacoste, qui avait migré de Pranze en Albavie où il était maître tisserand, avait, déjà âgé, épousé en 1711 Guilhonne Imbert du Turc qui avait 34 ans. Cette branche Lacoste d'Albavie n'eut pas de descendance au-delà de

la troisième génération. Mais comme au moins sept Lacoste de cette lignée furent ensevelis dans l'église à partir de 1753 il faut croire qu'ils avaient obtenus une concession bien après l'inventaire des tombeaux fait par Jean Chastel en 1747.

2^e rangée

IMBERT, du village de Prouillac, deux emplacements au n° 21 et deux au n° 32.

Bernard Imbert, sieur de Péchany, né le 26 avril 1632 de Guilhaume, notaire royal et juge bachelier de la juridiction de Plazac (1600-1655), et de damoyse Anne de la Clergerie fille de noble Mathieu de la Clergerie. Ils habitent au Grand Prouillac, dans une belle et très ancienne demeure où peut-être serait née Catherine de Prouillac épouse de Jean de Calvimont.

Ce Bernard a épousé le 31 mai 1656 en l'église Saint-Pierre de Montignac Renée d'Hautefort, née en 1631, au château de Nadalou, petite-fille naturelle de François, premier marquis d'Hautefort. Elle a été ensevelie dans l'église le 16 août 1672. Où ? Probablement avec les Imbert sinon dans la chapelle dite « des messieurs d'Ans ⁸ ». Son époux, Bernard sera enterré le 8 avril 1701. Un de leur fils, Gélibert (Gilbert), avait été enterré le 15 août 1697.

François Imbert, un fils des précédents, s'était marié à Marthe de Rupin, de la paroisse de Brénac de Montignac. À Prouillac, ils vont perdre trois de leurs enfants en 1713 en l'espace de vingt jours : François 12 ans, Jean 4 ans, et autre Jean 21 ou 22 ans, puis deux autres enfants en janvier 1714, Jean et Marie 8 ans. Autre malheur en 1723, leur fille Marie Imbert, 23 ans, qui a épousé Jean de Rupin le 2 février 1723, meurt en couche le 22 novembre de cette même année.

François Imbert est enseveli le 11 octobre 1740 dans le tombeau où repose déjà six de ses enfants et ses parents. La branche des Imbert de Prouillac va s'éteindre très vite. Il n'en reste plus que ce tombeau où une dizaine d'entre eux ont été ensevelis entre 1672 et 1740.

LAFAYSSE, du Bos de Plazac, un emplacement au n° 22.

Propriétaires terriens du Bos de Plazac, sans doute la plus aisée des familles de ce village avec maison cossue et cour avec une porte cochère. Les

8. QUEYROI (Lucien), « Les sépultures dans l'église de Plazac : le chœur et les chapelles », BSHAP, 2006, t. CXXXIII, p. 220.

aînés, qui gardaient donc la propriété, n'épousaient que des filles de familles de même condition : Lacoste de la Girvarie, Delbos du Bousquet, Delpont de la Mouchardie, Dauriac du Ruth, etc.

Sur les registres de la paroisse, on remonte à François Lafaysse né vers 1653 qui épouse Marie Pebeyre le 4 mars 1680 dans l'église de Brénac de Montignac. Il est enseveli dans l'église le 26 décembre 1713 ; elle suit sept jours plus tard le 2 janvier 1714.

Ce sont au moins six Lafaysse et les épouses qui sont ensevelis à l'emplacement n° 32 entre 1713 et 1768.

RISON Jean, un emplacement au n° 23.

Les Rison habitent la maison au bas de la place de l'église. Ils sont marchands – aujourd'hui on dirait épiciers – vendant tous les produits de consommation et d'usage courants.

Jean Rison est donc marchand comme l'étaient son père, autre Jean, et son grand-père Bernard et comme le sera plus tard son fils François. Dans les années 1930-1940, descendantes des Rison, les sœurs Lalot, Marie née en 1866 et Angèle née en 1873, vivront chichement dans cette même maison. Angèle, modiste, vend des chapeaux (aux offices, toutes les femmes en portent), un peu d'épicerie, de la mercerie et des journaux comme *La petite Gironde*.

Jean Rison est né vers 1655, il a épousé vers 1677 Catherine Delbos qui, après avoir eu sept enfants, meurt le 7 décembre 1694, après avoir accouché de jumelles, Marie et Madeleine. Jean Rison se remarie avec Marie Jourdes qui habite la maison d'à côté⁹.

Jean Rison, fils de Jean et de Catherine Delbos, né en 1687, épouse en 1709 Françoise Dalbavie, de Saint-Léon. Il est enseveli dans l'église le 21 novembre 1758. On enterre dans ce même tombeau leurs fils Jean, en 1737, et François, qui a 17 ans, en 1742. Un autre de leurs fils, François, né en 1713, époux de Catherine Roulet, meurt à 35 ans le 25 février 1750, mais il est enterré dans la chapelle Notre-Dame de Pitié en haut du bourg. Encore un autre de leur fils, Jean Rison, se noie en tombant dans le ruisseau près du moulin Combey (Mayence)¹⁰. Il est enseveli dans l'église le 1^{er} juin 1742.

9. Maison qui sera achetée par la commune le 28 octobre 1963 puis démolie un an plus tard pour ouvrir une voie reliant la place de l'église à la route départementale (CD 6), détruisant ainsi la beauté et l'unité de cette place.

10. L'oncle de cet enfant, Bernard Rison, y était meunier.

RISON François, un emplacement au n° 24.

François est né en 1702 de Jean Rison et de sa deuxième épouse, Marie Jourdes ¹¹, Marié en 1732 à Marguerite Requier, dont le père Jacques Requier est chirurgien au bourg. Deux ans plus tard, elle meurt en couches à 35 ans et elle est enterrée dans l'église le 31 mars 1734. François Rison la rejoindra le 22 mai 1750.

ARMAND Jean, un emplacement au n° 25.

Voir au n° 14.

LA CLERGERIE, héritiers, deux places au n° 26.

Mathieu de la Clergerie, écuyer, sieur de Chanloubet, et Judith Arnaud ont trois fils :

- Mathieu, sieur de Chanloubet, qualifié de noble. Il marie sa fille Marguerite en 1645 à Louis Cotet du Peuch. Mathieu se retire alors dans le bourg de Plazac où il meurt huit ans plus tard le 8 mai 1653. Une autre de ses filles, Anne, a épousé Guillaume Imbert, du repaire du Turc, juge bachelier de la juridiction de Plazac. Mathieu a probablement terminé sa vie au bourg de Plazac dans la maison de son frère Sicaire, qui est la maison Beyney, et est vraisemblablement enseveli dans la chapelle Sainte-Catherine.

- Sicaire de la Clergerie, sieur de la Coste, réside au bourg (maison Beyney). Il va mourir à Chanloubet le 2 juin 1658 chez sa nièce Marguerite épouse Cotet.

- Jehan, sieur de Merly, épouse en 1633 Jehane Diaudet qui habite alors dans le bourg, puis en deuxième noces, en 1653, autre Jehane Diaudet. Jehan meurt à Merly, deux ans plus tard, le 11 avril 1657, et sa seconde épouse meurt le 1^{er} mai 1680 dans le bourg de Plazac.

De leur descendance sont également ensevelis dans la chapelle : probablement Jeanne décédée en 1696 ; Sicaire sieur du Sable et y habitant, né en 1633, décédé en 1703 ; Gabrielle née en 1635, décédée en 1705 ; une petite-fille de Sicaire, Anne de la Clergerie, morte en 1696, fille de Marguerite de la Clergerie et de Sicaire Lafaysse habitant le Jarrigier.

IRONDE Jean, un emplacement au n° 27 et deux autres au n° 71.

Voir IRONDE, page 325.

11. Le 25 avril 1732, François Rison a fait ensevelir sa mère Jeanne dans un tombeau de la fabrique et il a « promis de donner au syndic fabricien dix livres ». Il est à peu près certain que cette Jeanne était en fait Marie Jourdes et que François Rison, plus tard, obtiendra la concession de cet emplacement pour sa famille.

GREZEL (les héritiers...), trois emplacements au n° 28.

Vieille famille de Plazac, disparue au cours du XVIII^e siècle.

En 1530, on cite Bernard Grezel qui – entre autres biens – possède une terre et une « eyzine » proche de Guilme. On cite aussi les hoirs de Jean et Raymond Grezel qui ont laissé des biens près de « Foussemagne ¹² » et près du moulin de Rigou ¹³. En 1589, Foucaud Grezel est juge de la juridiction de Plazac.

En 1634, Huguet Grezel est marié à Marguerite Jourde. Leur fils Jean, né en 1640, épouse en 1670 Anne Laparre, dont le père, Antoine Laparre, est tisserand au bourg. Anne sera ensevelie dans l'église – probablement morte après un accouchement – en août 1693.

Deux frères de Huguet Grezel :

- Jehan Grezel qui est « hoste » du bourg est enterré le 3 décembre 1655 dans l'église.

- Autre Jehan Grezel, « maistre tailleur d'habis » est enseveli dans ce même tombeau le 4 novembre 1657. Il était l'époux de Marie Nicolas.

Le 5 juillet 1686, Lucrèce Grezel du bourg « a esté ensevelie dans lesglise du lieu proche le benistier ¹⁴ de la petite porte de ladite esglize ».

Gabrielle Grezel épouse le 15 décembre 1692 Jehan Lacoste, de Pranze, qui va fonder une branche Lacoste dans le bourg. Sans doute est-ce ces Lacoste qui seront les héritiers des tombeaux Grezel.

3^e rangée

BELLET (la maison de...), deux emplacements au n° 31 et un banc.

La maison de Bellet ce sont les de Royère puis, à partir de 1680, les Gontaud Saint-Geniès. On est étonné qu'ils n'aient pas trouvé place dans le chœur de l'église ou dans l'une des chapelles.

Raymond de Royère est cité dans le registre du notaire Jean de Calvimont ¹⁵ dans les années 1460-1470. En 1486-1501, Jehan de Royère, seigneur de Bellet, a pour épouse Honorette de Bellet.

12. Les Bardonnies aujourd'hui.

13. Ce moulin, au-dessous de la chapelle Mayade, était alimenté par l'étang de Vilhac. De Vilhac parce qu'il appartenait, comme le moulin, aux d'Aubusson, seigneurs de Vilhac, qui avaient beaucoup de biens dans la paroisse de Plazac.

14. Bénitier en fer, épais, écaillé, avec deux poignées. Ancien cubillot de la forge de Vimont, servant à porter la fonte dans les moules ou à l'affinerie (1686).

15. Voir QUEYROI (Lucien), « Les sépultures dans l'église de Plazac : le chœur et les chapelles », BSHAP, 2006, t. CXXXIII, p. 214, note 35.

Jacques de Royère, écuyer, seigneur de Bellet, épouse Françoise Dufaure, fille de Raimond, sieur de la Brauge, juge au « party » du seigneur de Chabans. Elle est ensevelie dans l'église le 17 juillet 1684 comme sans doute son époux.

- Leur fille Jeanne de Royère, damoiselle de Laborie, avait épousé, en l'église de Plazac, le 9 janvier 1680, Jean de Gontaud Saint-Geniès, escuyer, seigneur de la Serre et du Clauzel (paroisse de Saint-Cirq). Ils seront ensevelis dans ce tombeau, elle le 18 septembre 1696, lui le 25 décembre 1704.

- Leur fils Henri de Gontaud, né vers 1672, est enterré dans l'église le 14 novembre 1742, comme leur fille Marie de Gontaud, 65 ans, le 3 juillet 1749.

- Gabrielle de Royère, une autre fille de Jacques de Royère et Françoise Dufaure, qui avait épousé en 1673 Mathieu Imbert, du Turc, est morte à Sourbeau où ils résidaient. Elle est ensevelie le 2 janvier 1716 dans les tombeaux de la maison de Bellet.

REQUIER, du Sol, quatre emplacements au n° 33.

Le Sol, hameau à flanc du coteau des Bardonnies, côté est. Occupé pendant des siècles par les Requier, famille qui fournissait à la paroisse de Plazac des chirurgiens et des procureurs d'office ¹⁶.

Y sont ensevelis :

- Jacques Requier en 1673 ; né vers 1600, procureur d'office, il était marié à Françoise Rafailhac morte vingt ans plus tôt, en 1653.

- Un de leur fils Jean Requier né en 1638, procureur d'office comme son père et aussi syndic de la fabrique. Il meurt le 11 avril 1688. Il avait épousé en 1660 Thoinette Aubarbier, de Bars.

- Leur fils Léonard né vers 1665, lui aussi procureur d'office, est enseveli le 31 mars 1714 et sa femme Jeanne Jarlan le 18 mars 1741. Leurs enfants :

- Arnaud Requier, maître chirurgien au bourg, est enterré le 5 avril 1752. Il avait épousé en 1714 Jeane Bailhard, fille de François, sieur de Brassat, apothicaire au bourg, et de damoiselle Anne Dufaure, qui est morte le 12 mars 1760.

- Jacques Requier, maître chirurgien, est enseveli en 1719 à l'âge de 50 ans. Sa femme Jeanne Mazel était morte à 38 ans le 4 juillet 1703.

- Un autre Jacques, qualifié de bourgeois, né en 1695, a épousé en 1722 Jeanne Tibeyrant, fille de Thomas et de Françoise Dalbavie. Jacques Requier est enseveli le 9 août 1767 à l'âge de 72 ans et sa femme, qui l'avait devancé,

16. Le procureur d'office était chargé de représenter les parties devant les tribunaux et de faire des actes de procédure. Cette charge sera dévolue plus tard aux avoués et aujourd'hui aux avocats.

le 9 octobre 1748 à l'âge de 48 ans. Ils avaient enterré un de leur fils, Thomas, 4 ans, en 1730.

Il n'y a plus de Requier au Sol depuis la fin des années 1800. La vieille maison périgordine à galerie et les dépendances ne sont plus que des ruines recouvertes de ronces.

4^e rangée

IMBERT, du repaire du Turc ¹⁷, trois places au n° 41, en travers.

Y sont ensevelis :

- Guillaume Imbert, sieur de Puichaux, juge bachelier de la juridiction de Plazac et notaire royal, né vers 1600, décédé le 11 janvier 1655. Son épouse Anne de la Clergerie y est enterrée le 3 janvier 1674. Leurs enfants :

- 1. Mathieu Imbert, installé à Sorbeau après son mariage en 1673 avec Gabrielle de Royère, du château de Bellet. Elle sera enterrée en 1716 dans les tombeaux de la maison de Bellet alors que Mathieu sera enseveli avec les siens en 1722. Une de leurs filles, Jeanne Imbert, avait épousé Raymond Ironde, des Terrières. Ils habitent au Turc. Il est enterré à 58 ans le 18 janvier 1725 et elle le 4 octobre de la même année, elle avait 50 ans.

- 2. Un autre de leurs fils, Jean Imbert, enterré le 10 janvier 1712 et son épouse Marguerite Malbech – originaire du Fraysse, paroisse de Valojoux – le 1^{er} février 1712 à l'âge de 70 ans. Leur fils :

- Louys Imbert et sa femme Jeane Laumon, originaire de Foncharel, paroisse de Fleurac, laquelle est enterrée le 24 avril 1716. Puis leurs enfants :

- deux filles, en 1716, Marthe 18 ans et Isabeau 12 ans.

- Jean en 1750 et sa femme Françoise Requier – originaire du Sol – en 1766. Un des fils de ce couple : Jean 40 ans, enseveli en 1764.

- Guilhonne Imbert en 1757. Elle avait épousé en 1711 Jean Lacoste d'Albavie.

Le dernier des Imbert sera en 1778 un enfant de 3 mois, Louis Imbert, fils de Jean et Marie Pageix, et petit-fils de Jean et Françoise Requier.

CASTAGNEYROL, deux emplacements en travers au n° 42.

Honorable famille de la métairie appelée « Grangilart ou Grangirart » proche ou contre le village des Bousquets dans la paroisse de Plazac. Les Castagneyrol sont métayers du seigneur de Chabans, François vicomte de

17. Déformation de Truc ou Tuc. Voir note 3. À Plazac, on trouve encore les Truquettes (lieu-dit disparu proche de la forêt) et la Trucherie.

Losse époux de Louise de Calvimont. On pourrait s'étonner que cette famille qui n'est pas propriétaire dispose d'une concession à deux places dans l'église de Plazac ; mais les Castagneyrol, dont Bernard, sont « maistre tailleur d'habis » allant ici ou là en « journée » tailler des costumes et autres vêtements à l'occasion de noces, communions ou autres réjouissances.

Les enfants, l'âge venu, épousent toujours de « bons partis ». Il faudra la maladie et la mort pour que cette famille, au Bousquet sans doute depuis des siècles, disparaisse de ce village vers 1781.

Guillaume – de la branche aîné – meurt en 1781¹⁸ à l'âge de 40 ans. Sa femme Anne Dalbavie était ensevelie 4 ans plus tôt le 25 janvier 1777 dans l'église de Plazac à l'âge de 33 ans. Ils laissent 5 enfants dont un fils Jean qui n'a que 11 ans à la mort du père¹⁹.

Sont ensevelis dans l'église de Plazac, au moins :

- Anne Audy²⁰, décédée de mort subite, enterrée dans l'église le 6 février 1682. Le curé a écrit : « ensevelie le 6 en présence de Raymond Audy son frère, Bernard Castagneyrol son fils, Helies Audy son neveu et Helies Cleyrat tesmoins ». Elle était l'épouse de Jean Castagneyrol fils de Bernard († 18 mai 1674).

- Guillionne, 3 ans, en 1723 et Pierre, 25 ans, en 1742 enfants de Guilhaume et Jehane Lacoste.

- Marie Talauchier²¹, la bru d'Anne Audy et de Jean Castagneyrol, née vers 1654 à Prouilhac. Mariée en 1670 à Bernard Castagneyrol. Marie Talauchier est ensevelie dans l'église le 31 juillet 1729 en présence de son fils Bernard.

- Guillaume Castagneyrol, 80 ans, enseveli le 20 septembre 1752 dans les tombeaux de la fabrique. Il était veuf de Jehane Lacoste, enterrée le 12 décembre 1742 à 65 ans dans l'église « chez les Castagneyrol ». Guillaume était le fils de Bernard et de Marie Talauchier.

- Jeanne Pejoursan, épouse de Bernard (ou Jean) Castagneyrol, ensevelie le 24 novembre 1766, à l'âge de 55 ans.

- Guillaume, 6 ans, en 1765, probablement fils de Guillaume et Anne Dalbavie.

- Anne Dalbavie, épouse de Guillaume le 25 janvier 1777 (voir plus haut)²².

18. Trop tard pour être enseveli dans l'église de Plazac au côté de son épouse puisque les sépultures y sont interdites depuis le 1^{er} janvier 1779.

19. Plus tard il fondera une famille à la Gagerie en épousant en 1800 Jeanne Dubreuil.

20. Fille de Raymond Audy et de Jeanne Delroucou laquelle est enterrée dans l'église le 23 juin 1680. Honorable famille, propriétaire à la Gagerie. Aujourd'hui il ne reste plus que ruines de la belle maison périgordine à galerie.

21. Elle était la fille de Helies Talaucher, de Prouilhac, et de Françoise Imbert, fille de Guilhaume Imbert du repaire du Turc, notaire royal et juge de Plazac.

22. À moins qu'elle ne repose dans les tombeaux de ses ancêtres « les Dalbavie du Bousquet » au n° 83.

Les époux de Anne Audy, Marie Talauchier et Jeanne Péjoursan sont probablement ensevelis dans l'église et dans les « tombeaux » de la famille Castagneyrol. Mais il ne faut pas oublier que nombreux étaient ceux qui préféraient être enterrés dans « la terre » du cimetière plutôt que sous les dalles de la nef de l'église.

PAGÈS, de la Beylie, deux emplacements au n° 43.

On notera que :

- La Beylie s'est écrit Labeilhe, Labailhe, La Baylie... Mais en 1679, le curé Chalupt, qui fait preuve d'une grande rigueur dans la tenue des registres paroissiaux, écrit bien La Beylie, comme aujourd'hui.

- Pagès s'est orthographié Pagetz au XVII^e siècle, puis Pageys et Pageix au XVIII^e siècle, et enfin Pagès. L'orthographe a varié en même temps que variait la prononciation occitane.

- En 1530, Pierre Pagetz du Bos reconnaît tenir en fief²³ avec Guillaume, Jean et Bernard Delbos, le mas appelé le Bos de Plazac consistant en maison, granges, eyriaux, terres, vignes, preds, paturages, etc. Pour sa part Pierre Pagetz payera une rente annuelle de 3 livres, 5 sols et 7 deniers plus 3 quarts²⁴ d'avoine et 2 paneyrettes.

- Les Pagès du Bos de Plazac ont essaimé à la Beylie, dans le bourg de Plazac, à Arnauty, à la Trucherie, à la Bourrelie. Douze familles Pagès vivaient dans la commune de Plazac en 1815 ; aujourd'hui il n'en reste plus une seule.

Jehan Pagetz, dit Petit Jean, du Bos de Plazac, en épousant en 1662 Jehane Bouchard est devenu « gendre » à la Beylie. Il est enseveli dans l'église « prosce la petite porte » le 8 juillet 1690.

Sont aussi ensevelis dans ces tombeaux :

- Liunet (Léonard) Bouchard de la Beylie en 1692.

- Quatre enfants : Jean un mois, en 1700. Jean deux jours, en 1713. Pairoinne neuf mois, en 1741. Françoise 26 mois, en 1747.

- Pierre Pageix, 55 ans le 15 septembre 1726.

- Girou (Jérôme) Pageix le 8 septembre 1741, né vers 1662. Il avait épousé, en 1698, Peyronne Lacoste, de Pranze, qui est enterrée le 10 avril 1749. Leur fille Marguerite, 4 ans, est enterrée en 1722.

- Pierre Pageix, 65 ans, le 4 juin 1767. Il était l'époux de Jeanne Courserand, enterrée en 1745 dans la chapelle Notre-Dame de Pitié en haut du bourg.

23. A.D.D., 2 E 1828/65, f° 1 et 2.

24. Le quarton, qui est égal au boisseau, vaut 39 litres à la mesure de Plazac.

5^e rangée

PAULY Guillaume, deux emplacements et un banc au n° 51 et deux emplacements au n° 121.

Les Pauly habitent la grande et belle maison ²⁵, au fond du bourg, près de la fontaine qui serait du XIII^e siècle. Ce sont les héritiers de Marie Pauly, décédée en 1818, qui vendront cette maison à la famille Teyssandier. Leur héritière, M^{me} Maurel, la cédera à une famille belge, M. et M^{me} Van der Buck.

Sont notamment ensevelis dans les tombeaux de la famille Pauly :

- Jean de Pauly, né vers 1590, notaire royal et procureur d'office de la juridiction de Chabans.

- Son fils, François Pauly, né vers 1620, juge de Plazac et notaire royal, notamment de la famille Calvimont de Chabans ²⁶ et de Louys Lestrade de la Cousse, maître de la forge de Vimont. Il meurt « après avoir demeuré deux ans ou environ paralitique de la moitié du corps ». Il est enseveli le 1^{er} février 1691. Il était marié depuis 1645 à Marguerite Mazel.

- Leur fils, Léonard Pauly sieur de Lauxeral ²⁷, né vers 1652, a épousé le 4 août 1676 Nérée Lasaigne, du bourg, qui est enterrée le 7 février 1722. Léonard est enseveli à son tour, onze ans plus tard, le 28 janvier 1733. Plusieurs de leurs enfants reposent avec eux :

- Marguerite, 2 ans, en 1680, Claude, 20 ans, en 1700, Nérée, 71 ans, en 1763.

- Leur fils Guillaume Pauly, sieur du Triaudet, a épousé Marie Laulanier. Elle est enterrée le 29 avril 1760 et Guillaume le 8 octobre 1761 à l'âge de 75 ans. Une de leur fille, Florence âgée de 4 mois, était ensevelie dans l'église le 17 juillet 1718. Une autre, Marguerite, 2 ans et demi, y est enterrée le 19 avril 1731.

SOUFFRON Louis, un emplacement au n° 52.

Louys Souffron est né le 21 août 1678, de Louys et de Jehane Bagin demeurant au bourg de Plazac. Il a épousé Marguerite Requier ²⁸ et ils habitent aux Pichots ²⁹. Louys est enseveli le 28 décembre 1749. Sa femme, qui l'avait précédé, est morte à l'âge de 70 ans le 10 octobre 1746. Un de leur fils, Jacques, 4 mois, a été enseveli dans ce même tombeau le 18 décembre 1708.

25. De classe I dans le cadastre napoléonien de 1813.

26. Le 14 janvier 1660, il reçoit le testament de Gaspard de Calvimont et le 6 avril de la même année il règle la succession du père et du fils, Gaspard et Benjamin de Calvimont, tous les deux décédés.

27. Du nom d'une métairie des Pauly, Lauxeral ou Laugeral, dans la paroisse de Saint-Léon. Aujourd'hui, centre bouddhiste de l'école Nyingmapa appelé *Urgyen Samye Choling*.

28. Née le 9 novembre 1678 au Sol de Jean Requier et de Thoinette Aubarbier.

29. Aujourd'hui le hameau des Pichots a disparu.

LACOSTE Jean, de Franze, un emplacement au n° 53.

Voir LACOSTE Étienne au n° 18.

Sont notamment ensevelis dans ce tombeau :

- Jehan Lacoste, frère d'Étienne de la Girvarie, et son épouse Guilhonne Laumon, originaire de Foncharel, paroisse de Fleurac enterrée le 16 juin 1732 à 69 ans.

- Leur fils Léonard Lacoste le 12 juillet 1767, 77 ans. Sa femme Marie Requier originaire de la Requeyrie, paroisse de Brénat de Montignac, est morte à 85 ans en 1782, soit trois ans après l'interdiction d'enterrer dans l'église. Elle ne repose donc pas à côté de son époux mais dans le « vieux » cimetière.

DALBAVIE Pierre et François du village des Bousquets, un emplacement au n° 54 (Pierre), deux emplacements au n° 77 et deux emplacements au n° 83 (François).

Il est bien difficile, aujourd'hui, de préciser parmi les Dalbavie, des Bousquets et du bourg, quels sont ceux de la lignée de Pierre, des Bousquets, qui sont enterrés au n° 54 et ceux de la lignée de François, né au Bousquet mais installé au bourg, qui sont enterrés au n° 83. Ci-dessous on a groupé la totalité des Dalbavie originaires du village des Bousquets pour lesquels on a relevé un acte de sépulture dans l'église.

Reposeraient au n° 54, notamment :

- Arnaud Dalbavie, décédé avant le 27 novembre 1657, et sa femme Françoise Paignon, sœur de Pierre Paignon, notaire royal au bourg, le 30 novembre 1672.

Leurs enfants :

- Pierre Dalbavie, né vers 1632, décédé en 1702, et son épouse Guilhonne Requier, originaire de la Requeyrie paroisse de Brénac de Montignac, ensevelie le 14 octobre 1713.

- Anne Dalbavie, née vers 1640, décédée le 23 avril 1741.

Reposeraient au n° 77 et 83, notamment :

- François Dalbavie, fils de Arnaud et de Françoise Paignon, marié à Marie Pauly du bourg, la fille de ce François Pauly juge et notaire marié à Marguerite Mazel. François et Marie Pauly ont vécu dans le bourg de Plazac où ils sont cités en 1672 comme étant « hostes du bourg ³⁰ ». Leurs descendants ensevelis dans ces tombeaux sont :

30. Hostes, tenant une hostellerie.

- Marguerite Dalbavie, le 26 février 1742 âgée de 70 ans.
 - Léonard Dalbavie, né en 1670, clerc au bourg, décédé le 10 novembre 1735, et sa femme Jeanne Saumeyrou, originaire de Tursac, ensevelie le 7 mars 1739. Leur fille Françoise, du bourg, enterrée le 3 décembre 1755 à l'âge de 48 ans. Une autre fille, Françoise, décédée en 1770 âgée de 70 ans.

- François Dalbavie né en 1674, praticien au bourg, est enterré le 19 août 1714 ; il avait épousé Marie de Baliot. Leur fils Pierre, praticien au bourg, né en 1707 et enterré le 23 juin 1753 dans l'église ; il avait épousé Jeanne Vilatte originaire de Saint-Crépin-d'Auberoche qui est ensevelie le 8 novembre 1750. Leur fille Anne, 33 ans, épouse de Guillaume Castagneyrol, sera sans doute enterrée en 1777 dans les tombeaux de sa belle-famille. Une autre de leur fille Françoise est enterrée en 1742 à l'âge de 9 ans.

Des enfants Dalbavie : Jacques 6 ans en 1742, Françoise 9 ans en 1742 et Jean 4 ans en 1765.

BERBESSON Pierre, trois emplacements au n° 55.

Y sont ensevelis :

- Claude Berbesson, sieur de la Forêt, et sa femme Françoise Lafaysse originaires, lui de Carsac ³¹ et elle du Jarrigier. Ils se sont installés dans le bourg de Plazac au plus tard en 1703 et vraisemblablement dans la maison des Calvimont de Chabans ³².

- Leur fils François, né le 23 avril 1703 au bourg de Plazac, enterré à l'âge de 40 ans le 20 juin 1745. Son épouse, Jeanne Coustillat, est enterrée le 23 novembre 1775 à 72 ans. Deux de leurs fils : Bertrand, 5 ans, en 1743 et François, 5 ans, en 1746.

Leur gendre Aubin Aubert enseveli le 29 novembre 1766 à l'âge de 43 ans. Il s'était marié en 1712 à Ysabeau Berbesson fille de François et Jeanne Coustillat. Cet Aubin Aubert avait pour père ce Léonard Aubert, « hoste » du bourg, dont la première épouse Charlotte Chantal est morte en 1713 dans des conditions tragiques (voir *BSHAP*, 2006, t. CXXXIII, p. 223).

- Une fille de Pierre Berbesson et de Marie de Rupin, de Carsac, ensevelie le 4 août 1706. Ce couple s'était marié l'année précédente le 24 avril 1705 en l'église de Brenac, paroisse de la mariée.

31. Fils de François, sieur de Carsac, et de Peyronne du Feri. Aujourd'hui, de Carsac, il ne reste qu'un tas de pierres recouvert de ronces.

32. Qui appartient à Louise de Calvimont veuve de François, vicomte de Losse, qui a épousé en 3^e noces le 15 avril 1693 Jean de Labrousse. Il est également possible que cette maison avec ses dépendances ait été vendue aux Berbesson.

CHANLOUBET (la maison de...), trois emplacements au n° 56. Chanloubet dispose en outre :

- de la chapelle Sainte-Catherine ;
- Les La Clergerie ont deux emplacements au n° 26 ;
- Les Cottet ont trois emplacements au n° 56.

6^e rangée

PAIGNON Pierre, deux emplacements au n° 61 et deux emplacements au n° 82.

Les Paignon (Pagnon, Pagnion...) habitent une maison dans le bourg dont la partie ouest a été identifiée comme étant du XIII^e siècle. Jean Pagnon, cité en 1530, est prêtre et « fondé de procuration de Jean de Calvimont, seigneur de Lerm ». Jehan Paignon cité en 1589 est qualifié de « maistre », sans doute est-il notaire comme le seront plusieurs générations de Paignon.

- Pierre, né vers 1610, est enseveli dans l'église le 7 mai 1673. Il avait épousé Marguerite Beauregard. Ils auront au moins neuf enfants entre 1632 et 1658.

- Leur fils Helies, sieur de la Fonpeyre, né vers 1651, lui succède comme notaire royal. Il épouse Suzanne Canal. Héliès est enseveli dans l'église le 24 juillet 1732.

- Un Paignon, sieur de la Fonpeyre, avait épousé Françoise Bridat qui est morte à 35 ans le 13 février 1698.

- Le fils d'Helies, Jacques Paignon, naît vers 1680 ; il épouse le 18 février 1700 Charlotte Laborie. Il est enterré dans l'église le 12 février 1745 comme plusieurs de leurs enfants :

- Une fille, d'un jour, en 1708.

- Léonard, 3 ans, en 1721.

- Hélié en 1728.

- D'autres membres de la famille Paignon sont ensevelis dans l'église :

- Anne en 1681 qui meurt chez son cousin François Dalbavie, hôte du bourg.

- Jeanne, 66 ans, en 1698.

- Guilhomme, 2 ans, en 1729.

- Charlotte en 1766, fille de Jean et de Charlotte Vertuel.

- Charlotte, 18 ans, en 1771.

Guillaume Pagnon, 45 ans « qui était en démence depuis longtemps » n'aura pas droit à l'église, il est enseveli en 1777 dans la chapelle Notre-Dame de Pitié en haut du bourg.

AUDY Hellies, de la Gagerie. Trois emplacements au n° 62.

Ce sont les Audy du village de la Gagerie qui sont dans ces tombeaux et peut-être des Audy du village d'Albavie qui avaient entre eux des liens de parenté.

Leur maison périgordine à galerie passait pour l'une des plus belles de la paroisse. Aujourd'hui, maison et dépendances ont été démantelées et les pierres ont servi à bâtir une autre maison ailleurs ; les Audy de cette branche ont disparu de la commune depuis longtemps.

On cite des Audy habitant à la Gagerie en 1529-1532 et notamment : Étienne Audy qui avait en acense, du seigneur de Calvimont, seigneur de Lerm, la 6^e partie du domaine de la Gagerie. Raymond Audy, de la Gagerie, est qualifié de « messire ». D'autres Audy prénommés : Jean, Pierre Bernard...

On relève ensevelis dans ces tombeaux : Nicot Audy en 1654, Bernard Audy en 1656, autre Bernard Audy en 1682, Ramond Audy, 75 ans, en 1722 et Jeanne Audy, 35 ans, en 1728.

Françoise Coulon, demoiselle Audi de la Gagerie, épouse de Jean Audy, y est ensevelie le 29 avril 1759.

Un Jean Audy de la Gagerie fût lui enseveli dans la chapelle Saint-Roch en 1680.

DUPONT Jean, un emplacement au n° 63.

Le fils d'un Jean Dupont, procureur à l'ordinaire de Fanlac, prénommé Jean, a épousé le 6 juin 1662 Louyze Imbert, du repaire du Turc. Il est probable qu'ils sont tous les deux ensevelis dans ce tombeau ainsi qu'un de leurs fils, Jean Dupont, procureur d'office au bourg de Plazac, né vers 1662 et enseveli le 21 janvier 1735.

JOURDE Jean, deux emplacements au n° 64.

Famille de notaires, praticiens ou clercs, mais aussi de tailleurs d'habits. Ils habitent dans le bourg, dans la maison au bas de la place de l'église, qui a été détruite en 1964³³. Ils habitent aussi au village des Terrières ; sans doute chez leurs beaux-parents les Ironde et Delbos, tous des tailleurs d'habits.

- 1. Guillaume Jourde, notaire royal, marié à Marguerite Roque, est enterré dans l'église en 1653. Sans doute leur fils, Héliès Jourde, époux de

33. Voir note 9.



L'église de Plazac et le château des évêques (coll. SHAP).

Jehane Audy, lui aussi notaire royal au bourg, est enseveli en 1670 dans l'église, puis leur fils Gabriel Jourde, clerc du bourg y est enterré le 27 mars 1682.

- 2. Pierre Jourde (sans doute frère du Guillaume ci-dessus) épouse Catherine Ironde des Terrières³⁴. Leur fils Jean naît en 1636. D'abord tailleur d'habits, puis, en 1666, praticien au bourg. Cette même année, il épouse Catherine Delbos, des Terrières, fille de Guillaume Delbos, tailleur d'habits. Il est enterré dans l'église en 1692³⁵. Les enfants de Guillaume et de Catherine Delbos :

- Guillaume, né vers 1678, maître tailleur d'habits dans le bourg, enseveli le 25 mars 1745.

- Un autre Jean est enseveli le 22 janvier 1750 à l'âge de 69 ans.

- Jean né en 1684 est enterré dans l'église le 2 janvier 1757 où il rejoint sa femme Jeanne Audy morte en 1748. Leurs enfants :

- Jeanne, 36 ans, enterrée dans l'église le 23 octobre 1753.

34. Le hameau des Terrières, au-dessus du bourg, entre la Fonpeyre et le Clou (anciennement « le Claud ») a aujourd'hui disparu. Y habitaient en 1818, deux familles qui comptaient 17 personnes.

35. Étaient présents à l'enterrement : Guillaume Delbos, beau-frère, maître tailleur d'habits ; Guillaume Jourde, son fils, maître tailleur d'habits ; Mathieu Bouys, maître tisserand (sans doute du village de la Trucherie).

- Marie Queyroi ³⁶, femme de Jean Jourde, clerc aux Terrières, est enterrée le 22 juillet 1745. Elle avait 22 ans.
- Catherine, 7 ans, enterrée le 8 avril 1723.

Après plus de cent trente années, les Jourde disparaissent des Terrières par le mariage de Jeanne Jourde le 10 ventose de l'an VII avec Antoine Secrestat, tonnelier à Marquay. Les Secrestat ne perdureront pas aux Terrières.

DALBAVIE François, du bourg, deux emplacements au n° 65.

Ce pourrait être le tombeau de François Dalbavie du bourg et de sa femme Jeanne Ironde, qui y auraient enterré au moins trois de leurs enfants : Marie, 3 ans, en 1748. Françoise, 2 ans et demi, en 1755. Pierre, 2 ans, en 1746.

Bien entendu en prenant une concession dans les années 1750 ils ne pouvaient pas savoir que les sépultures seraient interdites dans l'église à partir du 1^{er} janvier 1779 et donc qu'ils n'y seraient pas eux-mêmes enterrés.

7^e rangée

IRONDE Jean, les Terrières, un emplacement au n° 27 et 71.

Les Ironde (Hyronde, parfois Dironde) habitent le village des Terrières où ils sont « maîtres tailleurs d'habis » de père en fils. Claude Ironde épouse, en 1665, Ysabeau Dufaure, des Bousquets, fille de Jean Dufaure et damoiselle Marguerite de la Filolie. Ysabeau meurt en couches en 1667 à la naissance de Raymond. Claude Ironde épouse en 2^e noces, en 1668, Helys Lasaigne, du bourg de Plazac, née en 1630.

- 1. Un des fils, Jean Ironde, sieur de la Terrière - le titulaire du tombeau - né en 1674 aux Terrières, épouse en 1702 Marguerite Lapèze, de la paroisse de Brenac de Montignac. Ce Jean Ironde deviendra un personnage important à la forge de Vimont ; d'abord homme de confiance du baron de Segonzac, maître de forge, et plus tard co-fermier de la forge avec son gendre Antoine Tibeyrant. Il descendra des Terrières pour habiter dans le bourg, dans la maison des Lasaigne ³⁷. Sont ensevelis dans ce tombeau, sa femme Marguerite morte à l'âge de 36 ans le 20 juin 1717 ; lui bien plus tard en 1750 à l'âge de 74 ans. Six de leurs enfants morts en bas âge y sont ensevelis :

36. Native des Granges, paroisse de Fossemagne, elle avait épousé Jean Jourde deux ans plus tôt.

37. Belle maison sur la place des Platanes, aujourd'hui appelée « maison des tilleuls ». Devenue propriété d'une famille hollandaise.

- Raymond, 40 jours, 1703.
- Marie, 10 ans, en 1717 ; la même année que sa mère.
- Jean, 4 ans, en 1719.
- Jean, 16 ou 17 ans, en 1721.
- Jeanne, 8 ans, en 1723.
- Marie, 9 ans, en 1723.

- 2. Un autre fils, Léonard, né en 1681, habitant dans le bourg, est enterré dans l'église en 1752. Sa femme, Françoise Goudou, y est ensevelie un an plus tard en 1753. Elle était la fille de Léonard Goudou, du bourg, et de Jeanne Pagnon, fille de maître Pierre Paignon notaire royal et de Marguerite de Beauegard.

- 3. Un autre fils Raymond, né vers 1667, s'est marié en 1706 à Jeanne Imbert, de Sorbeau³⁸. Il est enterré en 1725 et sa femme, neuf mois plus tard. À moins qu'ils n'aient été ensevelis dans les tombeaux des Imbert, du Turc, où ils habitaient.

Marie Beraud épouse d'un sieur Ironde est ensevelie dans l'église en 1693 : « dans un symetière du sieur Ironde son mary [qui] a déclaré n'y rien demander rien que ly faire enterrer seulement ».

CLEYRAT Pierre, la Gagerie, un emplacement au n° 72.

Les descendants des Cleyrat habitent, aujourd'hui encore, la même maison au village de la Gagerie.

Peu d'informations ; on sait – selon les actes de sépulture – que sont enterrés dans l'église :

- Françoise Cleyrat, 45 ans, le 22 mai 1747.
- Raimond Cleyrat, 67 ans, époux de Jeanne Crouzal, le 9 avril 1765.

TALAUCHER Jean, le bourg, un emplacement au n° 73.

Toni (Antoine) Talaucher, né en 1690 de Raussou (Raymond) et de Judy Croyzal (Crouzal), originaire de Fontatou dans la paroisse de Fleurac. Il est sonneur de cloches de 1724 à 1743 ; c'est sans doute pour cela que les Talaucher habitent une maison proche de l'église et du clocher – aujourd'hui détruite – sise contre la maison Mazel côté nord-nord-ouest. Toni sera enseveli dans le tombeau des Talaucher le 26 avril 1753 âgé de 53 ans avec sans doute sa femme Jeanne Delcombel du moulin de Cordestieux. Le couple perdra six enfants qui sont tous enterrés dans l'église :

38. Dont la mère était une de Royère, fille du seigneur de Belet.

- Jean, 2 ans, en 1724.
- Jean, 5 ans, en 1724.
- Marie, 1 mois, en 1725.
- François, 17 mois, en 1727.
- Catherine, 3 ans, en 1731.
- Jean, 6 ans, en 1742.

Jean Talaucher, le titulaire du tombeau, est le fils de Toni et de Judith né vers 1711. Il épouse en 1741 Françoise Péjoursant. Il sera sonneur de cloches ou marguillier, comme son père, pendant 16 ans de 1735 jusqu'à sa mort, qui survient en 1751 alors qu'il n'a que quarante ans. Il est enseveli dans l'église le 8 octobre. Il rejoint ses enfants dont l'une de ses filles, Jeanne, enterrée à l'âge de trois ans en 1748.

Françoise Péjoursant, sa femme, lui survivra 32 ans. Elle aura la joie de voir sa fille, autre Jeanne, épouser en 1768, Robert Ruaud, notaire royal à Cordestieux et d'assister aux baptêmes de onze de ses petits-enfants.

Est également ensevelie dans l'église Gabrielle Talaucher, 40 ans, en 1755 ; sans doute la sœur de Jean.

DUFAURE Jean (les héritiers de...), du Bousquet, deux emplacements au n° 74.

Léon Dufaure, sieur de la Brauge, a épousé damoiselle Marguerite de la Filolie. Sont ensevelis dans l'église leurs descendants et notamment :

- Leur fils Gilibert (Gilbert) Dufaure est enseveli en 1697. Il avait épousé le 3 mars 1658 en l'église de Saint-Pierre de Montignac, Marie d'Hautefort du château de Nadalou, petite-fille de François, premier marquis d'Hautefort. Elle est enterrée dans l'église le 26 octobre 1693 vraisemblablement dans la chapelle dite des « messieurs d'Ans » (voir note 39).

- Un de leur petit-fils, Pierre Dufaure, fils de Jacques et de Jehane Bayle, est enseveli dans l'église en 1759 et leur arrière-petit-fils Jérôme, 55 ans, époux de Suzanne Audy, de la Blaugie (Fanlac), y est enterré en 1768.

- Jeanne Dufaure, du Bousquet, 45 ans, est ensevelie le 23 avril 1739.

DUFAURE Léon (les héritiers de...), habitants à la Brauge basse, deux emplacements au n° 75.

Raimond Dufaure, sieur de la Brauge, né vers 1600, est enseveli dans l'église le 19 janvier 1685. Juge au « party » du seigneur de Chabans, il est marié à Françoise Bagin. L'une de leurs filles prénommée Françoise a épousé Jacques de Royère, seigneur de Belet. L'un de ses fils, Léon Dufaure, né vers 1625, sieur de Costechalou, a épousé le 2 février 1660 Louyze d'Hautefort, la

sœur de Marie qui est mariée à son cousin du Bousquet Gilibert Dufaure. Louyze est enterrée à cet emplacement ou dans la chapelle « des messieurs d'Ans ³⁹ ». Seront ensevelis dans ces tombeaux leurs descendants notamment :

- Leur fils François Dufaure, 74 ans, en 1740, et sa femme Yzabeau Demaisons, 55 ans, en 1733.

- Jean Jourde, 48 ans, en 1737, époux de Françoise Dufaure, leur petite-fille.

- Leur petit-fils, Léonard Dufaure, décédé au Bousquet. Il sera le dernier à être enterré dans l'église le 30 décembre 1778. Sa femme Suzanne Lassaingne avait été enterrée le 20 octobre 1772.

- Peut-être Françoise Ruaud, en 1774, épouse de François Dufaure leur arrière-petit-fils. Enterrée dans l'église elle a pu être ensevelie dans la chapelle des Ruaud.

ESTAY Pierre, du Bourg puis du Combel ⁴⁰, deux emplacements au n° 76.

Estay s'écrivait souvent Stay.

On peut remonter à Raymond Estay, lieutenant de la juridiction de Plazac, qui, lors de l'attaque de Plazac en avril 1652 par le capitaine de Roqueby, était dolent dans son lit. Il avait envoyé femmes et enfants se réfugier au château de la Vergne chez noble Jean Dhouat et damoiselle Garabeille (Gabrielle) de la Touche (laquelle mourra un an plus tard). Quant à Raymond Estay, il s'était fait transporter dare-dare par ses gens au château du seigneur évêque. Ce Raymond Estay passait pour l'homme le plus puissant et le plus riche de la paroisse.

Jehan Stays (sans doute le frère de Raymond) a pour épouse Mondine Cubelier ; un de leur fils, Léon, né en 1638, épousera en 1654 Marie Foussal de Montignac.

Leur fils Jean, sieur de la Gadale, né vers 1657, épouse demoiselle Jeanne de Rupin, de Montignac. Vers 1705, ils quittent le bourg pour vivre au Combel qui, plus tard, s'appellera la Gadale. Ils sont ensevelis dans l'église, lui en 1732 à l'âge de 75 ans ; elle, en 1747 âgée de 70 ans.

Leur petite-fille, Louise Estay, née en 1744, épouse en 1767 François d'Hautefort qui, quatre mois plus tard, est enterré dans l'église à l'âge de 32 ans. Louise se remariera 9 ans plus tard avec Jean Roux du Cluzeau.

DALBAVIE François, du bourg, deux emplacements au n° 77.

Voir DALBAVIE François, page 325.

39. QUEYROI (Lucien), « Les sépultures dans l'église de Plazac : le chœur et les chapelles », *BSHAP*, 2006, t. CXXXIII, p. 220.

40. Le Combel est devenu Chez la Gadale puis La Gadale tout court.

8^e rangée

ROQUE Jean, deux emplacements au n° 81.

Il est probable que la branche Roque, du Combel (aujourd'hui la Gadale), était titulaire des tombeaux. Mais il est possible aussi que les tombeaux soient restés indivis entre les Roque du Combel et les Roque du bourg qui étaient de la même famille.

- En 1676, Jean Roque épouse Laurence Vielescot, petite-fille de Pierre Vielescot, maître canonnier à la forge et nièce de Héliès de Vielescot, maître mouleur à la même forge et homme de confiance du baron de Segonzac. Jean Roque et Laurence habitent – au moins depuis 1688 – au Combel où il est procureur d'office. Elle est ensevelie dans l'église le 1^{er} septembre 1719 ; lui, le 2 février 1747.

- Deux de leurs filles sont ensevelies dans ces tombeaux : Françoise en 1733 à l'âge de 55 ans et Isabeau en 1741 à l'âge de 45 ans.

- Leur fils Louys épouse, en 1721, Jane Gravier née vers 1687 et demeurant au moulin de la Grandie à Bars. Elle est enterrée dans l'église l'année suivante en 1722. Elle avait 35 ans.

- Un autre Louys, du Combel, procureur d'office, né en 1679 s'est marié à Marie Darnet qui est enterrée dans l'église le 23 février 1736 à l'âge de 50 ans.

On a notamment enseveli du bourg :

- Louis Roque en 1773 âgé de 72 ans.

- Bernard Roque en 1777, âgé de 85 ans, marchand puis procureur d'office. Son épouse, Charlotte Vertuel, avait été enterrée 19 ans plus tôt en 1758 âgée de 75 ans.

- Anne Dufaure, en 1741, âgée de 74 ans, arrière-petite-fille de François, premier marquis d'Hautefort. Elle avait épousé, en 1690, Louis Roque, sieur du Rocq, mort en 1732 à l'âge de 80 ans.

DESMAISONS Léonard, sieur de Larmandie, du Bos, deux emplacements au n° 84.

Héliès Desmaisons, du Bos, est enseveli dans l'église le 30 août 1653.

Jeanne de Virandeville, épouse de Jean Desmaisons, est ensevelie le 14 août 1717 ⁴¹.

41. Le curé a écrit dans le registre BMS : « le 14 août 1717 est décédé dans le bourg et dans la maison du nommé La Toumetie dit la Fourme, mètre cordonnier, Jeanne de Virandeville damoiselle de Larmandie [...] originellement de la ville de Charbour en basse normandie agée de

Léonard Desmaisons, né vers 1648, est marié à Henriette des Termes, née vers 1652. Ils sont enterrés dans l'église, elle en 1720 et lui en 1733. Françoise, une de leur fille, 40 ans, est ensevelie en 1725.

Georges Desmaisons sieur du Defey, est marié à Catherine de Bouillère ⁴² née vers 1700. Lui est enterré en 1732 à 45 ans et elle en 1775, à l'âge de 75 ans. Elle habitait aux Sables. Leur fille Jeanne, 17 ans, est enterrée en 1747.

Une autre de leurs filles, Marie Desmaisons du Bos, née vers 1718, épouse en 1742 Antoine Secresta, sieur de la Lande, originaire de Saint-Léon. Après avoir eu dix enfants, Marie Desmaisons est ensevelie dans l'église en 1758. Elle avait 40 ans. C'en est fini des Desmaisons au Bos de Plazac où les Secresta les remplacent pour un peu plus de cent cinquante ans. À leur tour, ils ont disparu de Plazac.

Des enfants Secresta (que l'on écrira plus tard Secrestat) seront ensevelis dans l'église : Jean, 27 jours, en 1756 ; Marie-Françoise, 6 mois, en 1774 ; Jean, 1 an, en 1777.

Une de leurs filles, Marguerite Secresta, épouse en 1772 Jean Vertuel, de Prouillac. Elle meurt à 33 ans. Elle est enterrée dans l'église en 1777.

GOUDOU François, du bourg, deux emplacements au n° 85.

Les Goudou, du bourg de Plazac, devaient compter dans la paroisse. Vers 1635, Pierre Goudou s'était marié à Marguerite Pauly, fille de Jean, notaire royal et procureur d'office de la juridiction de Chabans. Leur fils Léonard épouse en 1673 Jeanne Pagnon, fille de Jean Pagnon, notaire royal. La cousine de ce Léonard, Loyze Goudou s'était mariée en 1656 à Héliès Vielescot, maître mouleur à la forge de Plazac et surtout homme de confiance du maître de forge, le baron de Segonzac.

Il est certain que tous ces Goudou et leurs épouses sont ensevelis dans l'église mais on n'en trouve pas trace dans les registres de la paroisse. Les seuls Goudou qui figurent sur les actes BMS comme enterrés dans l'église sont :

- François Goudou, titulaire de ces deux emplacements, fils de Léonard et de Jeanne Pagnon, né le 26 août 1673, il est enterré dans l'église le

50 ans ou environ mariée avec Jean Demaison sieur de Larmandie du Bos étant de présent a Besancon lieutenant détaché de l'hotel des invalides ; la susdite Jeane de Virandeville sur le soir presque a nuict close et fus ensevelie le lendemain 15 août dans leglise de Plazat. Présents Léonard Paulty sieur de Lauxeral, Haelies Pagnon sieur de la Fompeire bourgeois du bourg de Plazat, Jean Dupon procureur d'office ».

42. Sept ans après la mort de son époux, Catherine Bouillère accouche au Bos de Plazac le 17 octobre 1739 de jumeaux : Léonard et Pierre de Vayres dont le père est Jean de Vayres, écuyer, seigneur de la Coudonnie. Ces deux enfants seront baptisés loin de Plazac, à la Roque Saint-Christophe.

23 novembre 1753. Il avait épousé Sybille Roque, du fond du bourg, appelée « Billiou ».

- Bernard Goudou, son frère, qui l'avait précédé de deux mois dans ces mêmes tombeaux.

PAULY Guillaume, du bourg, deux emplacements au n° 121.

Voir au n° 51 où ce même Guillaume Pauly possède deux emplacements.

9^e rangée

DUPONT Étienne, la Mouchardie, trois emplacements au n° 91.

Les Dupont habitent une maison et ses dépendances entourées d'un mur d'enceinte dans le bas de la Mouchardie, côté est ⁴³. Ils sont forgerons ou taillandiers ⁴⁴.

Bernard était né vers 1599, il est enseveli dans l'église en 1646. Son fils Raussou (Raymond) est marié à Jeanne Jourde.

Un de leur fils Étienne, baptisé en 1637, s'est marié à Jehane Bouchard. Elle est enterrée le 12 septembre 1712, à l'âge de 74 ans, et lui, peu après, le 22 novembre 1712, à 74 ans également. Un de leur fils Jehan, 72 ans, est enseveli dans les tombeaux de la famille en 1740 et une fille Jehane en 1747. Elle était mariée à Pierre Audy, d'Arnauty. Un autre fils Jehan Dupont s'est marié en 1689 à Catherine Leyge, originaire de Gensat paroisse de Rouffignac :

- Leur fils Étienne né en 1706 meurt subitement au bourg de Plazac le 21 février 1776. Il est enseveli le lendemain dans un tombeau de la fabrique dans l'église de Rouffignac. Voulait-il être enterré avec sa mère ? Probablement. Cet Étienne avait épousé à Thenon, en 1735, Paule Boyer, née en 1710, qui est ensevelie dans les tombeaux des Dupont en 1778. Deux de leurs enfants sont enterrés avec eux : Catherine, 25 ans en 1770 et Bernard, 47 ans, en 1746.

- Un autre fils de Jehan et de Catherine Leyge, prénommé François, né en 1703, a épousé en 1727 Jeanne Laugenie, du bourg de Plazac. Il s'installera dans le dit bourg où il exercera le métier de forgeron. Les descendants de ce Dupont seront, au bourg, maréchaux, forgerons puis vétérinaire et maire de Plazac. François est enseveli dans l'église le 20 avril 1747 et sa femme Jeanne Laugenie le 15 octobre 1769. Un de leurs fils y est enterré le 14 septembre 1748 à l'âge de 20 ans.

43. Aujourd'hui maison de la famille Captal.

44. Le taillandier fabrique des outils agricoles en fer.

VIELESCOT ⁴⁵ Pierre, trois places en travers au n° 92.

Les Vielescot, sont jusqu'en 1700, les figures marquantes de la forge de Vimont à Plazac et les hommes de confiance des maîtres de forge : d'abord Louys Lestrade de la Cousse († 1670) puis le baron François Louis de Segonzac († 1674) et ensuite son fils Marc de Segonzac.

- Pierre Vielescot, époux de Laurence Delbousquet, meurt le 28 janvier 1686 ; le curé écrit : « a esté ensevely le 29 dans lesglise de Plazac au fond de la dicte esglise costé droit en entrant. Presens Bernard Mathivet [mouleur de canons] ».

- Son fils Helies Vielescot sieur du Rond qui, comme il est d'usage, est appelé « le Rond ». Il est né le 2 décembre 1640 au lieu dit « Chez le Rond » à 300 m de la forge de Vimont. Il a épousé en 1656, il n'a alors que 16 ans. Loyze Goudou du bourg de Plazac. Ils habitent à la forge. Il est enseveli dans l'église, le 12 février 1720 âgé de 80 ans. Le curé a fait court, il a écrit : « Haelis Rond, maître canonnier, mort le 11 sur le soir ».

10^e rangée

DUFAURE Léon, sieur de la Dauge, habitant au bourg, trois emplacements au n° 101.

Cousins des Dufaure de la Brauge et du Bousquet, les Dufaure, sieurs de la Dauge, habitent dans le bourg de Plazac. Sont ensevelis dans l'église Pierre Dufaure et son épouse Françoise Dupuy, 61 ans, et notamment :

- Leur fils, Léon Dufaure, en 1700, veuf de Jehane Paignon.
- Leur petit-fils, Raymond Dufaure, enterré en 1716 à 61 ans, et son épouse Jeanne Ramade, damoyse de la Landie, en 1730 à l'âge de 70 ans.
- Leur arrière-petit-fils, Léon Dufaure, en 1765, époux de Jeanne Magne.

DELBOUSQUET Léonard, du Duc, un emplacement au n° 102.

Voir DELBOUSQUET au n° 16.

PAGÈS François, un emplacement au n° 103.

Le 19 octobre 1530, Pierre Pagès reconnaissait tenir en fief au Bos de Plazac des biens de noble Jean de Calvimont (voir la note 47). Quatre cents

45. Vielescot, selon Dauzat, signifie Viell Ecossais.

ans plus tard, le dernier des Pagès du Bos meurt à 68 ans le 20 février 1928. Il n'a pas de descendance : son fils unique a été tué à la guerre de 1914-1918.

Ceci dit, les Pagès du Bos ont essaimé dans toute la paroisse de Plazac et plus loin encore.

Sont ensevelis dans ce tombeau, notamment :

- Bernard Pagetz, le 8 août 1676.
- Louis Pageys, 45 ans, le 8 octobre 1732.
- François Pageix, 60 ans, le 6 mars 1754.
- Louis Pageix, 70 ans, le 7 mai 1778.

FERREL, Pierré, trois emplacements au n° 104.

Les Ferrel habitent Guilme. Une branche Ferrel s'établira vers 1730 à la Coustellierie.

Léonard Ferrel épouse, en 1680, Françoise de Courserant, de Guilme, qui a 13 ans⁴⁶. Leur fils Raymond Ferrel né en 1684 à Guilme est maître maçon. Il épouse en 1714 Françoise Lafon, de Guilme aussi. C'est cette branche qui devait posséder ces tombeaux dans l'église où sont ensevelis notamment :

- Haelies, 2 ans, en 1717.
- François, 17 ans, maçon, qui meurt dans le bourg écrasé par un mur en 1740.
- Françoise, 20 ans, en 1741.

DELBOS, du Bousquet, trois emplacements en travers au n° 105T.

Le Bousquet et le Bos étant géographiquement très proches, on a souvent désigné le Bousquet (ou les Bousquets) par le Bos, et à toutes les époques.

En 1530 et sans doute bien avant, Guillaume, Jean et Bernard Delbos habitent le village Del Bos⁴⁷. Il semble bien que dans la première moitié du

46. Le droit canon autorisait le mariage des filles à partir de l'âge de 12 ans, les garçons 14 ans.

47. Guillaume, Jean et Bernard Delbos et Pierre Pagès, du village del Bos, reconnaissent tenir en fief de noble Jean de Calvimont, second président au parlement de Bordeaux, seigneur de Lerm [...] scavoir le mas appellé le Bos de Plazac consistant en maison, granges, eyriaux, terres, vignes, pred, paturages [...]. Rente annuelle : Guillaume Delbos 3 livres 6 sols 4 deniers et advoine 3 quartons ; Pierre Pagès 3 livres 5 sols 7 deniers et 3 quartons d'avoine et 2 paneyrettes ; Jean Delbos 13 sols 6 deniers, une aubole et 2 paneyrettes d'advoine ; Bernard Delbos 5 sols 6 deniers, une aubole, une paneyrette advoine et 2 gélines [...]. (A.D. Haute-Garonne, 3 E 250).

C'est le 26 avril 1509 que Jean de Calvimont a acheté à Jean d'Aubusson seigneur de Vilhac, le village du Bos de Plazac. Le 26 mai 1512, il achète au même les rentes afférentes à ce village. Il est probable que les Delbos et Pagès acensaient ou arrentaient le Bos aux d'Aubusson depuis longtemps.

XVII^e siècle, les Delbos ou un Delbos du Bos de Plazac a migré dans la paroisse de Thonac et que les Delbos ont disparu du Bos. Plus tard, au moins deux d'entre eux se sont fait enterrer dans le cimetière de Plazac : Jehan Delbos en 1655 du village de la Batusserie et Louys Delbotz en 1657 de Thounat. C'est en 1818 qu'un Delbos de la Boutarie à Thonac a réintégré – si l'on peut dire – le village du Bos de Plazac en épousant le 23 janvier 1858 Marie Gontier, du Bos. Aujourd'hui, les Delbos du Bos habitent toujours la maison Gontier.

Il y a toujours eu des Delbos au village du Bousquet, deux voire trois familles Delbos parentes y ont vécu sans interruption. Le dernier des Delbos du Bousquet, c'était Jean Delbos, époux de Marie Mandral, qui est mort en 1876. Sa fille Marie Delbos épousera Siméon Mondou. Elle disparaît en 1951. C'est la fin des Delbos du Bousquet.

Sont ensevelis dans ces tombeaux :

- Guillien Delbos dit « Couzy » en 1671.
- Jean Delbos, 15 jours, en 1697.
- François Delbos, praticien, 63 ans, en 1724.
- Guilloinne Delbos, 40 ans, en 1741. Elle était la fille de Bernard et de Marie Pebeire.
- Françoise Lacoste, 60 ans, en 1767. Originnaire du village d'Albavie, elle avait épousé Bernard Delbos.

11^e rangée

MAZEL Guillaume, au Mazel, trois emplacements au n° 111 (« près du benistier prosche de la grand porte »).

En 1473, sur un acte du notaire Jean de Calvimont de Plazac, un Guillaume Mazel est cité comme possédant une terre proche du lieu dit Gouffal lui-même proche du Mazel. Les Mazel sont sans doute au Mazel depuis des temps immémoriaux ; ils y resteront jusque vers 1810 puis en passant par Gouffal ils descendront, vers 1822, s'installer dans le bourg de Plazac où ils disposent toujours d'une maison près de l'église.

On notera que, pendant des siècles, le fils aîné a toujours été prénommé Guillaume, puis vers 1754, il a été supplanté par Charles.

Sont notamment ensevelis dans les tombeaux Mazel :

- Guillaume Mazel, né vers 1590 ; il est marié à Marguerite Roque. Est-ce lui qui a été enseveli dans l'église en 1679 ?
- Leur fils Guillaume, né en 1614, épouse vers 1632 Hélis (ou Jeanne) Lasaïgne du bourg. Elle meurt en 1653, lui en 1682.

- Leur fils Guillaume épouse Anne Paignon du bourg. Il meurt en 1716 et elle en 1740.

- Leur fils, toujours Guillaume, qui se fait appeler sieur de Fonvergne, né en 1685, épouse en 1726 Louise Delcombel, du Vignal dans la paroisse d'Auriac. Guillaume est enterré en 1741. Le 6 février 1732, une de leur fille est née, puis ondoyée et ensevelie dans l'église.

- Leur fils Guillaume, sieur de Giverzac, épouse Marguerite Daller qui meurt à 36 ans en 1766. Trois de leurs enfants meurent en bas âge : Jean, 3 ans, en 1752 ; Pierre et Marie (jumeaux), un an, en 1762 et Guillaume, 2 ans, en 1768.

Puis l'église est interdite aux sépultures.

CUBELIER, du Cadafal et du Bos, trois emplacements au n° 112.

Vieille famille de Plazac, citée⁴⁸ en 1460, 1464, 1468... Pierre Cubelier, neveu de Jean de Calvimont, notaire à Plazac, est cité comme étant du manse de Marfon. Avec son neveu, Pierre de Marfon, il détient du seigneur évêque une maison dans la forteresse de Plazac. Plus tard on retrouvera les Cubelier au manse de la Rigaudie, aujourd'hui les Bernaillous.

Jehan Cubelier, sieur de la Rigaudie, du Cadafal, né vers 1645, est enterré dans l'église le 20 mai 1736. Il a 91 ans et le curé ajoute « étant en enfance ». Il avait épousé Jeanne de Vayres, morte en 1703. Ils eurent sept enfants, dont :

- David Cubelier, né en 1676, enterré dans l'église en 1732.

- Jean Cubelier, sieur de Fontanelle, né vers 1674, qui épouse Marie de Villard. Il est enseveli dans l'église en 1744 et elle en 1767. Un de leur petit-fils Jean Cubelier, sieur de la Rigaudie (1758-1847), sera maire de Plazac de 1800 à 1803. Un autre petit-fils, Jacques, 9 ans est enterré en 1767.

- Un autre fils de Jehan Cubelier et Jeanne de Vayres, prénommé Jérôme, épouse Marguerite du Bos, du Bos de Plazac.

- Un de leurs fils, Jean, né en 1717, épouse en 1742 Marie de Beynac qui a 25 ans. Ils vivront plusieurs années au Bos de Plazac avant de se retirer dans un manoir, appartenant à la maison du Cluzeau, au lieu dit La Grange, paroisse de Plazac. Marie était la fille de Catherine de la Rochemont et de Gaspard Joseph de Beynac, seigneur de Tayac. Marie est enterrée dans l'église de Plazac le 12 février 1773, sans doute dans les tombeaux des Cubelier, à moins que ce ne fût dans ceux de la maison du Cluzeau, dans le chœur de l'église. Trois de leurs enfants y reposent : Jeanne, 2 mois, en 1745 ; Jean, 9 ans, en 1752 ; Bernard, 8 ans, en 1754.

48. A.D. Haute-Garonne, 3 E 250.

- Deux autres enfants de Jérôme et Marguerite du Bos reposent dans l'église : François, 4 ans, en 1723 et Marguerite, 3 jours, en 1725.

MARSAL Pierre, de Fonmarty, deux emplacements au n° 113.

Guillaume Marsal, maître menuisier à Fonmarty, né vers 1645, est enseveli dans l'église le 9 octobre 1735. Il avait 90 ans. Son épouse était Françoise Dalbavie, née vers 1652 au Bousquet, fille de Arnaud et de Françoise Paignon, sœur de Pierre Paignon, notaire royal au bourg. Françoise est ensevelie dans l'église le 15 septembre 1727. Un de leurs fils, Pierre Marsal, 66 ans, époux de Marguerite Sarlande, est enseveli le 14 octobre 1749.

Le 11 octobre 1740 est enterrée dans l'église le fils de Guillien Marsal et de Françoise Pageix « na vecut quenviron trois heures et a été ondoyé à la maison ». Des suites de ses couches, sa mère le rejoindra 8 mois plus tard le 10 juin 1741. Elle avait trente ans.

FOUSSEMAIGNE Guillaume, de la Rousselie, un emplacement au n° 114.

D'où venaient ces Foussemaigne ? Peut-être du Rouergue, lors de cette migration qui visait à repeupler notre région après 1450. Depuis longtemps, les Foussemaigne ont disparu de Plazac et de la région.

Jean de Foussemaigne est enseveli dans l'église le 24 juin 1683, en présence de son fils Guillaume, lequel est marié depuis le 3 février 1679 à Anne Labrue, laquelle meurt l'année suivante. Elle est ensevelie dans l'église le 15 novembre 1684. Un autre Jean de Foussemaigne, de la Rousselie, 50 ans, leur fils sans doute, est enseveli le 21 août 1736.

ROULET Jean, du bourg, un emplacement au n° 115.

François Roulet, né vers 1672, est maître maçon au bourg. Il a épousé Françoise Ruaud, fille de Jean, clerc, à la Bardonnie, et de Françoise Dufaure, damoiselle de la Dauge. Mort subitement, il est enterré dans l'église le 24 janvier 1732 à l'âge de 60 ans. Il semble bien qu'il soit le seul Roulet enseveli dans l'église avec sans doute sa femme Françoise Ruaud.

Un de leurs fils, Jean Roulet épouse Marie Ruchal. Ce serait lui le titulaire du tombeau Roulet. Mais il est trop tard pour les fils de François : on n'enterre plus dans l'église après 1778.

Le nom de Roulet disparaît de Plazac au début des années 1800.

FAYARD, du bourg, deux emplacements au n° 116.

Ces deux emplacements sont en supplément de la chapelle Saint-Jean sépulture de la famille Fayard.

LAREBIÈRE

Plusieurs Larebière sont ensevelis dans l'église dans des tombeaux « prosche la grand porte de lesglize » et ce jusqu'en 1731. Ils ne figurent plus sur le plan des concessions daté de 1747.

Raymond Larebière, maître menuisier à la Roussellie, marié à Bernarde de Courseran, est enseveli dans l'église le 14 avril 1675. Pour leur fils Pierre Larebière, maître menuisier aussi, le curé écrit : « ensevely le quatorzième du mesme moy et an que dessus [mars 1693) dans lesglize dudit lieu prosche la grand porte de lesglize ». La femme de ce Pierre, Suzanne Icher, est ensevelie cinq mois après son époux le 21 août 1693. Le fils de Pierre et Suzanne Icher, Raymond Larebière, né vers 1669, notaire royal et procureur d'office de la juridiction de Plazac au « party » du seigneur évêque⁴⁹, décède de mort subite et il est enterré le 21 avril 1714. Il avait épousé Marguerite Pauly. Un enfant âgé de 45 jours y est enterré en 1731.

Le 20 avril 1683, Pierre Lauginie, maître tisserand, décédé dans la maison de Pierre Larebière, à la Roussellie, « a esté ensevely par moy curé sous signe dans les tombeaux de Pierre Larebière situés au fond de lesglize prosche la grand porte. Presens Girou Royère, Guillaume et Raymond de Foussemaigne ».

ESCABAILLE

Les Escabaille ne figurent pas non plus sur le plan de 1747. Sans doute un oubli.

Jehan Escabaille est venu du Bugue en 1656 pour épouser à Plazac Anne Grezel, du bourg. Leur fils, Jean Escabaille, maître chirurgien est enseveli « dans les tombeaux de ses prédécesseurs » le 18 janvier 1714. Il a 55 ans. Sa femme Peyronne Bordes l'a-t-elle suivie ou précédée ? Leur fille Anne est enterrée dans l'église le 23 janvier 1743 et une autre de leur fille Marie, épouse de Jean Dujarrie, y est enterrée le 10 février 1770, âgée de 80 ans.

BAILHARD

Encore une famille oubliée dans le plan de 1747. Pourtant les Bailhard, sieurs de Brassat, comptaient dans le bourg : maîtres apothicaires ou maîtres chirurgiens et une belle maison au centre du bourg...

Jehan Bailhard, fils de Jehan, maistre chirurgien, et de Marguerite Delbarry, est enseveli le 26 septembre 1656. Françoise Thouniaud, née vers

49. Le curé a écrit « bon chrétien, conscience timorée ».

1643, est ensevelie dans l'église le 22 février 1730 ; elle était l'épouse de Raymond Bailhard, maître apothicaire ; il avait remplacé Jehan Judicis (cité en 1636, 1638...).

Guillaume Bailhard, 45 ans, enterré dans l'église le 21 novembre 1748, fils de François Bailhard, sieur de Brassat, maître apothicaire au bourg.

Pierre Dufraisse, médecin, enterré dans l'église le 31 janvier 1765. Il avait épousé Charlotte Bailhard, fille de François. Elle est enterrée le 27 septembre 1763.

Autres

« Le 9 mai 1693 ensevelie dans leglise Anne Roudet du Moulin du Mareys⁵⁰ dans les tombeaux de Helies Delcombel et de Guillaume Bouys, François la Trémouille et autres... Le frère de ladicte Roudet défunte leur a fait déclaration qu'il n'y prétendoit ny les siens aucune choze que d'y laisser seulement enterrer la dicte. Laquelle déclaration a esté faite en présence de Helies Delcombel, Guillaume Bouys, Louys Delcombel et de messire François Dalbavie ».

On ne sait pas s'il s'agit d'une concession qui n'était pas renouvelée en 1747 ou bien d'un tombeau de la fabrique ?

Les tombeaux de la fabrique

Ils devaient être compris :

- 4^e rangée : trois emplacements libres entre les tombeaux n^o 42T et 43T,
- 9^e rangée : six emplacements libres entre les n^o 91 et 92T,
- Peut être, trois ou quatre emplacements contre le mur sud entre la 3^e et la 6^e rangée.

Y ont été ensevelis (quelques exemples) :

- Le 2 septembre 1691, Jeane Julien du bourg, épouse de Méricq La Meynardie, maître maréchal, « ensevelie dans une plasse de symetièrre que son mary a ascheté ».

50. Le moulin du Mareys était implanté sur le chemin qui descend au lieu dit La Grange, sur le côté gauche, peu avant le pont qui enjambe le ruisseau, aujourd'hui appelé Vimont. Ce moulin devait appartenir aux Luziers, seigneurs du Cluzeau et de la Grange, et plus tard aux La Roche Aymon. Il ne reste aucune trace de ce moulin dont les meuniers jusqu'en 1700 s'appelaient Roudet ; aujourd'hui, leurs descendants sont boulangers à Plazac et au Moustier.

- 18 septembre 1691, Laroche du bourg « ensevely dans les symetières situés dans lesglize du dit lieu prosche de la chapelle de Sainte Catherine. Presens Tiene et Jean Mathivet ».

- Le 27 juin 1693, Jean Ternat, maïstre maréchal au bourg est enterré dans l'église ⁵¹ « prosche l'autel de Saint Blaise. Ses parents ont donné à la réparation de l'églize pour le faire enterrer seulement dedans sans prétendre rien au tombeau », écrit le curé Chalupt.

- Le 25 avril 1732 est ensevelie Jeanne, 72 ans, en présence de son fils François Rison qui « a promis de donner au sindic fabricien dix livres ».

- Le 11 mai 1733, Toinette La Clergerie de Pouchounnet, meurt en couches à 35 ans. Elle est ensevelie « dans un tombeau de l'église, Jean Jourdes son épous a payé ». Elle avait accouché le 10 mai d'un garçon baptisé Jean qui est mort le 15 mai.



*À gauche, la maison de Joseph Chastel, marguillier.
À droite, la maison des Pejoursan puis l'église de Plazac.*

Bien que n'ayant pas de concession dans l'église, Joseph Chastel, marguillier, a fait enterrer toute sa famille dans l'église et notamment, en 1768, qui fut sans aucun doute une rude et cruelle épreuve pour les Chastel :

51. Par la suite, la famille Ternat obtiendra une concession qui figure sur le plan de 1747.

- le 17 août, Marie Pejoursan, 69 ans, épouse de Joseph Chastel qu'elle avait épousé en 1718 à l'âge de 13 ans. Cinquante ans de mariage.

- le 2 octobre, leur fils Mathieu Chastel, 27 ans, époux depuis 11 mois de Anne Lacoste - vraisemblablement se suicide le jour où sa femme accouche d'une petite fille prénommée Marguerite. Il sera le seul de la famille Chastel à ne pas être enseveli dans l'église.

- le 9 octobre, Anne Chastel, leur fille qui a 24 ans.

- Enfin, Joseph Chastel, 76 ans, veuf de Marie Pejoursan depuis 4 mois, meurt soudainement le 11 décembre.

*

Certains Plazacois seront enterrés dans et autour de la chapelle Notre-Dame de Pitié, en haut du bourg. Soixante quatre personnes y furent ensevelies entre 1703 et 1777.

Pour tous les autres, la multitude, ce sera le cimetière autour de l'église voire le « cimetière des pauvres ⁵² » autrement dit la fosse commune.

Il y a plus de trois siècles, on enterrait également autour de la chapelle Mayade ⁵³ dédiée à sainte Anne la mère de Marie. Après l'office des morts dans l'église, on accompagnait le défunt en suivant le « chemin processionnaire » de la chapelle Mayade ⁵⁴ qui passait sur les douves sèches au sud du fort, puis prenait le chemin ⁵⁵ conduisant à la croix du Duc puis au Duc et à la chapelle au-dessous. De 1653 (année où l'on a commencé à enregistrer les sépultures) à 1682 (dernière année) on y a enterré 21 personnes.

L. Q.

J'adresse mes remerciements à Marie Palué, du château de Lerm, et Philippe Rougier, qui ont bien voulu me communiquer leur travail de recherches sur les Calvimont.

52. Au-dessus du fort à droite, c'est-à-dire côté sud-est du vieux cimetière.

53. *Cappela la Mealhada*, dans un texte en latin du 14 août 1456.

54. Cette chapelle était située sur le flanc du coteau du Duc à environ 120 m au sud de celui-ci. Au XV^e siècle, on trouvait, dans le vallon au-dessous, le moulin de la chapelle de la Melhade (Mayade plus tard) ou moulin de Vilhac ou encore moulin de Rigou sur l'« estang de Vilhac ». Le seigneur foncier était un d'Aubusson seigneur de Vilhac. En 1700, ce moulin était entièrement ruiné.

55. La première partie de ce chemin est aujourd'hui propriété privée. La commune l'a cédée aux riverains il y a une quarantaine d'années.

La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordes

par Thierry BARITAUD

Durant la Seconde Guerre mondiale, les œuvres d'art des musées nationaux et de province furent mis à l'abri par le ministère délégué aux Beaux-Arts. Avant même la déclaration de la guerre, les plans d'évacuation imposèrent la mise en sécurité des objets les plus précieux dans de nombreux châteaux du sud de l'hexagone. Dans les régions frontalières avec l'Allemagne, les vitraux et les objets d'art des édifices religieux ont connu le même destin. Les vitraux médiévaux d'Alsace et de Lorraine ont été déposés et soigneusement stockés dans des caisses protectrices, ces précieuses verrières ainsi que d'autres trésors seront acheminés par convoi ferroviaire et par camions jusqu'au château d'Hautefort, l'un des plus grands dépôts constitués pendant la guerre. Quelques châteaux bordelais conserveront dans leur sous-sol les collections des musées de Bordeaux, Bayonne... Tandis que le château de Montal, dans le Lot, a eu le privilège d'abriter la célèbre Joconde et d'ineestimables tableaux du Louvre.

L'histoire du plus grand trésor caché en Dordogne mérite d'être contée. Pendant cinq ans, « la lumière de Chartres » a éclairé les ténèbres du Périgord.

La cathédrale de Chartres possède la plus belle lumière minérale au monde. Le charme de ses vitraux médiévaux donne à la pierre de surprenants reflets colorés. La découverte de ce décor enchanteur demeure un spectacle féerique et unique.

D'un point de vue architectural, la cathédrale de Chartres présente, dès son origine et sans remaniement postérieur, toutes les caractéristiques du programme de l'art gothique, un chef-d'œuvre d'une harmonie parfaite. De plus, elle contient la collection la plus importante en surface et en qualité de l'art du vitrail du XIII^e siècle. À Chartres, l'enseignement théologique s'offre aux yeux, dans l'imagerie de la sculpture et du vitrail, taillés dans la pierre et le verre.

La protection de ce joyau minéral est toujours restée dans les mémoires, aussi, les restaurations successives ont contribué à la transmission de ce patrimoine chartrain au plus grand nombre. En dépit des incendies et des guerres, Notre-Dame est restée intacte et se dresse immuable.

Pour éviter que ne se renouvelle le dramatique sinistre survenu aux vitraux de la cathédrale de Reims lors de la Grande Guerre, le ministère délégué aux Beaux-Arts décida en mai 1918 de déposer et de mettre à l'abri l'ensemble des verrières de Chartres, à l'exception des roses. La dépose générale dura cinq mois et on profita de cette importante opération pour restaurer les vitraux. La recomposition des scènes, suivant une distribution logique là où elle n'existait plus, fut l'œuvre du chanoine Delaporte. Les travaux, confiés aux ateliers Lorin, Bonnot et Gaudin, s'achevèrent en 1924, sous la maîtrise d'œuvre de l'architecte en chef des Monuments historiques Brunet.

Malheureusement, les verrières ne restèrent pas longtemps accrochées aux barlotières ! Avant même les hostilités avec l'Allemagne, plusieurs personnes étudièrent la question de la protection des vitraux. La proximité immédiate de la gare ferroviaire et surtout celle de l'aérodrome de Chartres, situé à moins de huit cents mètres de la cathédrale, présentaient un grand danger pour les fragiles baies vitrées en cas d'attaque ennemie.

Dans son étude de dépose des vitraux, transmise le 21 mai 1935 à la société archéologique d'Eure-et-Loir, l'architecte parisien Achille Carlier alerta le président de cette société savante. Ce dernier adressa au ministère des Beaux-Arts l'étude qui reçut, dès le début, un avis réservé de l'administration. Des essais de dépose furent organisés dans la cathédrale le 28 mars 1936, et un comité chartrain de sauvetage des vitraux fut créé à cette date. Il regroupait des bénévoles qui s'entraînaient à la dépose des panneaux de verre neutre sous la direction de Carlier et sous l'œil attentif de l'inspection des Beaux-Arts. Le temps initialement prévu a été en réalité quadruplé et le travail réalisé a démontré les nombreux risques encourus au cours de cet exercice.

Aussi, la commission des Monuments historiques jugea le projet Carlier utopique en raison de son obstination à vouloir déposer l'ensemble des

vitraux simultanément à l'aide d'échafaudages en une heure seulement et avec 350 personnes ! L'État préféra la sécurité et l'efficacité à la précipitation hasardeuse et fit appel ultérieurement aux ateliers de maîtres-verriers.

Mesures conservatoires

Dans le cadre de la défense passive, des travaux préparatoires à la dépose eurent lieu en 1937 et en 1938. Il s'agissait de modifier les calfeutrements réalisés treize ans auparavant à la chaux hydraulique et au ciment qui assuraient une parfaite étanchéité. Ces calfeutrements ont été remplacés par des solins faiblement chaulés et du plâtre confectionnés dans l'objectif d'une dépose rapide et plus aisée, pour éviter la casse des verres de bordure.

En parallèle, 1 060 caisses en bois avec panneaux isolants et de la poudre de liège ont été fabriquées puis stockées dans la crypte en attendant de recevoir leur trésor minéral.

Quelques jours avant la déclaration de la guerre, le ministère demanda à l'architecte en chef des Monuments historiques, Jean Trouvelot, et à l'architecte départemental ordinaire des Monuments historiques, Jean Maunoury, de diriger entre le 26 août et le 6 septembre 1939, sans interruption de jour et de nuit, la dépose intégrale des 3 000 m² de verrières avec les ateliers Lorin, Gaudin, Tournet, Bourgeot et Delange. Les travaux ont été exécutés à l'aide d'échafaudages tubulaires et de palans pour les baies hautes, tandis que les baies basses étaient atteintes avec une plateforme-nacelle télescopique sur roue, système inventé pour l'occasion par l'entreprise chartraine Fauchoux. Cet indispensable matériel avait été acheté par les Beaux-Arts. Il fut conservé dans l'édifice, mais servit aussi aux autres églises chartraines. Les baies et les panneaux de vitraux avaient été soigneusement repérés à la peinture blanche avant la dépose. Puis, toutes les caisses ont été numérotées et entreposées dans la crypte du chœur et la crypte sud de la nef.

La cathédrale, dépourvue de sa lumière minérale, resta durant sept ans avec une protection provisoire, du vitrex, un matériau souple, armé et translucide. Les baies basses étaient protégées avec des bardages en bois et tôles ainsi que des sacs de terre devant les réseaux, les lancettes et les portails.

Le conservateur des antiquités et objets d'art d'Eure-et-Loir, Maurice Jusselin, dressa le 17 novembre 1939 une liste détaillée des caisses. Il s'agissait des églises de Saint-Pierre de Dreux (2 caisses), Saint-Pierre de Chartres (123 caisses), Saint-Aignan (9 caisses) et Notre-Dame (923 caisses). Sur ce considérable ensemble de verrières déposées, seules 539 caisses de la cathédrale partirent d'urgence en juin 1940 en Périgord. Toutes les autres sont restées pendant la guerre dans les cryptes et une partie de ces vitraux a été restaurée par une équipe réduite de l'atelier Lorin dans les sous-sols de l'évêché.

Évacuation des vitraux en Périgord

Devant la débâcle de l'armée française et l'arrivée des troupes allemandes aux portes de Paris, le 9 juin 1940, le service des Monuments historiques décida en accord avec le préfet d'Eure-et-Loir, Jean Moulin, d'organiser le transfert des vitraux et leur mise en sécurité hors de la zone des armées.

Depuis plusieurs mois déjà, de prestigieux dépôts d'œuvres d'art avaient été constitués dans de nombreux châteaux du Sud-Ouest. L'architecte Trouvelot avait demandé quelques semaines auparavant à son confrère Froidevaux de lui trouver un dépôt en Périgord. Ce département recensait déjà plusieurs lieux de repli pour les œuvres d'art dans les châteaux de Bourdeilles, Hautefort, La Marthonie, La Pujade, La Bourgonnie... L'architecte périgordin Paul Cocula eut l'idée originale de cacher dans une carrière souterraine le trésor de Chartres. Il connaissait l'existence des carrières du Ribéracois, dont l'excellente pierre de taille était utilisée dans la restauration des monuments. La proximité d'une gare ferroviaire fut le dernier critère de sélection pour ce lieu protecteur. Parmi les nombreuses carrières situées autour de La Tour-Blanche, celle de Fongrenon, située sur la commune de Cercles, sera retenue en raison de sa vaste étendue, sa proximité avec le village de La Tour-Blanche et de la petite gare ferroviaire utilisée pour l'exportation des pierres.



La Tour-Blanche (Dordogne) — Chargement de la Pierre

La gare des carrières de La Tour-Blanche.

Le préfet de la Dordogne réquisitionna cette carrière en versant une indemnité au propriétaire, M. Joussain, à raison d'une location mensuelle de 200 F. L'extraction de la pierre se poursuit tout au long de la guerre mais uniquement dans la zone d'entrée de la carrière.

À Chartres, le transfert débuta avec un premier chargement de 539 caisses transportées sur quinze camions vers la gare de Berchères-les-Pierres ; la gare de Chartres devenait en effet une cible de l'ennemi. Deux trains de marchandises partirent séparément convoyant chacun deux wagons sous scellés remplis de caisses, sous la garde de deux surveillants par convoi. Ces deux trains arrivèrent à La Tour-Blanche trois jours après, suite à des arrêts incessants sur les voies lors des alertes en abord des gares.



La ligne du chemin de fer à La Rochebeaucourt.

Malgré l'intervention énergique du préfet Jean Moulin, le second et dernier chargement ne sera pas effectué. L'inquiétante avancée allemande menaçait cette deuxième opération. Le préfet souhaitait achever le transport par camions mais au fil des heures, les routes et les voies ferrées devenaient dangereuses pour les convois. L'autre moitié des vitraux de Chartres resta donc durant toute la guerre dans les cryptes. Quant à la gare de Berchères-les-Pierres, elle fut bombardée quatre jours après le départ des deux trains qui transportaient les vitraux.

En Dordogne, le transport depuis la petite gare des carrières de La Tour-Blanche s'effectua sous le contrôle des architectes ordinaires des



Alexis Moreau, le carrier de Fongrenon.

Monuments historiques Jean Maunoury et Paul Cocula. Depuis les wagons, les caisses furent chargées sur des charrettes attelées à des bœufs et des vaches jusqu'au fond de la carrière à 300 mètres du jour. Les carriers de Fongrenon sous la direction du gérant Alexis Moreau transportèrent les vitraux depuis la gare.

Disposées dans cinq salles, les caisses ne devaient en aucun cas être superposées, en raison du poids considérable (150 kg par caisse). Elles étaient bien rangées à même le sol, sur un calcaire sec, posées sur des tasseaux dans une température ambiante de 13°. Une haute porte à deux vantaux condamnait l'accès aux salles terminales.

La direction des Beaux-Arts avait affecté sur place l'un de ses fonctionnaires, Jules Pillot, gardien en chef du château de Pierrefonds dans l'Oise. Ce surveillant vécut à La Tour-Blanche, dans une maison louée par l'État à Mme Éva Faure. La surveillance s'organisa de jour et de nuit. M. Pillot recrutait des personnes pour les gardes de nuit. Une relève journalière s'effectuait avec l'équipe des carriers et d'autres personnes de confiance en accord avec Alexis Moreau.

Entre juin 1940 et juillet 1941, Jules Pillot, Alexis Moreau, MM. Aupy, Charlélie, Desport et Etourneau se relayèrent pour les gardes de nuit. La journée, l'équipe des carriers, sous l'œil attentif d'Alexis Moreau, surveillait l'accès au trésor.

Cependant, les Allemands connaissaient parfaitement l'existence de l'ensemble des dépôts d'œuvres d'art, les inventaires détaillés avaient été remis au ministère allemand chargé des collections des musées et des monuments.

De longs mois s'écoulèrent à Fongrenon, où l'extraction de la pierre ne cessa jamais à l'entrée de la carrière. En juillet 1941, Jules Pillot fit sa demande de réintégration à Pierrefonds et retrouva sa famille. Il fut remplacé successivement par deux surveillants des Beaux-Arts d'Alsace et Lorraine en poste au dépôt d'Hautefort, et dont l'administration avait trouvé refuge à

Périgueux depuis le début de la guerre. Le secrétaire général de la ville de Strasbourg nomma M. Eschlinger puis M. Vonau gardiens en chef du dépôt de Fongrenon. Le gardiennage sera assuré par ces surveillants alsaciens et Alexis Moreau jusqu'au retour des vitraux.

En 1943, les gardiens notèrent la détérioration de quelques caisses. Aussitôt, l'administration demanda une visite d'inspection à l'architecte Froidevaux, qui fit restaurer les caisses endommagées par l'humidité. Par ailleurs, il préconisa la ventilation de la carrière en creusant à la voûte une cheminée d'aération au fond de la dernière salle surveillée.

Les vitraux de Chartres restèrent à l'abri sous terre jusqu'à la libération du pays. Les Allemands ne vinrent jamais inspecter ce dépôt ! En septembre 1944, les parois de la carrière furent recouvertes de plusieurs dessins satiriques dénonçant le régime nazi dont ce dessin représentant Hitler sous lequel est indiqué « Par sa faute, ici, 130 caisses ». Un des derniers témoins oculaires, M. Jacques Moreau, a remplacé une nuit son grand-père, Alexis, parti cette nuit-là rejoindre le maquis. Abrité dans le petit cabanon aménagé par les gardiens et chauffé avec un poêle à bois dans un recoin de la carrière, l'adolescent armé d'un fusil de chasse ne ferma pas l'œil de la nuit. Les groupes de résistance étaient nombreux et très actifs dans ce secteur du Ribéracois, plusieurs attaques contre les convois allemands eurent lieu à La Tour-Blanche. Il n'y eut aucune dénonciation quant à la participation d'Alexis Moreau ou de son fils au sein de la résistance.



Inscriptions pariétales de la salle du 2^e réduit. Hitler avec l'indication « Par sa faute, ici 130 caisses ».

Le retour des vitraux

Dans sa lettre du 14 novembre 1945, l'architecte Jean Trouvelot s'adressait en ces termes au ministère chargé des monuments historiques : « La cathédrale de Chartres est depuis un an et demi ouverte à toutes les intempéries, ce qui nuit considérablement au monument, au mobilier et orgues et rend impossible en hiver la célébration du culte. Toutes les protections provisoires des baies ayant plus ou moins été endommagées par les bombardements, certaines n'existent plus et ne peuvent être réparées... » En effet, pendant les hivers de 1943 et 1944, la neige recouvrait le sol et les objets mobiliers de Notre-Dame !

Le rapatriement s'effectua entre le 25 et 28 novembre 1945 avec un convoi de huit camions encadré par la gendarmerie. Les huit transporteurs chartrains totalisèrent 65 tonnes de vitraux à rapatrier. En outre, l'administration exigea que chaque transporteur contracte une assurance d'un montant d'un million de francs par cinq tonnes de vitraux !

Depuis le fond de la carrière, une camionnette chargea les caisses et fit la navette jusqu'aux camions qui attendaient sur la route départementale près du manoir de Fongrenon. Au matin du 28 novembre, le convoi de camions pénétra dans la cathédrale par le Portail Royal, à l'aide de bastings fixés devant les marches du parvis.

Il y eut 70 caisses endommagées par l'humidité qui restèrent encore quelques semaines à Fongrenon. Un camion ramena de Chartres des caisses vides et l'atelier Lorin se chargea de la manipulation des vitraux dans la carrière en présence de l'architecte en chef Froidevaux. Ce dernier ne savait pas encore qu'il serait nommé maître d'œuvre de la cathédrale de Chartres vingt neuf ans plus tard. Devenu inspecteur général, il rédigea à la fin de sa carrière en 1981 une importante étude sur la conservation de ces vitraux.

Le deuxième et dernier convoi quitta le Périgord le 15 décembre et en fin de journée, toutes les caisses se retrouvèrent stockées dans les cryptes de la cathédrale.

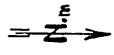
Quelques mois avant l'opération de rapatriement, le maître-verrier Lorin avait commencé la repose de quarante baies restées sur place. Pendant l'Occupation, malgré la pénurie de matériaux, il avait restauré plusieurs verrières avec principalement des remises en plomb.

En octobre 1948, l'ensemble des verrières était reposé. Ce travail avait été effectué par les ateliers Lorin et Gaudin sous la maîtrise d'œuvre de l'architecte Trouvelot. Cette vaste opération de protection des vitraux s'acheva par la repose du panneau de l'Annonciation de la grande verrière occidentale.

Un hommage doit être rendu aux personnes dévouées qui assurèrent la protection en Dordogne du trésor chartrain durant cinq longues années : les gardiens Pillot, Eschlinger et Vonau, et Alexis Moreau, carrier à Fongrenon.

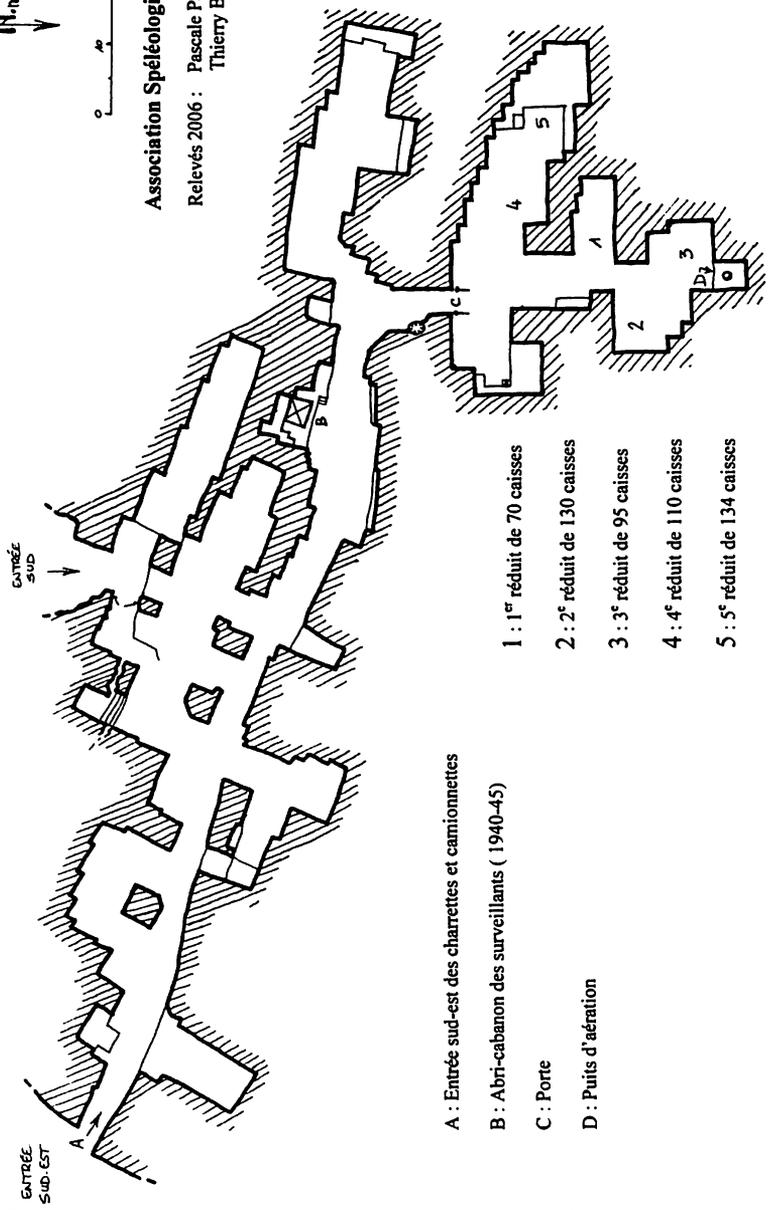
CARRIÈRE SOUTERRAINE DE FONGRENON

Dordogne – Commune de Cercles



Association Spéléologique du Périgord

Relevés 2006 : Pascale Pauillac
Thierry Barraud dél.



A : Entrée sud-est des charrettes et camionnettes

B : Abri-cabanon des surveillants (1940-45)

C : Porte

D : Puits d'aération

1 : 1^{er} réduit de 70 caisses

2 : 2^e réduit de 130 caisses

3 : 3^e réduit de 95 caisses

4 : 4^e réduit de 110 caisses

5 : 5^e réduit de 134 caisses

Quel destin aurait eu les vitraux de Chartres sans ces mesures de conservation ? Déjà, en août 1918, des bombes allemandes tombaient sur Chartres, une partie des vitraux se trouvait alors à l'abri dans les cryptes. En 1944, les alliés en détruisant l'aérodrome soufflèrent plusieurs verrières en vitres neutres. Une nouvelle fois bien à l'abri dans les cryptes de la cathédrale et dans les profondeurs de la carrière de Fongrenon, le trésor de Chartres était efficacement protégé. Mais pourquoi avait-il fallu transférer aussi loin ces vitraux ? Les carrières angevines ou tourangelles ne manquaient pourtant pas !

Après avoir abrité plusieurs dépôts d'œuvres d'art dans ses châteaux, le Périgord peut s'enorgueillir d'avoir participé à une exceptionnelle opération de protection d'un trésor national.

Notre-Dame de Chartres avec son prodigieux patrimoine verrier des XII^e et XIII^e siècles, est redevenue la cathédrale de lumière, puissante et colorée, transmettant son vrai message de beauté et de spiritualité.

T. B.

Cette recherche débuta en 2001, en consultant les dossiers des Monuments historiques de la Dordogne aux Archives du ministère de la Culture de la médiathèque du patrimoine. Dans les inventaires, un dossier concernait Chartres ! Pensant qu'il s'agissait d'une erreur de classement, ma surprise fut grande en découvrant tous les devis et les correspondances ayant trait à cette opération de protection. Ma curiosité me conduisit jusqu'à rechercher cette carrière, après quelques prospections sur place, l'éclairage acétylène révéla sur les parois les inscriptions qui prouvaient la présence des vitraux de Chartres à Fongrenon. Le maire de La Tour-Blanche, M. Paul Maleville, me fit rencontrer les carriers, les derniers témoins de cette période. Je remercie chaleureusement M. Jacques Moreau pour son témoignage et la consultation de ses documents privés, M. Paul Maleville, maire de La Tour-Blanche, et M^{lle} Sandrine Kerouredan, secrétaire de mairie, ainsi que M. Francioli de Monner, propriétaire de la carrière de Fongrenon.

Sources :

- Médiathèque du Patrimoine, archives du ministère de la Culture, séries 80/3/58, 80/3/67 et 81/28/37/7 (correspondances et devis des travaux).
- Carnets de comptes de la carrière de Fongrenon (1934-1945) et archives privées de M. Jacques Moreau.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE ET LES ARCHIVES

Deux beaux cadeaux de Noël pour l'abbé Henri Breuil : la frise sculptée du Cap Blanc et la vénus de Laussel

par Brigitte et Gilles DELLUC

Les études sur l'histoire des recherches préhistoriques sont devenues à la mode, notamment depuis le colloque de Toulouse de mai 2006.

Voici des lettres, adressées à l'abbé Henri Breuil autour de Noël 1910 et de Noël 1911 (pour trois d'entre elles). Elles proviennent du fonds de l'abbé André Glory, recueilli dans son laboratoire de rattachement du Muséum national d'Histoire naturelle (Paris). Elles avaient dû être mises de côté par lui à partir des documents hérités de son maître Breuil. Elles concernent deux découvertes majeures d'art pariétal sur la rive droite de la grande Beune (commune de Marquay) : celle de l'abri sculpté du Cap Blanc et celle de la célèbre vénus à la corne de Laussel.

Outre leur caractère émouvant pour la petite histoire, ces lettres apportent quelques petits détails qui seront ici commentés. Ils complètent les solides travaux de A. Roussot, J. Archambeau et P. Bahn auxquels nous vous renvoyons.

Nous verrons également avec quelle désarmante ingénuité Denis Peyrony au Cap Blanc et le Dr Jean-Gaston Lalanne à Laussel s'attribuèrent ces trouvailles effectuées, en réalité, par l'employé fouilleur de ce médecin psychiatre bordelais : le Périgordin Raymond Peyrille et ses tâcherons. On sait que ce dernier se rendra bientôt tristement célèbre par le vol d'une des vénus de Laussel, qu'il vendra frauduleusement à Berlin. Quelle histoire...

Un étonnant médecin des fous

Le Dr Jean-Gaston Lalanne, psychiatre et préhistorien, possédait et dirigeait une maison de santé au Castel d'Andorte au Bouscat, près de Bordeaux.

Le Castel d'Andorte ? C'était la belle demeure et la clinique de ce médecin psychiatre, un aliéniste comme on disait encore en ce temps-là. La première mention historique sur le Bouscat, inscrite dans le registre de la Comptablerie de Guienne, raconte qu'en 1180 Arnaud d'Illac, seigneur de Castel Endorthe [*sic*] donna une parcelle de forêt au chapitre de Saint-Seurin de Bordeaux, qui sut agrandir son territoire. Les habitants du Bouscat, pour la plupart vigneron, tonneliers ou négociants, devaient, comme tous les vassaux du chapitre, lui rendre hommage chaque année au jour de la fête de saint Seurin. À la Révolution, ces possessions du chapitre deviennent biens nationaux. La forêt a laissé la place aux vignes, aux habitations et aux maisons de campagne des négociants bordelais.

La maison de santé du Castel d'Andorte ? C'était un euphémisme pour définir une clinique psychiatrique. L'établissement semble avoir été spécialisé dans l'accueil des patients mélancoliques et délirants et leur traitement par les plantes (les premiers psychotropes n'apparaîtront que dans les années 1950). Le poète Juan Ramón Jiménez (1881-1958) y fut hospitalisé en 1901 à la demande de sa famille. Tout indique que le traitement fut efficace ou que dame Nature fut bonne fille, puisque ce poète obtint le prix Nobel de littérature en 1956 (juste avant Albert Camus et Boris Pasternak) et mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans ¹.

Le Dr Lalanne n'était pas un médecin ordinaire. Né à Talais, près de Lesparre (Gironde) en 1862, il était docteur en Médecine et docteur ès

1. On ne peut pas ne pas penser à la célèbre maison de santé du Dr Blanche, qu'Esprit Blanche (1796-1852), suivi de son fils, amis des plus grands artistes, fonda à Montmartre puis à Passy, dans l'ancien hôtel de Lamballe, sur le modèle d'une pension de famille huppée. Il accueillit Gérard de Nerval, Charles Gounod, Marie d'Agoult, Théo Van Gogh, Guy de Maupassant... Par l'hydrothérapie, mais aussi par « le traitement moral » qui tentait d'humaniser l'asile, il a contribué à ouvrir la voie à la psychanalyse, avant l'ère de la pharmacologie.

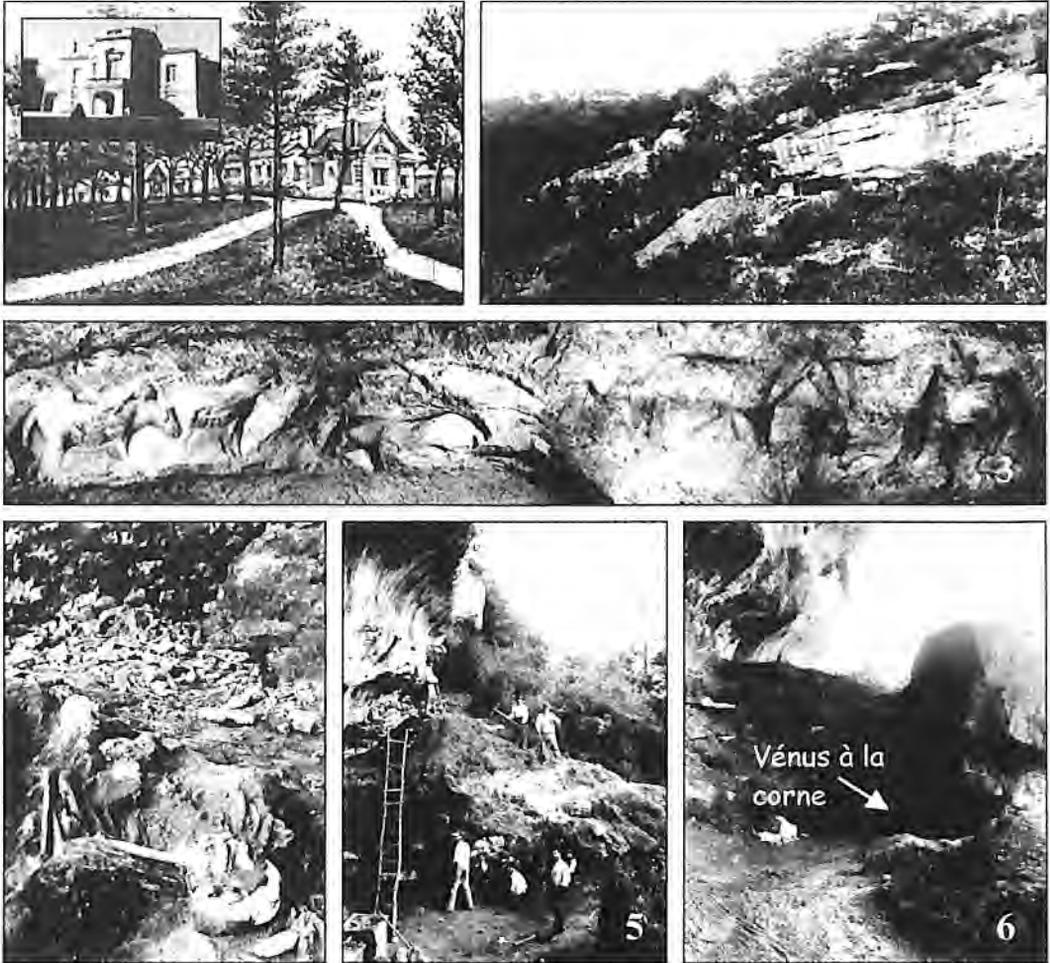


Planche 1. – *Le Cap Blanc et Laussel (Marquay). 1 - Le château et les pavillons de la maison de santé du Castel d'Andorte du Dr Lalanne (Ferret, 1907-1908). 2 - La fouille qu'il fait pratiquer par R. Peyrille au Cap Blanc en 1909 (coll. Lalanne). 3 - La frise sculptée du Cap Blanc (coll. Leroi-Gourhan). 4 - Le squelette magdalénien du Cap Blanc en 1911 (coll. MNHN). 5 - Fouilles de Laussel par les mêmes en 1911 (coll. Lalanne). 6 - Le bloc portant la vénus à la corne (L'illustration, 22 juin 1912).*

Sciences. Ce Dr Jean Lalanne [sic] avait consacré sa thèse de Médecine, publiée en 1897, à un triste sujet : *Les persécutés mélancoliques. Contribution à l'étude des rapports de la mélancolie et du délire de persécution.*

Sans négliger de publier ses observations médicales, on conçoit qu'il ait cherché un dérivatif dans la botanique, mais surtout, encouragé par son ami Armand Meynieu, dans les recherches préhistoriques : il faisait fouiller des gisements préhistoriques en Dordogne. Il avait même installé un petit musée-laboratoire de préhistoire dans sa demeure, où l'abbé Breuil venait souvent, chez le « bon et charmant docteur », sur la route de ses voyages en Espagne. Il attira l'attention sur le faciès moustérien de l'abri Audi aux Eyzies, fit quelques grattages à Laugerie-Haute (il y déterra un squelette... médiéval) et près du moulin de Cazelle. Surtout il s'intéressa à Laussel et à Cap Blanc entre 1908 et 1911. La grande publication sur Laussel a été rédigée par le chanoine Jean Bouyssonnie à partir de ses travaux.

L'*Annuaire du Tout Sud-Ouest*, 1907-1908, indique que son Castel est une œuvre de l'architecte Louis, à qui l'on doit, au XVIII^e siècle, le Grand théâtre de Bordeaux et les galeries du Palais-Royal à Paris, construits dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Il est inscrit sur l'inventaire des M. H. depuis 1965. Ce château (sis aujourd'hui 368, avenue de la Libération et 79, rue Raymond-Lavigne) était entouré de chalets et de pavillons pour les patients et d'un petit parc paysager des années 1880 (aujourd'hui municipal). Le Dr Lalanne possédait aussi une villa à Soulac-sur-Mer, dans le Médoc, et un vignoble à Moncrabeau (Lot-et-Garonne).

Son travail d'aliéniste au Castel d'Andorte a donné lieu à une thèse récente (CROS, 1992). Son activité de préhistorien cessera avec la guerre de 1914 : il sera « accaparé par les nécessités de la guerre et par les multiples actes de dévouement qu'il s'imposait spontanément sans compter, avec sa générosité habituelle ² ». Ce praticien mourut en 1924, « en pleine force, ravi à des études qu'il aimait et dans lesquelles il excellait ³ ».

À Laussel, l'Aurignacien est plus vieux que le Solutréen

Voici une carte de correspondance (non illustrée). Elle a été adressée de la maison de santé du Castel d'Andorte, le 3 décembre 1909, par le Dr Jean-Gaston Lalanne ⁴.

Elle est destinée à *Mr l'abbé H. Breuil, Professeur à l'Université de Fribourg, Suisse*. Timbrée de la Semeuse à 10 centimes, comme les autres

2. BREUIL (Henri), in LALANNE (Gaston) et BOUYSSONNIE (Jean), 1941-1946, p. 1-3.

3. LALANNE (Gaston) et BOUYSSONNIE (Jean), 1941-1946, p. 9.

4. À part sa thèse, Jean-Gaston Lalanne signe habituellement Gaston Lalanne ou G. Lalanne.

cartes, elle a été postée de Bordeaux le 3 décembre et est parvenue à Fribourg le 4 de ce même mois (les tampons des Postes font foi) ⁵. Comme pour les deux suivantes, la graphie est très lisible, mais petite, serrée, sans alinéas. Ils ont été ajoutés ici pour faciliter la lecture ⁶.

« *Castel d'Andorte, Le Bouscat le [vendredi] 3 décembre 1909*

Monsieur l'abbé,

J'ai lu avec le plus vif intérêt les deux livraisons que vous avez publiées récemment sur les questions nous intéressant et je vous remercie de l'attention que vous avez bien voulu prêter à mes modestes recherches. Je vous félicite d'avoir pu si bien lire mes photogravures qui étaient généralement mauvaises.

Depuis que vous n'êtes allé à Laussel, nous avons continué à fouiller et nous avons trouvé au-dessus de l'Aurignacien supérieur à pointes à soie une zone solutréenne inférieure à magnifique outillage formé par des pointes planes d'un côté et retouchées seulement de l'autre. Pas de pointes feuille de laurier ni pointes à cran.

Cette couche est séparée du Solutréen supérieur par une épaisse assise stérile ⁷.

Nous sommes également descendus au-dessus de la petite couche acheuléenne qui recouvre le rocher et nous sommes descendus au travers des sables à outillage acheuléen sans avoir atteint le fond.

Nous recommencerons au beau temps.

Avec mes compliments et mon meilleur souvenir.

Dr G. Lalanne. »

L'abbé Breuil est encore à Fribourg le 4 décembre. Il va bientôt revenir à son domicile de Clermont-de-l'Oise. En septembre, le 29 et les deux jours suivants, il avait participé au dégagement, à la Ferrassie, de la première sépulture néandertalienne, avec Denis Peyrony. Ce dernier avait invité également le Dr Louis Capitan, Marcellin Boule, Émile Cartailhac, les abbés Bouyssonnie et Bardon.

5. H. Breuil, *privat docent*, est professeur extraordinaire de Préhistoire et d'Ethnographie à l'université de Fribourg (Suisse) de 1905 à 1910, puis il sera nommé professeur d'Ethnographie préhistorique à l'Institut de Paléontologie humaine à Paris.

6. Cette carte a déjà été publiée en partie d'après le brouillon du Dr Lalanne, conservé au musée d'Aquitaine (DELLUC (Brigitte et Gilles), 1991, p. 178).

7. C'est nous qui soulignons. Cette phrase a dû faire plaisir à Henri Breuil. Cette constatation d'une couche solutréenne, située au-dessus de l'Aurignacien, confirme les résultats de sa « bataille de l'Aurignacien », gagnée le 15 avril 1908 (BREUIL (Henri), 1909).

Le Dr Lalanne fait fouiller à Laussel depuis plus de dix-huit mois. Devenu « le point de mire des coureurs de grottes et des dénicheurs d'abris », il avait été attiré là par une poignée de silex qu'on lui avait présentée et qu'il avait étudiée avec son maître Émile Cartailhac : étalés sur une table, ces silex lui rappelaient l'outillage d'Aurignac, de Tarté et de Menton. Il avait loué le gisement de Laussel le 19 mars 1908 à M. Grimaud. Les fouilles commencèrent immédiatement et nous allons y revenir, après avoir lu deux lettres concernant, cette fois, le Cap Blanc.

Nous avons trouvé des sculptures au Cap Blanc

Le journaliste Colin Simard a raconté, bien plus tard et malheureusement sans citer ses sources, une intéressante anecdote ⁸. La voici. Les recherches entreprises à Laussel par le Dr Lalanne ne furent guère fructueuses au début. « Alors, il cherchait des compensations sur des terrains moins personnels, à Laugerie-Haute, aux abris Audy, proches des Eyzies. Il revenait pourtant, le plus souvent possible, au pied de la muraille en surplomb [de Laussel], que son équipe, dirigé par un habile chef de chantier [R. Peyrille], exploitait mètre par mètre. De là, il allait inspecter, en compagnie du contremaître et de ses deux meilleurs fouilleurs, Marcel Berniche – des Combarelles – et Adrien Mouribeaux, une autre fouille ouverte à l'extrémité du domaine, dans le bois du Cap-Blanc ».

C'est là qu'il va éprouver une grande surprise à la fin de 1911. Deux cartes vont nous permettre d'en suivre le déroulement. C'est par erreur que la base Mérimée indique, à propos de la frise sculptée de Cap Blanc : « Découverte lors de fouilles menées en 1908 ».

Une carte de correspondance (non illustrée), affranchie comme la précédente, est adressée, du Castel d'Andorte, par le Dr Lalanne à *Mr l'abbé Breuil, professeur agrégé à l'Université de Fribourg, Suisse*, le 25 décembre. Elle a été postée de Bordeaux et est parvenue à Fribourg le 27. Elle a été ré-expédiée et est arrivée à Clermont (Oise) le 28 décembre 1909. De là, elle a été ré-adressée à Paris, 110, rue Demours, Paris (17^e).

« Castel d'Antorte, Le Bouscat, le [samedi] 25 xbre 1909 ⁹

Monsieur l'abbé,

Je suis heureux de vous annoncer que je viens de faire à Laussel une découverte de la plus grande importance.

8. COLIN-SIMARD, 1957.

9. xbre = décembre.

En explorant une grotte magdalénienne ¹⁰, nous avons trouvé des sculptures merveilleuses.

*Ce ne sont pas des bas-reliefs, mais de véritables ronde-bosse * et tout cela en plein jour et d'un art inimaginable et d'un fini remarquable.*

Jusqu'à présent, nous avons 3 chevaux mesurant 2m15 du museau à la queue, il y a 2 Rennes grandeur naturelle, des bisons. Chez l'un de ces derniers, le corps est gravé et la tête et les cornes en bas-relief.

J'ai également trouvé tout l'outillage de l'artiste, ses burins, ses pics, ses couleurs, ses palettes. C'est merveilleux.

Je reviens là-bas jeudi prochain avec M. Cartailhac et j'espère vous y voir avant longtemps. Je crois qu'il n'existe [mot non déchiffré] dans l'art pariétal rien de semblable, ni au point de vue de l'exécution, ni au point de vue de la sculpture.

J'ai oublié de vous signaler également un des sujets les plus amusants. Deux Rennes se poursuivent et l'un mord l'oreille de l'autre.

Mes meilleurs souhaits pour 1910 et l'espoir de vous voir très bientôt.

Sentiments les meilleurs.

Dr G. Lalanne.

** autant, au moins, de haut-reliefs »*

Le terme de ronde-bosse est tout à fait inapproprié, car il désigne une sculpture où les formes représentent au moins les trois quarts du volume réel de l'objet. Une ronde-bosse se détache complètement (statue) ou presque du support. Outre des traits gravés, le Cap Blanc conserve seulement des bas-reliefs (les formes en saillie représentent moins de la moitié du volume réel de l'objet) et parfois presque des hauts-reliefs (les formes en saillie représentent plus de la moitié du volume réel de l'objet et moins des trois quarts). Ces reliefs sont « engagés » dans la paroi rocheuse par une taille en réserve ou d'épargne, qui dégage les formes du support plan ou en cuvette ¹¹.

Alain Roussot, dans ses monographies ¹², dénombre 14 figures pariétales de gauche à droite, dont il convient de rappeler la succession : 1 - une croupe et une tête animales (peut-être renne ou bœuf pour H. Breuil, ours pour A. Leroi-Gourhan). 2 - un cheval. 3 - un cheval. 4 - un arrière-train de bouquetin ou de cervidé (pour A. Leroi-Gourhan) ou de capriné (A. Roussot).

10. Il s'agit en fait non d'une grotte mais d'un abri-sous-roche.

11. BAUDRY (Marie-Thérèse), 1978. Le terme de *champlevé*, à réserver à l'art des émaux, est à éviter.

12. ROUSSOT (Alain), 1972, 1984a et 1994.

5 - le grand cheval. 6 et 7 - deux cervidés « et non des bœufs comme le pensait H. Breuil ¹³ ». L'horizontalité du tracé corps-cou-tête plaide en faveur de rennes, mais le support est contraignant. L'interprétation d'un renne mordant l'oreille de son congénère n'a pas été retenue. Les deux têtes sont simplement imbriquées. 8 - un arrière-train d'un petit cheval ; la tête et l'encolure, menaçant de tomber ont été déposés (aujourd'hui dans la collection Lalanne au musée d'Aquitaine à Bordeaux ¹⁴). 9 - de médiocres vestiges gravés et sculptés, dans lesquels on a cru voir une main gravée. 10 - un grand cheval (avec, pour A. Leroi-Gourhan, un grand bison tourné en sens inverse). 12 - un cheval endommagé. 13 - les vestiges d'un bison. 14 - l'arrière-train d'un animal, possiblement celui d'un bison.

Du 10 au 26 avril 1910, l'abbé Henri Breuil, qui s'est installé à l'hôtel des Glycines aux Eyzies ¹⁵, a amené avec lui le photographe Clovis Lassalle de Toulouse, pour prendre des clichés des diverses grottes ornées, notamment des Combarelles ¹⁶. C'est durant ce séjour qu'il visite pour la première fois « les sculptures de l'abri du Cap Blanc, découverte du Dr Lalanne ¹⁷ ». Avec ce dernier, le 12 août, il visite aussi le chantier de Laussel, qu'il connaît déjà, comme en témoigne la lettre du Dr Lalanne du 3 décembre 1909, mais qui n'a pas encore produit de blocs sculptés.

Ce n'est là qu'une reconnaissance, car il reviendra, avec le même technicien, en octobre de la même année. En effet, « le 5, je visite avec le Dr Lalanne, Cap-Blanc, que je photographie avec [le photographe Lassalle] ¹⁸, la nuit suivante, de nouvelle lune, de manière à en pouvoir diriger la lumière à volonté ¹⁹ ». En 1910, le Cap Blanc fut mis en vente et le Dr Lalanne put l'acquérir à la barbe de Otto Hauser ²⁰. Jusqu'à sa mort ou presque, Le Cap Blanc et Laussel firent partie des sites que l'abbé Breuil aimait à revoir et à présenter à ses invités ²¹.

13. ROUSSOT (Alain), 1994.

14. Ce fragment avait fait auparavant un petit séjour en Allemagne, à Bonn chez le Pr Max Verworn, mais « cette affaire fut réglée plus tard par une entente à l'amiable avec le Dr Lalanne » (Lalanne et Bouyssonnie, 1941-1946).

15. Il le préfère à l'hôtel *Cro-Magnon* (anciennement *de la Gare*) sans doute car ce dernier est tenu par la famille de Leyssales, contremaître de Otto Hauser.

16. Clovis Lassalle est un photographe spécialisé dans les clichés des monuments archéologiques. Il habitait 32, rue de l'Étoile à Toulouse. Voir www.societes-savantes-toulouse.asso.fr

17. BREUIL (Henri), 1960.

18. H. Breuil a écrit *Leyssalle* par erreur.

19. Cliché reproduit par A. Roussot, 1994.

20. COLIN SIMARD, 1957, p. 122. L'archéologue suisse O. Hauser prospectait peu les vallées des Beunes, mais surtout celle de la Vézère. Il avait découvert en mars 1908 le squelette du Moustier et en août 1909 celui de Combe-Capelle. Il publiera *Le Périgord préhistorique. Guide pour les excursions...* en 1911. C'est surtout à partir de ces années-là qu'on commença à s'inquiéter de sa mise en coupe réglée des gisements périgordins. En 1910, un article de Camille Jullian, intitulé *Caveant consules*, jeta un premier cri d'alarme dans la *Revue des études anciennes* (p. 239) (DELLUC (Brigitte et Gilles), 1999).

21. BREUIL (Henri), 1960.

Peyrille a aperçu des traits. Je l'ai conseillé au mieux

La carte de correspondance (non illustrée) suivante a été postée le 20 décembre aux Eyzies. Elle émane de Denis Peyrony, instituteur public aux Eyzies, et concerne la même découverte. Elle est adressée à *M. l'abbé Breuil, professeur à l'université, 37 rue de [mot illisible], Fribourg, Suisse*. Parvenue à Fribourg le 22, elle a été ré-expédiée et est arrivée à Clermont (Oise) le 23.

« Les Eyzies, le [lundi] 20 xbre 1909

Cher Monsieur Breuil,

J'ai bien reçu votre envoi. Merci.

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

Depuis quelque temps, Peyrille a ouvert, au-dessous du château de Laussel, pas très loin de la grotte de la Grèze, une fouille d'un petit abri, pour le compte du Dr Lalanne. Il y a trouvé une fort belle industrie de Magdalénien ancien avec un bison gravé sur un bloc calcaire.

En arrivant à la falaise, Peyrille a aperçu des traits creusés profondément dans la roche. Après avoir enlevé soigneusement la terre et l'enduit calcaire qui les remplissaient, il a vu des traces de couleurs.

Chaque jour, il m'a tenu au courant de ses découvertes. Je le conseillais de mon mieux.

La semaine dernière (mercredi [le 15 décembre]), il vint et me dit qu'il avait cru reconnaître un animal gravé profondément.

J'y fus le lendemain [16 décembre]. Mais quel ne fut pas mon étonnement ! Au lieu de voir les classiques dessins de nos grottes, j'avais devant moi de splendides bas-reliefs. Quelques-uns sont même en haut-relief et se rapprochent de la ronde-bosse. D'autres sont en demi-relief. Il n'y en a qu'un en vrai bas-relief.

Tout n'est pas complètement dégagé. J'ai conseillé de fermer, ce qui a été fait de suite et j'ai prévenu le Dr Lalanne de cette intéressante découverte.

Je ne vous en dis pas plus long. Je veux vous laisser le plaisir de la surprise. Le Dr Lalanne va vous écrire s'il ne l'a déjà fait. Il a prévenu déjà M. Cartailhac. Je l'annonce au Dr Capitan.

Bien à vous.

D. Peyrony »

Le Cap Blanc : les dessous d'une belle trouvaille

Cette missive conduit à souligner quelques points d'intérêt.

1 - Raymond Peyrille semble bien être le découvreur du site, dans la propriété de M. J. Grimaud et avec son autorisation ²². Il fouillait depuis 1908 à Laussel pour le compte du Dr Lalanne avec quelques ouvriers et fit un sondage à la fin de septembre 1909 au Cap Blanc. Averti par lettre du 28 septembre, G. Lalanne vint sur place le 22 octobre ²³. Le rôle de Peyrille n'exclut pas celui des ses ouvriers. Toutefois, il semble restrictif de dire, comme M. Prudhommeau, que : « Marcel Berniche et Adrien Mouribeaux, fouillant pour le Dr Lalanne, découvrent la frise du Cap Blanc ²⁴ ».

2 - Le petit bison sculpté en léger relief, sur un bloc probablement tombé de la voûte, a été découvert par R. Peyrille en retournant un bloc probablement tombé de la voûte. Cette trouvaille se situe au début des travaux selon D. Peyrony, en fin novembre selon A. Roussot ²⁵. Ce bloc fait partie de la collection Lalanne (musée d'Aquitaine, Bordeaux). Pour Henri Breuil, cette découverte « amena [Peyrille] à examiner la paroi restée en place et il y remarqua de profondes entailles ; avec une palette de bois, il la nettoya de la terre qui y adhérait et y avait formé au contact de la roche une sorte de chancre [...]. On n'avait aucune idée en 1911 de l'existence de sculptures magdaléniennes en haut relief et la découverte de Cap Blanc est la première du genre ²⁶ ».

3 - Ce bloc était accompagné d'« une fort belle industrie du Magdalénien ancien », selon la lettre de D. Peyrony. Depuis, l'occupation majeure du site, faite de deux couches séparées par un niveau stérile, reconnues par R. Peyrille mais sans stratigraphie publiée, est traditionnellement attribuée au Magdalénien moyen (Magdalénien III), sur la foi des objets recueillis. Elle remonterait donc à une quinzaine de milliers d'années, selon G. Lalanne et H. Breuil, attribution acceptée par A. Roussot. Les couches d'occupation étaient plus basses que le niveau des sculptures, selon Louis Peyrille, fils de Raymond ²⁷. Mais quelques silex solutréens et plusieurs pointes aziliennes démontrent que l'abri a été longtemps fréquenté un peu avant et après cette époque ²⁸.

22. ARCHAMBEAU (Jean) et BAHN (Paul), 2001. En 1910, une saisie immobilière avait menacé la propriété de Laussel, un temps acquise par un marquis de La Cornillère, puis reprise par ce M. Grimaud, banquier parisien (ROUSSOT (Alain), 2000).

23. ROUSSOT (Alain), 1984a.

24. PRUDHOMMEAU (M.), 1960, p. 28.

25. ROUSSOT (Alain), *ibidem*.

26. BREUIL (Henri), 1952.

27. ROUSSOT (Alain), 1984a.

28. ROUSSOT (Alain), 1994. A. Leroi-Gourhan *et al.*, 1988, ajoutent qu'« une série de plaquettes calcaires gravées et de fragments osseux montrent des figurations animales d'un style attribuable au Magdalénien moyen ». Ce n'est pas impossible, l'abri étant demeuré ouvert à l'air libre pendant de longs mois. Mais nous n'avons pas su trouver confirmation de cette mention.

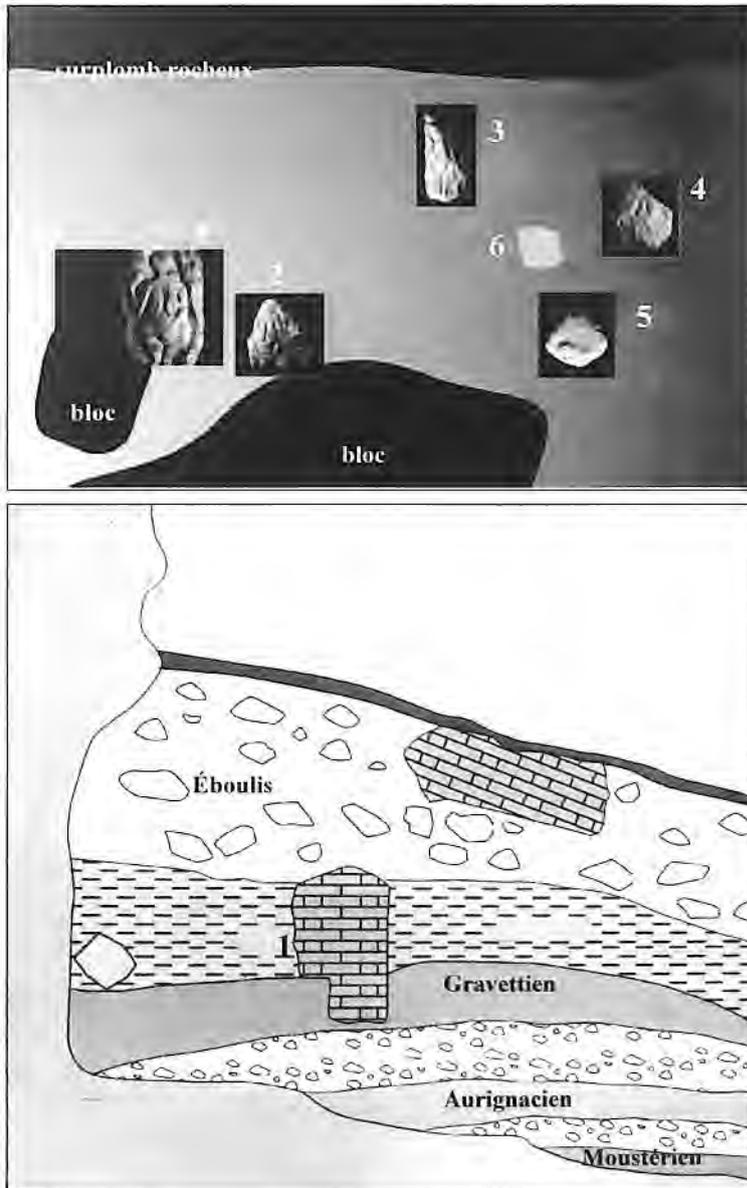


Planche 2. – Laussel (Marquay). En haut : emplacement des blocs ornés formant, pour H. Breuil, une sorte de cella, aménagée entre eux et la paroi de l'abri : 1 - Vénus à la corne. 2 - Vénus à tête quadrillée. 3 - Le « chasseur ». 4 - Vénus dite de Berlin. 5 - Animal sculpté. 6 - Roches fortement colorées par l'ocre rouge (d'après Lalanne et Bouyssonnie, 1941-1946). En bas : Coupe du gisement. Reconstitution schématique de la position du bloc de la vénus à la corne enchâssé dans le niveau gravettien. Le bas-relief émergeait de ce niveau et a été trouvé dans un niveau stérile (d'après A. Rousset, 2000).

4 - C'est la découverte de pigments (ocre rouge) qui a alerté R. Peyrille et l'a rendu attentif. Il écrit le 26 octobre à son commanditaire : « Je crois bien avoir trouvé des dessins sur les parois de la roche de l'abri. Il y a des gros traits et des traces de peinture. Je vais faire continuer de faire dégager la paroi et bien brosser avec une brosse très fine afin de ne pas dégrader les traits ²⁹ ». Mais il ne prendra conscience du caractère orné, sculpté et peint, de l'abri que peu avant le mercredi 15 décembre. Tout va se passer alors très vite. Ce jour-là, il signale un « bovidé » (le cheval n° 5 ?). Le lendemain, D. Peyrony en admire plusieurs : « de splendides bas-reliefs ». A. Roussot a, depuis, insisté sur cette mise en peinture de l'abri sculpté ³⁰.

5 - D. Peyrony semble avoir participé aux travaux de dégagement ou, du moins, les a suivis de près.

6 - Malgré l'avant-dernière phrase, il semble bien qu'« en décembre 1909, la fouille était pratiquement terminée et les sculptures dégagées sur une longueur d'environ treize mètres ³¹ ». En fait, à la fin de l'année presque tout était dégagé, « sauf à l'extrême gauche dans la partie de l'abri appartenant à un autre propriétaire, le Dr Rudelle (de Rouffignac) ³². Retenu par ses charges professionnelles [et peut-être aussi par les fêtes de fin d'année], ce n'est qu'en janvier 1910 que [G. Lalanne] revint juger sur place de l'importance de la découverte ³³ ».

7 - D. Peyrony donne à H. Breuil du *Cher Monsieur Breuil* et non du *Monsieur l'abbé*, comme les autres correspondants : est-ce une familiarité entre deux jeunes collaborateurs du Dr Louis Capitan ou une réserve de la part de cet instituteur public et franc-maçon ?

8 - Le Dr Lalanne s'attribua la gloire de la découverte, sans mentionner les interventions directes de R. Peyrille et indirectes de D. Peyrony. Il fera faire une communication par Camille Jullian à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres le 4 février 1910. Elle sera suivie d'une publication de sa main, illustrées de photographies ³⁴.

Mais, rapporte sévèrement Henri Breuil, « une partie des interprétations de détail des images prêtaient à la critique et, en prenant les photographies qui l'illustraient, on s'était trouvé gêné par le grand jour qui nuisait aux ombres portées et l'on avait cru devoir suivre les silhouettes avec des traits de charbon ». Henri Breuil décida donc de rédiger une meilleure description en 1911, reprise en 1952 ³⁵.

29. ROUSSOT (Alain), 1984a.

30. ROUSSOT (Alain), 1981.

31. ROUSSOT (Alain), *ibid.*

32. Les deux propriétés ne seront réunies qu'en 1930.

33. ROUSSOT (Alain), 1984a.

34. LALANNE (Gaston), 1910.

35. LALANNE (Gaston) et BREUIL (Henri), 1911 ; BREUIL (Henri), 1952.

Après Annette Laming-Emperaire (1952), André Leroi-Gourhan rédigea en 1965 pour sa *Préhistoire de l'art occidental* une description comportant, sur la foi de ses photographies relues après coup, des erreurs (notamment la description de petits bisons gravés sur l'encolure du grand cheval n° 5). Alain Roussot consacra à Cap-Blanc plusieurs études et monographies minutieuses auxquelles nous nous référons.

9 - En 1911, une petite excavation un peu en avant de l'abri, dans le but d'ériger un mur de clôture, conduisit à découvrir le squelette d'une jeune femme magdalénienne, gisant tout à fait à la base du dépôt archéologique. Il sera exhumé par Louis Capitan et Denis Peyrony en août de la même année. La longue histoire des pérégrinations de cet important vestige a été contée par le menu, ici même, il y a peu d'années ³⁶. Il a fini par être vendu aux États-Unis par le propriétaire et il est aujourd'hui exposé au *Field Museum* de Chicago avec divers objets dont une pointe en ivoire, trouvée au-dessus de la cavité abdominale du sujet.

10 - En 1930, D. Peyrony fit une fouille limitée dans la partie gauche de l'abri, retrouvant du Magdalénien supérieur. En 1968-1969, Alain Roussot, aidé par Jacques Tixier, fouille un remplissage archéologique en place à l'extrême gauche de l'abri et détermine, reposant directement sur le rocher de base, « quatre couches principales, les deux couches inférieures appartenant sans conteste au Magdalénien (Magdalénien probablement supérieur et Magdalénien indéterminé) ³⁷ ».

11 - De nombreuses et belles pièces d'industrie lithique ont été retrouvées en 1992 dans les déblais des fouilles anciennes, lors de la construction de l'actuel bâtiment du Cap Blanc. Elles sont exposées sur place et confirment les observations précédentes.

Malgré ces constatations effectuées dans la partie gauche de l'abri et les hésitations de Denise de Sonneville-Bordes ³⁸, les découvertes antérieurement effectuées au centre de l'abri, de même que le style des sculptures, semblent permettre de conserver une attribution au Magdalénien moyen.

Classement par arrêté du 28 novembre 1910 et par arrêté du 13 octobre 1926. L'abri a été acquis par l'État le 14 avril 2006.

À Laussel, j'ai enfin une statue !

Revenons à Laussel avec une lettre 18 x 24 du Dr Lalanne à l'abbé Henri Breuil ³⁹. Beau papier à en-tête du Castel d'Andorte, *Le Bouscat, le*

36. ARCHAMBEAU (Jean) et BAHN (Paul), 2001.

37. ROUSSOT (Alain), 1984.

38. SONNEVILLE-BORDES (Denise), 1960, p. 403-405, 428 et 473.

39. Cette lettre a déjà été publiée en partie d'après le brouillon du Dr Lalanne conservé au musée d'Aquitaine (DELLUC (Brigitte et Gilles), 1991, p. 178).

15 xbre 1911. La longue écriture penchée et anguleuse est très lisible. La graphie court d'un seul jet (sans doute à partir du brouillon) ; le style est recherché et le ton triomphal. Il annonce la découverte de la « vénus à la corne ». De la part de ce praticien, ce texte témoigne d'un certain souci de description anatomique pour ce bas-relief qui représente, avec réalisme, le portrait d'une femme vieille de quelque 25 000 ans, multigeste, enceinte à nouveau et victime d'une obésité gynoïde ⁴⁰.

« le [vendredi] 15 xbre 1911

Monsieur l'abbé,

J'ai enfin une statue ! Je ne saurai vous dépeindre l'impression que j'ai éprouvée en me trouvant en présence de cette relique. Vous avez éprouvé des émotions semblables, il est inutile que j'y insiste. C'est une pure merveille ! Que les statues de Menton, Brassempouy et de Willendorf sont loin !

Je vous envoie une photographie faite sur place, mais qui ne donne pas une idée du fini de la statue. En dehors de la tête sur laquelle les traits sont peu marqués, sauf cependant la chevelure qui est indiquée en arrière, les proportions sont bien gardées. La statue est moins haute que je ne l'avais cru et qu'on ne me l'avait dit, 48 centimètres. Les seins sont gros et pendants, le ventre fait une saillie avec un ombilic très bien marqué, très naturel, les hanches font une saillie normale et au-dessous une seconde saillie qui marque la tête des fémurs. Tout le corps est poli. Les proportions des bras sont bonnes et bien respectées. Les doigts et les mains sont finement sculptés. Je ne puis pas vous en dire plus long, il faut que vous voyez de vos yeux.

Comme âge, aurignacien supérieur ⁴¹, à la surface de la couche et, par bonheur, à cet endroit-là, il n'y a pas d'autres industries au-dessus. Elle était recouverte de 3,20 m d'éboulis.

Mais ce n'est pas tout. À 1,50 m de la précédente, deuxième statue d'un relief moins obèse, plus grossière également, mais dont la tête est recouverte d'un quadrillage qui rappelle les torsades de la femme de Willendorf.

J'ai oublié de vous dire que la première Vénus était recouverte d'ocre à peu près sur tout le corps.

Comme vous le verrez, la main droite tient une corne dans laquelle la femme semble boire.

40. DUHARD (Jean-Pierre), 1989 et 1993 ; DELLUC (Gilles), 2006.

41. Aujourd'hui, on dirait gravettien.

*Je suis très heureux de vous faire part de cette trouvaille qui me dédommage des sacrifices que j'ai consenti pour mes fouilles.
Meilleurs sentiments et à bientôt, j'espère.*

Dr G. Lalanne.

*Vous serez bien aimable de faire part de cette trouvaille à
M.M. Boule et Obermaier »*

Le site de Laussel est connu depuis au moins 1894 : le Dr Émile Rivière y effectua alors un sondage. Puis il servit de lieu d'approvisionnement pour les négociants de silex aux étrangers et collectionneurs de passage.

En 1908, le Dr G. Lalanne le loua à son propriétaire Grimaud pour 500 francs par an. Il chargea Raymond Peyrille, ferblantier aux Eyzies, qui se considérait comme l'inventeur du site depuis au moins 1905, de le fouiller. Marcellin Berniche lui succéda après son vol de la vénus détournée en février 1912 par le Pr Max Verworn (1863-1923), physiologiste à Bonn et payée par le *Museum für Völkerkunde* de Berlin ⁴² du *Geheimrat* [conseiller privé] Pr Dr Karl Schuchhardt de Berlin. Ce dernier tentera d'acquérir aussi, en décembre 1912, le saumon sculpté de Gorge d'Enfer ⁴³, que Denis Peyrony l'empêcha d'emporter. Otto Hauser n'est pour rien dans ces deux affaires.

Les fouilles furent exécutées de mars 1908 à mars 1914 et les fouilleurs expédiaient régulièrement le produit de leurs travaux à leur commanditaire au Bouscat. L'abbé Breuil démontra à Laussel et dans d'autres sites que le Solutréen était bien postérieur à l'Aurignacien ⁴⁴ et non l'inverse comme le pensaient G. et A. de Mortillet. L'examen de la fouille et le relevé schématique de la coupe de Henri Breuil, le 15 avril 1908, par les membres de la commission convoquée par D. Peyrony pour trancher la question, et l'examen des résultats du Ruth « eurent une influence considérable sur l'issue de la controverse [...]. Les faits parlaient d'eux-mêmes et la bataille était gagnée ⁴⁵ ».

Les fameux bas-reliefs furent découverts en 1911 et 1912. Les blocs sculptés ornèrent longtemps le petit musée privé du Dr Lalanne, décédé en 1924, puis furent donnés en 1961 par sa famille ⁴⁶ au futur musée d'Aquitaine

42. ROUSSOT (Alain), 2000. Pour la somme considérable de 25 000 francs-or, ramenée à 18 000, soit l'équivalent d'environ 50 000 euros.

43. DELLUC (Brigitte et Gilles), 1997.

44. Sous le terme d'Aurignacien *lato sensu*, on englobait alors l'Aurignacien inférieur (Châtelperronien ou Périgordien inférieur), l'Aurignacien moyen (Aurignacien) et l'Aurignacien supérieur (aujourd'hui Gravettien ou Périgordien supérieur).

45. BREUIL (Henri), in : LALANNE (Gaston) et BOUYSSONNIE (Jean), 1941-1946.

46. Le Dr et M^{me} Charon et M. Marion. Le court article de *Sud Ouest* du 5 février 1962 (avec photo de la cérémonie de la signature) comporte trois coquilles : il situe en 1908 la découverte de la vénus de *Louiselle*, dans la vallée de la *Beugne*.

de Bordeaux, sur les conseils du Pr François Bordes⁴⁷. Cet acte fut signé par Jacques Chaban-Delmas, maire de Bordeaux, et M. Valensi, conservateur du musée. L'abri est à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques et les quatre bas-reliefs sont classés depuis le 13 juillet 1926.

Faute de carnets de fouille, la date et le lieu précis de découverte des blocs sculptés, dans la partie orientale du Grand abri de Laussel, demeurent conjecturaux. On est loin de l'assertion de Max Sarradet, conservateur des Bâtiments de France et de Lascaux : il affirmait péremptoirement que ces sculptures avaient été découvertes « dans une couche du Périgordien supérieur⁴⁸ ».

Voici les principaux éléments recueillis à ce sujet⁴⁹. Le bloc plat portant deux personnages en « carte à jouer » aurait été le premier trouvé (mars ou avril 1911), « à la base du Solutréen tout à fait inférieur⁵⁰ » ou dans les éboulis sous-jacents.

1 - La vénus à la corne a été exhumée en décembre 1911, « probablement dans la première quinzaine du mois, [sculptée] sur un gros éboulis dont la base était noyée dans la couche gravettienne, mais dont la partie sculptée était au-dessus de celle-ci ». Une photographie, montrant le gros bloc en place, a été publiée dans la revue *l'Illustration* du 22 juin 1912. Elle a été fournie à cet hebdomadaire par Marcellin Boule, directeur de *l'Anthropologie*.

2 - La vénus à tête quadrillée est signalée par R. Peyrille à G. Lalanne dans une lettre du 11 décembre. Elle était à 1,50 m ou 2 m de la précédente et dans la couche gravettienne, semble-t-il.

3 - Le « Chasseur », trouvé au début 1912, était à quatre mètres plus loin, sur (?) la couche archéologique.

4 - La vénus dite de Berlin, vendue à la fin de 1911 ou au début de 1912, était, finira par avouer Raymond Peyrille, à 3 m à l'est du « Chasseur », sur la pente du talus, au-dessus de la couche archéologique, selon Louis Peyrille, fils du fouilleur. On ne sait pas la date de sa découverte et le Dr Lalanne n'apprendit son existence que plusieurs mois après tout cela. Il ne la vit qu'à Berlin en novembre 1912. Le sieur Peyrille fut condamné le 10 janvier 1913 à six mois de prison, mais la vénus ne put être récupérée, malgré les efforts de D. Peyrony, et elle a disparu depuis la dernière guerre.

47. Roussot (Alain), 2000. Nos vifs remerciements vont à Alain Roussot, alors conservateur chargé des collections de Préhistoire du musée d'Aquitaine. Il nous a permis d'examiner et de photographier les archives du Dr Lalanne et les blocs de Laussel conservés dans ce musée, à l'occasion de la thèse de l'un d'entre nous (G.D.) (DELLUC (Brigitte et Gilles), 1991).

48. C'est-à-dire de Gravettien (SARRADET (Max), 1975).

49. ROUSSOT (Alain), 1984b ; DELLUC (Brigitte et Gilles), 1991 ; ROUSSOT (Alain), 2000.

50. LALANNE (Gaston), 1912.

Que retenir de tout cela ?

En définitive, cette correspondance oubliée a quatre intérêts :

1 - À propos de Laussel, ce courrier confirme parfaitement les commentaires habituels sur les découvertes des bas-reliefs. Certes, il n'apporte pas d'éléments nouveaux mais n'infirme pas les conclusions auxquelles sont parvenus les divers auteurs.

2 - Les détails fournis sur l'abri du Cap Blanc enrichissent notre connaissance des circonstances de découverte de la frise sculptée, comme nous avons essayé de le rapporter.

3 - Toute cette correspondance a aussi le mérite de montrer les relations privilégiées qui existaient, autour de 1910, entre le préhistorien reconnu qu'était l'abbé Henri Breuil, l'instituteur public et préhistorien qu'était le Périgordin Denis Peyrony (chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique depuis 1910) et un amateur bordelais, fortuné et chanceux, le Dr Gaston Lalanne.

4 - Enfin, c'est aussi l'occasion de rappeler ici quelques données biographiques sur le Dr Lalanne. Cet homme de bien est oublié ou même inconnu des archéologues périgordins.

B. et G. D. ⁵¹

Bibliographie et sources ⁵²

- Archives du Dr G. Lalanne, musée d'Aquitaine, Bordeaux.
- Archives de B. et G. Delluc.
- Archives du Muséum national d'Histoire naturelle, fonds André Glory.
- ARCHAMBEAU (Jean) et BAHN (Paul), « Comment la Dame de Cap-Blanc est arrivée à Chicago », *BSHAP*, 2001, t. CXXVIII, p. 163-178, ill.
- BAUDRY (Marie-Thérèse), « Définitions des termes de sculpture. Méthode et vocabulaire », in : *Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, Imprimerie nationale, 1978.

51. Courriel : dellucbg@wanadoo.fr. Site bibliographique : <http://wanadoo.fr/delluc.prehistoire>. Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, USM 103 du MNHN, UMR 5198 du CNRS, et abri Pataud, 24620 Les Eyzies.

52. N'ont été conservées, dans la présente liste, que les références appelées dans le texte.

- BREUIL (Henri), « L'Aurignacien présolutréen. Épilogue d'une controverse. III Gisements Aurignaciens Présolutréens », *La Revue préhistorique, Annales de Paléontologie*, 1909, 4^e année, n° 9, p. 229-248 et 265-286, ill.
- BREUIL (Henri), *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac, Centre d'études et de documentation préhistoriques, 1952.
- BREUIL (Henri), « Ma vie en Périgord », *BSHAP*, 1960, t. LXXXVII, p. 115-131.
- COLIN-SIMARD, *Découverte archéologique de la France*, Paris, Librairie académique Perrin, 1957.
- CROS (A.), *Étude de 193 malades internés en établissement psychiatrique privé au début du siècle à Bordeaux (maison de santé de Castel d'Andorte au Bouscat) : pathologies et thèmes délirants*, Bordeaux II, 1992, thèse n° 3083, 124 p., multigraphiée.
- DELLUC (Brigitte et Gilles), « Le grand abri de Laussel », in : *L'art pariétal archaïque en Aquitaine*, XXVIII^e suppl. à *Gallia-Préhistoire*, éd. C.N.R.S., 1991, p. 175-194, ill.
- DELLUC (Brigitte et Gilles), « L'affaire de l'abri du Poisson aux Eyzies : Otto Hauser non coupable », *BSHAP*, 1997, t. CXXIV, p. 171-177, ill.
- DELLUC (Brigitte et Gilles), « L'archéologue Otto Hauser à la lumière de quelques documents périgordins », *BSHAP*, 1999, t. CXXVI, p. 705-748, ill.
- DELLUC (Gilles), avec la coll. de DELLUC (Brigitte), *Le sexe au temps des Cro-Magnons*, Périgueux, éd. Pilote 24, 2006, ill.
- DUHARD (Jean-Pierre), *Le réalisme des figurations féminines du Paléolithique supérieur en France*, Thèse de doctorat en Anthropologie-Préhistoire, Bordeaux, 1989, 2 volumes, ill.
- DUHARD (Jean-Pierre), « Réalisme de l'image féminine paléolithique », *Cahiers du Quaternaire*, 1993, n° 19, Paris, éd. C.N.R.S.
- FERET (Édouard), *Annuaire du Tout Sud-Ouest illustré...*, Paris, éd. Mulo, et Bordeaux, éd. Feret, 1907-1908.
- HAUSER (Otto), *Le Périgord préhistorique. Guide pour les excursions dans les vallées de la Vézère et de la Dordogne et pour l'étude de leurs stations préhistoriques*, Le Bugue, imprimerie Georges Réjou, place de la Volaille, 1911 (avec carte, plans et coupes).
- HONORÉ (F.), « La sculpture il y a 20 000 ans », *l'Illustration*, 22 juin 1912, n° 3617, p. 554-555, ill.
- LALANNE (Jean[-Gaston]), *Les persécutés mélancoliques. Contribution à l'étude des rapports de la mélancolie et du délire de persécution*, thèse, Bordeaux, éd. Durand, 1897, in-8 br., 141 p. Note de l'auteur : « Cette étude est en partie le fruit d'observations personnelles et en effet, j'ai eu la singulière bonne fortune [sic] de pouvoir suivre un laps de temps suffisant un certain nombre de persécutés mélancoliques et d'apprécier l'intérêt qu'il y aurait à bien les connaître ».
- LALANNE (Gaston), « Un atelier de sculpture de l'âge du renne », *Revue préhistorique*, 1910, 5^e année, n° 2, p. 5-16, ill. Les photographies ont été

- communiquées par Marcellin Boule, directeur de *L'Anthropologie*. L'article situe les « cinq ou six figures humaines » dans l'Aurignacien (*lato sensu*).
- LALANNE (Gaston), « Bas-reliefs à figuration humaine de l'abri sous roche de "Laussel" (Dordogne) », *L'Anthropologie*, 1912, t. XXIII, p. 129-149, ill.
 - LALANNE (Gaston) et BREUIL (Henri), « L'abri sculpté du Cap-Blanc à Laussel », *L'Anthropologie*, 1911, t. XXII, p. 335-402, ill.
 - LALANNE (Jean-Gaston) et BOUYSSONNIE (Jean), « Le gisement paléolithique de Laussel. Fouilles du Dr Lalanne », *L'Anthropologie*, 1941-1946, t. L, p. 1-163, ill. Biographie et bibliographie de J.-G. Lalanne, p. 161-163.
 - LAMING-EMPERAIRE (Annette), *La signification de l'art rupestre*, Paris, éd. Picard, 1952.
 - LEROI-GOURHAN (André), *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, éd. Mazenod, 1965.
 - LEROI-GOURHAN (André), TABORIN (Yvette), THIÉBAULT (Stéphanie), « Le Cap Blanc (Marquay, Dordogne) », in : *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, éd. PUF, 1988, p. 186.
 - PIGEAUD (Romain), « Les chevaux du Cap-Blanc », in : *Comment placer une figure sur un volume : les choix de l'artiste magdalénien. Exemples de comportements appliqués à la représentation du cheval*, Mémoire de DEA d'art préhistorique, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 1998, vol. 1, p. 26-44, vol. 2, fig. 20 à 32.
 - PIGEAUD (Romain), « Autour du Cap Blanc. Quelques remarques sur la "forme-cheval" », in : *L'Anthropologie*, 1999, t. CIII, n° 4, p. 569-616.
 - PRUDHOMMEAU (M.), « Les Eyzies et la Préhistoire en Dordogne. Étude chronologique », *Bulletin de la Société d'études et de recherches préhistoriques des Eyzies*, 1960, n° 9, p. 22-29.
 - ROUSSOT (Alain), « Contribution à l'étude de la frise pariétale du Cap Blanc », in : *Simposium internacional de arte rupestre, Santander Simposium*, 1972, p. 87-13, ill.
 - ROUSSOT (Alain), « Observations sur le coloriage des sculptures », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1981, t. 78, p. 200.
 - ROUSSOT (Alain), « Abri du Cap Blanc », in : *L'art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, éd. Ministère de la Culture, 1984a, p. 157-163, ill.
 - ROUSSOT (Alain), « Abri de Laussel », in : *L'art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, éd. Ministère de la Culture, 1984b, p. 167-169, ill.
 - ROUSSOT (Alain), « La sculpture rupestre magdalénienne en Aquitaine », in : *La sculpture rupestre*, Périgueux, éd. Société historique et archéologique du Périgord, 1989, p. 45-72, ill.
 - ROUSSOT (Alain), *Visiter le Cap Blanc*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 1994.
 - ROUSSOT (Alain), *Visiter la Vénus à la corne et Laussel*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2000.

- SARRADET (Max), *L'art préhistorique du Périgord*, Capo di Ponte, éd. du Centro, Studi Camuni n° 6, 1975, ill.
- SONNEVILLE-BORDES (Denise), *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, Bordeaux, éd. Delmas, 1960.
- TOSELLO (Gilles), « Cap Blanc », in : *La Préhistoire. Histoire et dictionnaire* (sous la dir. de D. Vialou), Paris, éd. Robert Laffont, 2004, p. 392.

Notre sortie d'été en Nontronnais samedi 1^{er} juillet 2006

par Anne-Marie CESTAC

Première étape : Nontron. Notre groupe de cent vingt personnes est accueilli par Francis Mathieu, adjoint au maire de Nontron, place Paul-Bert, toujours appelée « place de l'église ». Il nous confie à notre collègue Hervé Lapouge, président de l'office de tourisme, pour la découverte de la ville.

La grande église Saint-Étienne fut détruite en 1820 pour causes de graves détériorations. Son avenir avait posé bien des problèmes à la municipalité d'alors : fallait-il la réparer, la restaurer ou la détruire ? C'est donc la dernière proposition qui a été retenue. Une école pour jeunes filles fut bâtie à peu près sur son emplacement, écartant toute possibilité de déagagement d'une partie de l'édifice, notamment de la crypte.

À notre gauche, notre guide nous signale la maison de pierre et d'ornements de briques du célèbre majoral Camille Chabaneau, plus à droite ce qui reste du château, grande bâtisse rectangulaire où l'on pouvait voir la collection de poupées de M^{lle} de Monneron. Plus bas au-dessus du Bandiat, la coutellerie de Nontron existe depuis plus de cent ans. Nous abandonnons le piton rocheux pour descendre vers la ville ancienne et surtout vers ce qui subsiste de la forteresse : une tour qui commandait le pont-levis la séparant ainsi du château des Peytavies.



Tour du château des Peytavies à Nontron.

Nous remarquons que le départ de la forteresse est soutenu par des arches impressionnantes, élevées au XVIII^e siècle. Nontron, fut, en effet, bâtie et rebâtie car elle sera, au cours de l'histoire, le théâtre de conflits sanglants. Nous citerons : les Normands, qui la mettent à feu et à sang en 848 et 849, la guerre de Cent Ans qui ne l'épargne guère, Richard Cœur de Lion poursuivant le comte de Limoges, resté fidèle au roi de France, incendiant château et église faute de pouvoir prendre la ville d'assaut...

Le niveau des constructions anciennes était beaucoup plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui et nous sommes surtout frappés par le viaduc, créé pour la voie ferrée au XIX^e siècle. Autre bâtiment de la même époque, « l'église nouvelle » édifiée sur l'emplacement de la chapelle Notre-Dame des Ronces, remarquable par ses peintures, ses vitraux et ses voûtes.

Marie-Thérèse Mousnier, présidente du GRHiN, nous entraîne, par un souterrain creusé sous le château, vers des caves du plus haut intérêt : dallage en pisé, mobilier campagnard, potager, bujadier... et rafraîchissements proposés à l'assemblée, précédés d'une courte introduction sur la baronnie de Nontron. Elle offre toujours son cadre de granit, d'eau vive et de châtaigniers et des projets en perspective : le château abritera des expositions et « une maison des couteaux de France » pourrait voir le jour dans la ville.

Remerciements chaleureux sont adressés à MM. Mathieu et Lapouge.

Deuxième étape : le château de Leygurat à Augignac chez la comtesse de Vandière.



Le château de Leygurat.

Nous sommes reçus dans une belle demeure, campée sur sa motte naturelle. Alain Ribadeau Dumas trace un récit détaillé des lieux et de ses habitants. Nous retiendrons que le château est l'une des vingt deux châtelainies de la baronnie de Nontron. Bâti en pierres du pays, certains de ses encadrements sont sculptés dans le granit et le linteau de la porte d'entrée porte deux écussons sans armoiries. Construit à deux niveaux, il a abrité des familles célèbres, dont les d'Abzac apparentés aux Vandière. L'un d'eux s'est particulièrement distingué, en un temps où les chevaux occupaient une place primordiale dans nos vies. Un Vandière d'Abzac, écuyer à Versailles, instructeur des futurs Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, émigra après 1789, en Allemagne. Il entre un jour dans un manège où un cavalier faisait travailler un cheval difficile. Il ne parvenait pas à lui faire prendre le galop. Avisant Vandière, il lui lance : « Si vous pouvez faire mieux ! ». Vandière d'Abzac se met en selle et fait deux fois de suite le tour du manège par un départ au galop de pied ferme... et à gauche. Le cavalier lui dit alors : « Vous êtes le diable en personne ou bien le comte de Vandière ! », « Je suis le second et n'ai rien de commun avec le premier ».

Nous prenons l'escalier à vis pour descendre vers un espace plein de charme et de naturel, un pré vallonné en guise de terrasse, et en contrebas des étangs entourés de châtaigniers. Vue splendide et accueil sympathique : sangria, gâteaux, vins nous sont servis par la maîtresse de maison.

Nous partons ensuite déjeuner à Saint-Mathieu, à la Grange du Lac, où le président prononce un discours vif, enjoué et émaillé de citations. Il remercie Jean Bardoulat, chantre et promoteur du Périgord Vert, Alain et Sabine Ribadeau Dumas, organisateurs de cette journée, Jeannine Rousset, Marie-Thérèse Mousnier et tous les bénévoles qui œuvrent dans l'ombre et dont on ne saurait se passer.

Des remerciements sont également adressés aux propriétaires qui ont bien voulu ouvrir leurs maison à nos « cohortes » : la comtesse de Vandière, le marquis et la marquise de Cromières et Marcelle Jesberger. Il donne rendez-vous à Alain Blondin, spécialiste des églises romanes, pour nous faire découvrir celle de Reilhac. « Nous y serons au frais », ajoute-t-il. Le poète allemand Heine ne disait-il pas : « Je suis athée, mais j'aime les églises, il y fait meilleur que dehors ». « D'autres découvertes nous attendent » conclut le président.

Troisième étape : le château de Cromières. Cette forteresse est très imposante : deux tours, un donjon et une tour hexagonale. Le général de Cromières nous ouvre sa demeure et ses souvenirs : l'ensemble du château est hétérogène car il a connu une évolution lente, liée à l'histoire de France. Il fut une construction militaire, de défense du territoire, avant de devenir un château d'agrément. Au départ villa gallo-romaine, il a traversé les siècles, dont une grande partie dans la famille de notre hôte. Au nord, le donjon est du XII^e siècle. Il a une forme semi-circulaire et est réduit de trois à quatre mètres de hauteur depuis la Révolution. Il faisait partie de la vicomté de Rochechouart qui comptait six châteaux, et a occupé une place de choix dans l'ancien Poitou d'Aliénor d'Aquitaine.

Au moment des guerres de religion, le château connut catholicisme et Réforme. On peut encore voir, derrière la chapelle, ce qui fut le temple. Parmi les grands noms de ses habitants, citons Jean de Selves, ambassadeur, premier président aux parlements de Bordeaux et de Paris, qui acheta le château en 1516 et fut un des diplomates reconnus de son temps. Plus tard, les Bermondet donnèrent à la France des magistrats et des militaires.

Le château propose à la visite : une chapelle aux belles gypseries du XVIII^e siècle que l'on retrouve dans la salle à manger et le salon, une lingerie superbe, toute en boiserie, devenue boudoir, un grand salon aux larges et hautes ouvertures. Quatre médaillons représentent les quatre saisons et les



Le château de Cromières.

quatre tableaux au-dessus des portes ne manquent pas d'intérêt. La salle à manger voûtée, située sous le donjon, possède deux médaillons ronds en marbre blanc, ramenés d'Italie. Ils représentent deux profils d'empereurs romains... Enfin, deux loups impressionnants, naturalisés, témoignent du passé de chasseurs des hôtes des lieux. Une fort belle visite.

Quatrième étape : Reilhac.

L'église de Reilhac, commente Alain Blondin, est en granit et a beaucoup intéressé Jean Secret dont nous saluons aujourd'hui le vingt cinquième anniversaire de la mort. Elle a appartenu au diocèse de Limoges jusqu'en 1801.

Il y a eu des templiers à Reilhac dès 1224. Aujourd'hui encore, on peut voir dans le village une maison des templiers restaurée.

Le plan de l'église est simple : trois travées, suivies d'un chœur sous coupole et d'une abside semi-circulaire. Un portail à cinq voussures fait penser à ceux de Saint-Martin de Brive, Saint-Léonard-de-Noblat ou Saint-Amand-de-Coly. L'abside est entourée de contreforts, le clocher est barlong. On peut remarquer, enfin, la cuve baptismale à base dorique.

Comme le dit Jean Secret, il n'y a pas de différence entre les anciennes églises périgordines et limousines du XII^e siècle, sinon que celles-là sont en calcaire et celles-ci en granit.

Dernière étape : le repaire noble de Villautranges.

Pour atteindre cette demeure, nous suivons la Tardoire. C'est la région des forges du Haut-Périgord. À côté de Lautranges, nous passons tout près de celle de La Vallade.

Villautranges, longue et d'un brun doré, apparaît dans les bois de châtaigniers, au détour d'une allée. La visite du repaire est conduite par Marcelle Jesberger, sa propriétaire : « Il fut acheté en 1966 par mon mari et moi-même. Nous avons beaucoup travaillé ici l'un et l'autre. Et je suis restée seule, puisque pilote d'essai, il a trouvé la mort trop jeune, lors d'un parcours pourtant habituel. »

Logis harmonieux, des XVI^e et XVII^e siècles, il comprend deux niveaux, le plus bas jouxtant la Tardoire. Bâti en moyen appareil, ses murs font 90 cm d'épaisseur et sa cave voûtée 32 m de long.

« Lorsque nous l'avons acquise, il s'agissait d'une ferme dont la partie centrale était descendue de deux mètres ». La porte d'entrée est surmontée d'un linteau daté de 1581 et la maison possède quatre belles cheminées de pierre, une salle de 12 mètres sur 7 et un superbe dallage de terre cuite qui vient du château de Pressignac. Maison forte ? Elle porte la trace de deux



L'église de Reilhac.



Le repaire de Villautranges.

échauguettes et possède un escalier intérieur droit qui conduit à la rivière et une poutraison de grande qualité, sur toute son étendue. Cette noble demeure a abrité entre autres Pierre Péri, écuyer, qui a épousé Marguerite d'Abzac.

C'est en 1608 que le seigneur d'Abzac entre dans la famille et en 1654, Jacques d'Abzac, titre seigneur d'Abzac de Villautranges. La propriété reste d'ailleurs dans la famille jusqu'en 1793, où elle est vendue comme bien national, avec rétrocession à son héritier légitime Armand du Lau en 1834. Une dizaine de propriétaires se succèdent ensuite.

M^{me} Jesberger a donc su redonner vie à cet ensemble sobre et élégant.

En cette fin de journée, avant de pendre congé ; nous profitons de l'ombre douce et parfumée d'un gros tilleul centenaire qui abrite nos dernières agapes, offertes par la SHAP.

A.-M. C.

Photos Maurice Cestac.

VIENT DE PARAÎTRE

Jean-Serge Éloi, *Les cheminots à l'assaut du ciel. 1920, la grande grève à Périgueux*, Périgueux, éd. Fanlac, 2006, 128 p., 10 €.

Ce petit ouvrage s'est donné comme but d'apporter un éclairage sur ce que l'auteur appelle un « accident » dans l'histoire de Périgueux. Non pas parce que cette grève n'a pas d'importance aux yeux de Jean-Serge Éloi, mais parce qu'elle est sans précédent et sans lendemain dans l'histoire de la capitale du Périgord.

Le contexte de ce mouvement social est particulier. Nous sommes dans l'entre-deux-guerres et Périgueux vient de se doter d'un maire socialiste Paul Bouthonnier. En 1920, dans « Périgueux la rouge », une agitation sociale considérable voit le jour avec les grèves des cheminots de la Compagnie du Paris-Orléans. Et cet épisode va bouleverser la vie de la compagnie des chemins de fer, diviser les forces syndicales jusqu'au Front populaire et marquera les consciences.

Ce sont pourtant 71% des effectifs des ateliers du PO (Paris-Orléans), soit 2 047 cheminots, qui seront révoqués en guise de sanction à l'issue de ces grèves. De quoi déstabiliser le quartier du Toulon, siège des ateliers, voire une ville tout entière dont le quart de la population vit au rythme du chemin de fer.

Avec une rigueur de sociologue et d'historien, Jean-Serge Éloi replace cet événement dans son contexte historique, analyse avec précision le déroulement des événements et leurs conséquences sociales et politiques, annonce de transformations radicales dont l'aboutissement s'inscrit dans le Front populaire.

Jean-Serge Éloi

Les cheminots à l'assaut du ciel

1920, la grande grève à Périgueux



FANLAC

Une « galerie » de portraits des hommes natifs du Périgord et qui ont compté dans la vie sociale de la région conclue cet ouvrage qui s'intéresse aux hommes et à leurs aspirations tant humaines que politiques.

Anne Bécheau

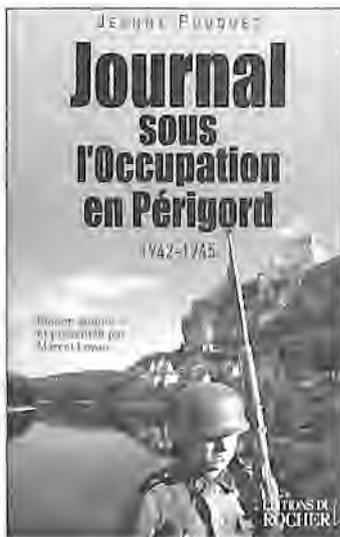
Jeanne Pouquet, *Journal sous l'Occupation en Périgord 1942-1945* (édition établie et présentée par Marcel Loyau), Monaco, éd. du Rocher, 2006, 258 p., 20,50 €.

Marcel Loyau a eu le courage de soutenir aux éditions du Rocher un ouvrage qui ne manquera pas de faire grincer bien des dents : le récit par Jeanne Pouquet – modèle de Proust pour le personnage de Gilberte Swann, belle-fille de Léontine Arman de Caillavet, qui fut la maîtresse égypte d'Anatole France, épouse puis veuve de Gaston de Caillavet et mère de Simone, épouse d'André Maurois – des événements qui marquèrent une période pour le moins troublée, celle de l'Occupation.

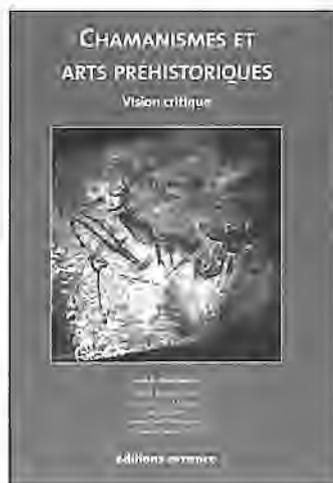
En effet, loin des sentiers battus et des discours « politiquement corrects » dont sont souvent truffés les ouvrages sur la Résistance, le régime de Vichy et l'occupant, l'auteur dresse en toute liberté un tableau décoiffant de ce qui fut pour certains un désastre ou un drame et pour d'autres une flamme ou un espoir. Retirée en Périgord, à Essendières, Jeanne Pouquet nous livre non seulement ses impressions « très personnelles » sur ce qu'elle a vu ou entendu dans ce département livré au chaos, mais également des extraits de l'abondante correspondance qu'elle a reçue de ses relations dans plusieurs régions françaises. Ainsi, nous retrouvons au fil des pages sa perception quelque peu déformée des drames qui ensanglantèrent la région, ses jugements troublants sur les hommes de Vichy ou sur les résistants mais également ses doutes sur la réalité d'une situation qui semble lui échapper.

Même si ce « journal » contient quelques excès, il méritait d'être publié comme le témoignage d'un désarroi – sans doute très répandu à l'époque –, d'un déchirement entre une fidélité aveugle au passé et une peur indicible devant le temps nouveau de la Résistance.

Guy Penaud



Sous la direction de Michel Lorblanchet, Jean-Loïc Le Quellec, Paul G. Bahn, Henri-Paul Francfort, Brigitte et Gilles Delluc, *Chamanismes et arts préhistoriques. Vision critique*, Paris, éd. Errance, 2006, 334 p., ill. noir et blanc, 30 €.



Il y a peu, d'aucuns évoquaient la place occupée par des « sorciers de tribus », soigneurs, désenvoûteurs, faiseurs de pluie... De nos jours, les mêmes révélateurs font toujours dans l'occulte, mais l'auxiliaire des dieux se nomme désormais « chamane ».

En Sibérie, dans le désert austral comme au cœur de l'Inde, les ethnologues ont renoncé pour leur part à toute comparaison entre l'illuminé du clan et le peintre de Lascaux. L'histoire est intéressante, car pour d'autres, il n'en est rien. Au contraire.

Le chœur de ces hérauts est conduit depuis quelques lunes par un chantre de l'art des grottes paléolithiques, le très médiatique Jean Clottes. Il se délecte en spéculant avec les chamanes de la grotte Chauvet ou Cosquer, dopés aux racines hallucinogènes, entrant en transes, alors que les peintres (vulgaires interprètes) traçent les contours des ombres projetées par les torches résineuses sur les parois.

Un livre récent réunit, pour une analyse critique, une douzaine d'auteurs, parmi les meilleurs spécialistes en art pariétal de France, Grande-Bretagne, États-Unis et Afrique du Sud. Scientifiquement, ils critiquent cette interprétation globalisante de l'art des cavernes et formulent des opinions bien différentes, recherchant dans cet art d'autres raisons d'être que l'hypothèse chamanique.

Dans un chapitre d'une trentaine de pages, Gilles Delluc démonte minutieusement, à la fois en médecin des hôpitaux et en préhistorien, la relation d'une « vision chamanique » qu'aurait eue à Lascaux, lors d'une nuit de 1961, le conservateur Max Sarradet ¹. Pour Jean Clottes, il y a là « une hallucination criante de vérité », favorisée par le gaz carbonique ambiant, propice à la rencontre des esprits. Comme pour les premiers hommes ! D'autant, dit-il, que l'apparition fantasmagorique fit perdre conscience au visiteur du soir, puis dialoguer avec le « peintre-sculpteur » vieux de 17 000 ans

1. Le conservateur régional des Bâtiments de France, notre collègue et ami Max Sarradet, s'est éteint le jeudi 15 avril 2006.

et de conclure avec lui que le moment était venu de « fermer la grotte aux touristes » pour en assurer une saine et respectueuse conservation. En fait ce n'était qu'une simple illusion d'optique et il est prouvé que le CO₂ n'entraîne jamais d'hallucinations.

Dans un autre chapitre de vingt-cinq pages, B. et G. Delluc rappellent que l'abbé André Glory avait, lui aussi, sur la fin de ses jours, opté pour cette même hypothèse chamanique. Cela lui avait valu de féroces critiques de l'ethnologue et préhistorien André Leroi-Gourhan.

Les autres chapitres de ce fort volume, très documenté, s'appuyant à la fois sur une très riche bibliographie et sur une grande expérience, vont dans le même sens, critiquant et rejetant cette hypothèse chamanique qui ne manqua pas, par son caractère à la fois mystérieux et merveilleux, de faire rêver un large public.

Jacques Lagrange

NOTES DE LECTURE

BIOGRAPHIE

Jean-Michel Faure, *Pierre Lachambeaudie 1806-1872 poète et fabuliste montignacois*, Saint-Astier, impr. Iota, 2006, 95 p., ill., 25 €.

Jean-Michel Faure sort de l'oubli le poète P. Lachambeaudie. Il nous détaille tout d'abord les principaux événements de sa vie : après avoir enseigné en Périgord, il devient journaliste, d'abord en province puis à Paris, où il rencontre Victor Hugo, George Sand, Blanqui... Ses idées politiques très affirmées, il est républicain et socialiste, lui valent d'être arrêté en 1848, puis en 1851 au lendemain du coup d'État bonapartiste. Il est exilé à Bruxelles pendant 5 ans, grâce à son protecteur, le célèbre chansonnier Béranger, qui lui évite Cayenne... Il meurt en région parisienne en 1872 après avoir eu la joie de voir proclamée la III^e République. Dans une seconde partie, J.-M. Faure nous présente l'œuvre du poète, dans laquelle transparaît ses idées révolutionnaires : condition féminine, lutte contre l'esclavage et la pauvreté...

S.B.-P.

HISTOIRE

Philippe Grandcoing, *Un Robin des Bois entre Périgord et Limousin : histoire et légende de Burgou XIX^e-XX^e siècles*, Limoges, éd. Culture et Patrimoine (coll. Patrimoine en poche), 2006, 160 p., ill., 21 €.

Chronique au fil des années 1830 de la criminalité aux confins du Périgord et du Limousin dans les pas d'un brigand surnommé Burgou sévissant avec ses complices.

Ce livre, illustré de nombreux documents, foisonne de connaissances historiques et patrimoniales régionales et s'intéresse également au monde rural du XIX^e siècle.

Ainsi, l'auteur, docteur en histoire contemporaine, analyse avec simplicité le destin d'un criminel, l'univers des campagnes, les méandres d'une action judiciaire et de conclure : « *Ce que nous révèle l'histoire de Bourgou et sa bande, c'est que l'individu reste pour partie irréductible à l'analyse historique.* »

M.-P. M.-J.

LITTÉRATURE

Thalie de Molènes, *L'inlassable course des rivières vers la mer*, Périgueux, éd. Fanlac, 2006, 144 p., 11 €.

En 2003, Thalie de Molènes recevait le prix Marguerite Andoux, pour son ouvrage *Le Bahau*, transposition de sa vie pendant la période de l'Occupation en Dordogne.

Dans ce nouvel ouvrage, l'auteure nous fait partager le destin de sept femmes. Retenons celui de Marguerite qui épouse en 1605 François de Beaugard ou encore Germaine, arrivée à Montignac en octobre 1942 avec son fils... À des époques différentes : celle des assemblées au Désert des Protestants, des derniers combats de la Commune de Paris, des lendemains de la Guerre de 1914, des maquis de la Seconde Guerre mondiale ou de la disparition de la vie paysanne en Périgord, ces portraits dévoilent le féminin destin, inlassable course des rivières vers la mer...

M.-P. M.-J.

MONOGRAPHIE

Jacques Reix, *Châteaux et castelets en pays vigneron : Sainte-Foy, Saussignac, Montravel*, Saint-Cyr-sur-Loire, éd. Alan Sutton (coll. Mémoire en images), 2006, 128 p., ill., 19,90 €.

Auteur de nombreux ouvrages régionalistes reconnus, Jacques Reix propose une balade historique découpée en trois circuits : le pays Foyen, le terroir de Saussignac et Le Fleix, celui de Montravel et Gurçon. Ce riche territoire vinicole recèle une centaine de châteaux et castelets dont l'évocation nous renseigne sur les batailles féodales, les guerres de Religion, la Révolution...

À la recherche d'un temps disparu, l'ouvrage, enrichi de cartes postales anciennes, de documents d'archives et de photographies noir et blanc, s'adresse aussi bien aux personnes passionnées de terroir que de patrimoine.

M.-P. M.-J.

NOUVELLES

Michel Carcenac, *Le trésor de Désesquaux*, Belvès, éd. du Hérisson, 2006, 248 p., ill., 28 €.

Recueil de vingt-huit nouvelles qui s'apparente à la transcription issue de la tradition orale mettant en relief des moments de vie du point de vue de son narrateur dont il est soit le témoin, soit l'acteur... Entre réalisme et fantastique parfois, le lecteur, maintenu en haleine, passe ainsi des souvenirs de soixante années de médecine de l'auteur à l'épopée des émigrants Périgordins en partance pour l'Argentine, de la course de fond avec René Cytryk à la Résistance, du singulier épicier de Belvès aux meules de silex de Domme...

Comme l'écrivit Baudelaire, « *La nouvelle a sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet.* » La gageure de Michel Carcennac est pleinement aboutie.

M.-P. M.-J.

PRÉHISTOIRE

Brigitte et Gilles Delluc, *Connaître Lascaux*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2006, 77 p., ill., 7,50 €.

Voici donc l'édition revue et augmentée de l'ouvrage de Brigitte et Gilles Delluc, préhistoriens, consacré à Lascaux. De nombreux encadrés tout à fait pertinents viennent compléter les éditions précédentes : Marcel Ravidat, l'abbé Glory, André Malraux, le mobilier trouvé sur place... ainsi qu'un plan précisant la position des différentes peintures. Les auteurs ont apporté autant de soin au texte qu'aux illustrations (photographies de Ray Delvert) : ce travail constitue ainsi une base solide pour qui s'intéresse à cette grotte, « la plus célèbre du monde ».

S.B.-P.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse à Marie-Pierre Mazeau-Janot, au siège de la SHAP. Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

Des collégiens tocanais à l'hôtel de Fayolle

Notre professeur d'histoire, Jacques Dupeyré, a pris l'initiative de faire découvrir la ville de Périgueux, sous différents aspects, aux trois classes de 5^e du collège de Tocane Saint-Apre.

Ainsi, le mardi 2 mai 2006, nous nous sommes rendus par groupe d'une vingtaine d'élèves tour à tour aux Archives départementales, à la tour Mataguerre, dans le quartier médiéval et enfin à la Société historique et archéologique du Périgord.

Nous savions que la visite de la S.H.A.P. serait exceptionnelle « aux dires de notre professeur ». Tout d'abord nous avons été accueillis par la vice-présidente, J. Rousset, qui ensuite nous a exposé l'historique de l'association et M.-P. Mazeau-Janot nous a sensibilisés au travail effectué pour la réalisation des publications trimestrielles. Et puis durant le pique-nique organisé dans la cour, nous avons profité des commentaires sur l'architecture de l'hôtel de Fayolle et l'histoire du quartier. Mais surtout en début d'après-midi, nous avons eu l'honneur de partager avec le président de la SHAP, le chanoine Pierre Pommarède, deux heures extraordinaires. Nous sommes partis en ayant la conviction d'avoir passé une journée exceptionnelle et d'avoir fait des rencontres que nous n'oublierons pas. Merci à tous. Nous espérons que d'autres professeurs auront la belle idée de partager des moments aussi riches avec leurs élèves.

Boris M.-J.



C'était une bonne idée, qu'ont eue les enseignants de favoriser une pause de leurs élèves dans des lieux de mémoire : on ne sait jamais si les graines que jette Cléo dans de jeunes intelligences ne ramèneront, en temps voulu, des adolescents vers notre Société. J'ai noté, durant les exposés, une grande écoute et une réelle attention chez mes compatriotes tocanais et saint-aprais.

Pierre Pommarède, Président

LES PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- Le premier mercredi de novembre tombant le 1^{er} novembre, jour férié, la réunion mensuelle aura lieu le 8 novembre et la soirée bimestrielle le 15 novembre.

- Nos prochaines soirées bimestrielles auront lieu à notre siège, 18, rue du Plantier à Périgueux, à 18 h 30 : le 15 novembre 2006, avec « Le sexe au temps des Cro-Magnons » par le Dr Gilles Delluc, avec la collaboration de Brigitte Delluc ; le 10 janvier 2007. Les programmes sont régulièrement annoncés au cours des réunions mensuelles et par voie de presse.

- La prochaine assemblée générale ordinaire, prévue statutairement pour le 3 janvier 2007, sera reportée automatiquement au mercredi 7 février 2007 si le quorum n'est pas atteint en janvier.

COURRIER DES LECTEURS

- M. Michel Souloumiac (1, impasse des Chênes, 24130 La Force) nous indique que, le 18 décembre 2005, ont été proposés à l'Hôtel des ventes du Périgord (Bergerac), des « souvenirs des ducs et du château de la Force » : surtout du mobilier, des lettres, des bijoux, des bibelots et des tableaux. Ces objets provenaient d'une donation effectuée par la duchesse douairière de La Force. Pour la plupart, c'étaient des biens acquis après la destruction du château de La Force en 1793.

Parmi ces objets :

1 - une aquarelle (30 x 40 cm) peinte par un duc de la Force à la fin du XVIII^e siècle représentant, en vue cavalière, le château, rasé en 1793, démolition attribuée à Lakanal (fig. 1 à gauche). Cette aquarelle de la collection M. Lengereau a été publiée par Philippe Jayle dans *Le Périgord révolutionnaire* (suppl. au tome CXVI du *BSHAP*, 1989, p. 644). Cette vue du château est « une des rares iconographies qui existe de ce château. Elle est assez différente de la reconstitution de E. Conord, parue dans la 6^e livraison des *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne* et de celle d'Astruc et Belugue que Jules de Termes avait fait reproduire dans les années 1850 (*Jules Determes lith. Imp. Auguste Bry, r. du Bac, 114, Paris*) (fig. 2) ». Une autre gravure a été fournie par J. Secret dans son *Châteaux, manoirs et gentilhommières* (1966). L'iconothèque de la S.H.A.P. conserve un plan du château par E. Conord que nous avons restitué et publié dans *Le Périgord révolutionnaire* (p. 640).



Fig. 1.

2 - un portrait (huile sur toile), restauré et repeint, de François Nompars de Caumont, comte de Lauzun, capitaine des Cent gentilshommes de la Maison du roi (fig. 1, au centre), Maréchal de camp sous Louis XIII, il se trouvait aux sièges de la Force et de Montréval en 1622 contre les huguenots (*BSHAP*, 1924, t. LI, p. 110 ; PENAUD (Guy), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999).

3 - des livres reliés, notamment aux armes des ducs de Caumont-La Force : *D'azur à trois léopards l'un sur l'autre* (fig. 1, à droite).

4 - quatre boîtes d'archives, au format des boîtes d'archives utilisées par les Archives nationales pour y déposer les fonds privés (où les archives de la famille Caumont-La Force sont répertoriées sous le numéro 353 AP : plus de 45 boîtes et 180 dossiers).

M. Souloumiac souligne que les objets ainsi dispersés n'ont « rien à voir avec les collections assemblées au château de La Force entre 1604 et 1793, notamment ceux décrits par Jules de Termes (ancien attaché à la Bibliothèque nationale), dans un inventaire de l'époque qui cite : des sculptures de M. de la

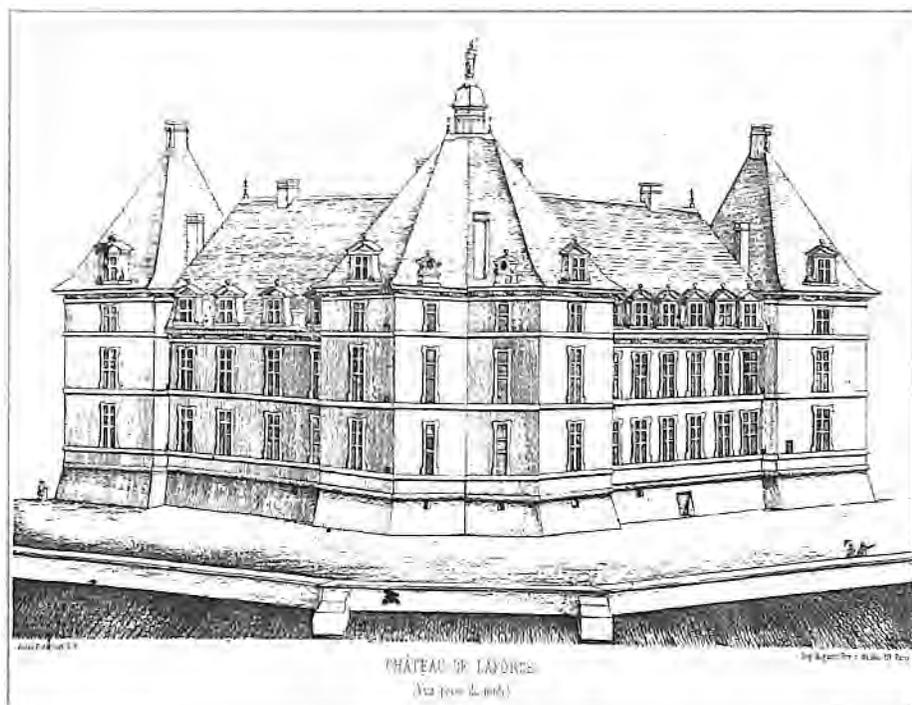


Fig. 2.

Bastaudire, des riches tapis, des somptueuses tentures, des bibliothèques, des portraits dont plusieurs de Van Dyck ».

- M. Marcel Berthier (Le Gardoy, 24510 Trémolat) nous envoie un détail (fig. 3) d'une « carte de visite de Dom Dominique Georges, abbé cistercien du Val Richer, à l'abbaye de Perseigne, le 24 juillet 1681 ». Le document porte la signature de Dom Robert Couturier, profès de Barbeau.

Fig. 3.

prieur de Preuilley, qui fut prieur de Cadouin (1672-1678) et de Perseigne (1678-1686). Cette carte de visite est citée dans l'ouvrage récent de Claude Garda : *La Vie des communautés cisterciennes au XVII^e siècle. 54 cartes de visite de Dom Dominique Georges*, Cahiers cisterciens, série « Des lieux et des temps » n° 10, Abbaye de Bellefontaine, 2005.

- L'abbé Michel Bousserie (aumônerie du C.H.P., 80, avenue Georges-Pompidou, 24000 Périgueux), de passage à Chypre, s'est intéressé à l'église de Peristerona (début du XII^e siècle), qui a évoqué pour lui ce que devait être la collégiale Saint-Front jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

- M^{me} Madeleine Filliol (32, bd Gordon-Benett, 63100 Clermont-Ferrand) a identifié la photographie présentée par M. Soubeyran dans les Petites Nouvelles (*BSHAP*, 2006, t. CXXXIII, p. 130). D'après ses souvenirs d'ancienne habitante de ce bourg, il s'agit de Port-Sainte-Foy vu depuis la rivière (en barque ?).

- M. Jacques Lafond-Grellety (Le Moulin, 24610 Sant-Martin-de-Gurson) signale que c'est par extension que le manoir de Mondésir à Villefranche-de-Lonchat a été nommé *Wesphalie* dans le récent *Périgord des mille et un châteaux*. « Il y a confusion avec le moulin à vent des Chaumes, situé à 750 mètres de Mondésir et n'en dépendant pas, où bivouaqua en effet le 4^e bataillon du régiment de Wesphalie entre le 12 décembre 1807 et le 9 janvier 1808. Depuis, le moulin des Chaumes est parfois dénommé moulin de Wesphalie en souvenir de cet épisode, mais jamais, jusqu'à ce jour, le château de Mondésir, qui fut habité par une descendante de Montaigne, et où est née et se maria la mère du vaillant général Beaupuy, de l'armée républicaine ». C'est pour lui l'occasion de rectifier une autre erreur relevée dans l'ouvrage *La Renaissance en Périgord*, paru chez Fanlac il y a dix ans. « L'auteur, Laurent Bolard, a donné au très ravissant manoir de Matecoulon à Montpeyroux le nom de *Le Bousquet* (p. 169). Avant Matecoulon, il fut appelé *Les Marroux* et *Les Bourdeaux*, jamais *Le Bousquet* ».

- La demande du chanoine Pommarède concernant le château de Parenchères continue à donner lieu à de nombreux courriers, qui confirment tous sa localisation sur la commune de Ligueux, en Gironde, à la limite du département de la Dordogne. M. Jean-Luc Eymerie (jl.eymerie.gnc@cg.celtelplus.com) indique que le nom est écrit *Paranchères* avec un *a* sur la carte de Cassini. Jacques Lafond-Grellety (Le Moulin, 24610 Saint-Martin-de-Gurson) précise que le château surplombe le ruisseau du Seignal qui matérialise la frontière. M. Jacques Valentin (jacval@club-internet.fr) ajoute que « cette propriété a appartenu de 1826 à son décès (à Parenchères), le 4 février 1861, à Anne-Lodoïska Boudet, ancêtre directe de sa femme, Isabelle Boudet ». Serge Tardy de Montagnac (La Rouchelière, Le Rouchou, 24460 Château-l'Évêque) signale qu'il possède les généalogies des Filiol de Marière et des Filiol de Paranchères. Hubert de Cerval (helium.regie@wanadoo.fr) précise que cette

vaste propriété appartenait dans les années 1950 à la famille Richebé, un producteur de cinéma originaire de Lille : dans le milieu du cinéma, Roger Richebé (1897-1989), exploitant puis producteur et réalisateur, était malicieusement surnommé *Pauvre C* (G. Delluc). Au début des années 1960, la propriété fut acquise par M. Grazaniol, qui transforma le domaine à vocation laitière en un immense verger de pruniers et noyers. Son fils en fit un grand domaine viticole (appellation *Sainte-Foy-Bordeaux*). Dernière nouvelle envoyée par Alain Ledu (3, avenue Henri-Barbusse, 24000 Périgueux) : la société civile *Château de Parenchères* s'appelle désormais *Le Forestier* (*La Vie économique*, 29 mars 2006).

- M. Jean-Pierre Bétoin (40, rue du 26-Mars 1944, 24600 Ribérac) a reconstitué l'histoire de l'incendie en 1937 d'une demeure de Ribérac, appelée « le château », qui était la résidence secondaire d'un couple de Parisiens, Simon et Marie-Berthe Arbellot de Vacqueur, dont le nom est lié à la Cagoule et à François Mitterrand (voir DELLUC (Gilles), *Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour*, Périgueux, éd. Pilote 24, p. 93, note 83). Dans la nuit du 26 au 27 octobre, pendant une nuit de tempête, la maison fut totalement dévastée par un violent incendie d'origine inconnue (*Journal de Ribérac*, 29 octobre 1937 ; *Le Ribéracois*). « Seuls les murs noircis restent de cette belle habitation qui renfermait un important mobilier et de nombreux tableaux de valeur [...]. Les pompiers, alertés par la sirène, sont vivement arrivés sur les lieux mais ils n'ont pu que noyer les décombres. De cette jolie demeure, il ne reste que les quatre murs. »

- À propos du maréchal Bugeaud, M^{me} Anne Farthouat-Dufraisse (rue d'Isly, 24160 Excideuil), descendante de sa sœur aînée, nous demande de rappeler que dans *L'Almanach de l'Histoire*, en 1959, pour décrire son parent, André Castetot citait une phrase du maréchal Canrobert, à la fin de sa vie : « J'ai quatre-vingt-cinq ans, j'ai vu tous les grands hommes de notre siècle : Bismarck, Cavour et Thiers, Napoléon III, Victor-Emmanuel et Guillaume. Eh bien ! de tous ces hommes, le plus grand par le cœur et le caractère, par le bien qu'il a fait à son pays et à ses concitoyens, c'est le maréchal Bugeaud ! »

- Pour compléter notre article sur Louis Didon (DELLUC (Brigitte et Gilles), *BSHAP*, 2006, t. CXXXIII, p. 97-122), le Pr Randall White, université de New York (RWCALVAIRE@aol.com), rappelle que les collections américaines provenant des fouilles de ce préhistorien périgordin à l'abri Blanchard ont fait l'objet d'une étude complète, avec relevé des objets (notamment plus d'une centaine de perles d'ivoire et deux pendeloques), dans « French Paleolithic collections in the Logan Museum of Anthropology », à Beloit, sous la direction de R. White et L. B. Breitborde, *Logan Museum Bulletin (new series)*, vol. I, n° 3, p. 97-19. Ce gros et beau volume traite aussi d'autres objets des Eyzies (R. White et A. Roussot), de l'abri Cellier, de Combe Cullier et de Limeuil.

Nous en avons extrait ici (fig. 4) : 1 - une photographie de l'abri Labattut avec (de g. à dr.) L. Didon (flou), Marcel Castanet, fouilleur, deux inconnues et Dorothy Garrod de l'université de Cambridge ; 2 - un relevé par R. White de la grande pendeloque de Blanchard ; 3 - une lettre de L. Didon.

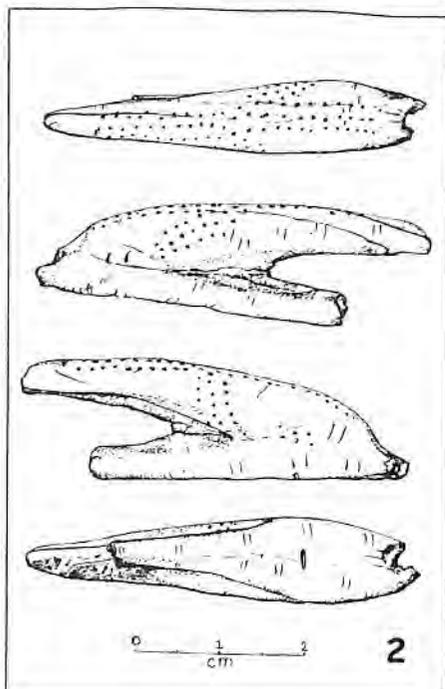


Fig. 4.

de la Maladrerie du 8 octobre 1926 autorisant le *Logan Museum* à fouiller à l'abri Labattut de Sergeac : le Pr George Collie y fit quelques travaux intermittents pendant l'hiver 1926-1927. Sans suites, en partie à cause de D. Peyrony : « *Peyrony was clearly working to prevent the excavation. He was on very poor terms with Merlan and Collie...* ».

- Le bureau de la S.H.A.P. a pris la décision de faciliter l'acquisition des derniers exemplaires de son livre *Léo Drouyn en Dordogne (1845-1851)*. Ils sont disponibles, au siège ou par correspondance, à un tarif très privilégié pour nos collègues : 30 € port compris pour la France, 25 € pour les exemplaires retirés au siège de la Société.

Huit mois après la mort de Léo Drouyn, son fils Léon nous a transmis ce trésor, lors de la séance du 1^{er} avril 1897. Ce dernier (fig. 5), né en 1839, n'avait pas démerité. Élève des Beaux-Arts de Paris, il fut, à Bordeaux, un des architectes les plus estimés de son temps. On lui doit des églises, écoles et châteaux, construits ou restaurés. Il demeurait rue Léo-Drouyn et



Fig. 5.

était membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux (*Annuaire du Tout Sud-Ouest illustré, 1907-1908*, Féret, Bordeaux).

- Le Dr Gilles Delluc (place de l'Église, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix) a lu avec un sourire une description peu connue de Périgueux au début du XVII^e siècle. C'est celle qui figure dans un ouvrage, considéré comme l'un des premiers guides du voyageur en France, écrit par le philologue allemand Justus Zinzerling (sous le nom de *Jodocus Sincerus*) (1590-1620), de Thuringe, ancien étudiant à Bâle et d'inspiration catholique. La première édition de son *Itinerarium Galliae, Ita accommodatum, ut eius ductu mediocri tempora tota Gallia obiri, Anglia & Belgium adiri possint : nec bis terue ad eadem loca rediti oporteat : notatis cuiusque loci quas vocant delicias. Cum appendice de Burdigala* date de 1616 et elle sera suivie de beaucoup d'autres. Il décrit les monuments, les antiquités et les meilleures



Fig. 6.

hôtelleries de chaque ville, avec parfois une vue de la ville (fig. 6). Zinzerling visita la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de se fixer à Lyon où il devint correcteur dans une imprimerie. Une traduction en français fut faite en 1859.

Dans le chapitre « Entre Limousin et Languedoc », il décrit son passage à Périgueux, malheureusement sans dessin :

« La ville a des rues étroites et sales. Ses maisons ne se distinguent pas par leur propreté. Choisis-toi pour hostellerie celle qui a pour enseigne Aux Anges, dans le faubourg. Tu y seras en meilleur air que dans la ville, à l'auberge Sainte-Madeleine. Je n'ai jamais vu de femmes aussi laides qu'en ce pays. Beaucoup ont des défauts corporels. Ainsi, par exemple, elles sont bossues, elles boitent, elles louchent et elles augmentent encore leur laideur par la mauvaise façon dont elles s'habillent. Le dialecte qu'on parle dans cette province est un des plus mauvais de tous. D'ici la rivière appelée Isle court vers Libourne. Autant la ville de Périgueux a quelque chose de lugubre, autant cette vallée plaît et attire ».

L'hygiène locale n'avait guère changé un siècle et demi plus tard, puisque Arthur Young, frôlant le Périgord à Souillac le 9 juin 1787, lors de son *Voyage en France*, nous brosse, lui aussi, un tableau peu alléchant : *« Il est impossible pour une imagination anglaise de se figurer les animaux qui nous servaient, au Chapeau rouge. La courtoisie de Souillac peut les appeler des femmes, mais en réalité, ce sont des fumiers ambulants. C'est en vain qu'en France on chercherait une servante d'auberge proprement habillée ».*

- Plusieurs membres de notre compagnie ont été invités à la sortie récente du timbre-poste de Rouffignac, montrant une vue du Grand Plafond, et au jubilé de cette grotte ornée. C'est une opportunité pour insister sur le remarquable travail exécuté par les Monuments historiques et le propriétaire pour enlever, sans toucher aux dessins, les innombrables graffiti que les visiteurs du XIX^e siècle avaient apposés sur la voûte et les parois. Il s'agit là d'une réalisation tout à fait innovante, si on excepte le nettoyage déjà ancien de Font-de-Gaume et celui des dessins de la Baume-Latrone (Gard), maculés par des vandales. La comparaison de deux clichés montre ici tout l'intérêt de cette opération (fig. 7).

L'année 2006 est aussi le 40^e anniversaire du décès accidentel des abbés André Glory et Jean-Louis Villeveygoux, dont les noms sont liés à l'étude de Laseaux.

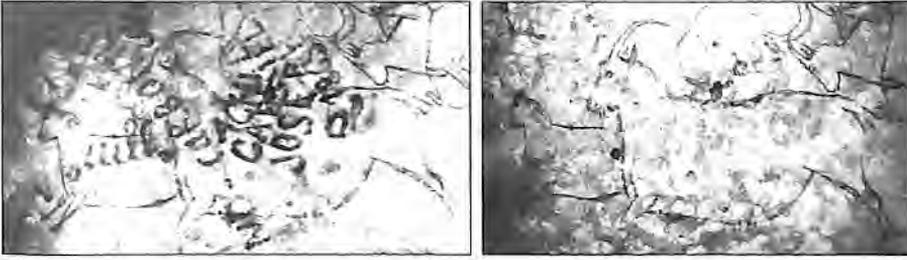


Fig. 7.

- Plusieurs lieux en Dordogne portent le nom de la Séguinie, mais personne, jusqu'à présent, n'a identifié le village présenté par le père Pommarède (*BSHAP*, 2006, t. CXXXIII, p. 260). L'un d'eux se trouve immédiatement au nord-ouest de Pézuls (information donnée par Louis et Yvette Beigner, 3, rue de la Mairie, 24100 Lembras).

- M^{me} Anne Bécheau (Pégau, 24220 Bézenac) nous informe sur l'avancement des travaux de restauration de l'église de Redon-Espic (fig. 8). Grâce à l'association des Amis de Redon-Espic et aux dons qui ont été faits, la restauration de l'église devrait être terminée fin octobre. Commencé au début de l'année 2005, le programme de ces travaux consistait à restaurer les murs et la toiture de l'église, cette dernière devant être entièrement découverte



Fig. 8

et recouverte en lauze. Ces derniers temps, les travaux avaient pris quelque retard à cause d'un lot de lauzes défectueuses. La fin de la restauration extérieure est donc annoncée pour fin octobre. Quant à la troisième et dernière tranche des travaux, elle concerne le nettoyage de la frise intérieure, la pose de vitraux (déjà effectuée), l'aménagement intérieur de l'église et la consolidation des bâtiments conventuels de façon à enrayer leur dégradation. Il est également prévu d'installer la croix métallique, qui se trouvait sur l'église, à la croisée des chemins entre l'oratoire et l'église. Après avoir été en péril, cette église est en passe de renaître pour le plaisir de nos yeux et ceux des générations futures.

Pour vos dons et adhésion, vous pouvez consulter le site Internet www.redon-espica.com ou vous adresser à la mairie de Castels (24220).

DEMANDES DES MEMBRES

- Le chanoine Pierre Pommarède (au siècle) cherche à identifier la demeure dans laquelle, il y a 50 ans, Jean Secret a photographié un lutrin (XVIII^e siècle), installé sur le palier d'un bel escalier Louis XV (fig. 9).

- Il est également à la recherche d'informations sur l'orchestre, avec conscrits, que l'on pense être de la région de Bergerac, représenté vers 1910-1920 sur cette carte-photo de sa collection (fig. 10).

- M. Bertrand de Maillard Larmandie (7, rue Rousselet, 75007 Paris) recherche tous documents concernant la détention de Jean-François de Larmandie à Bergerac pendant la Terreur.

- M^{me} Claire Veaux (claire.veaux@free.fr) cherche toute information sur Blanche de Bourbon, femme de Pierre le Cruel, roi de Castille, dont on dit qu'elle est morte au château de Molières près de l'abbaye cistercienne de Cadouin.

Notons qu'une tragi-comédie a été consacrée à cette reine d'Espagne en 1642 par M. Regnault, éditée par Toussaint Quinet, Paris (disponible sur www.gallica.bnf.fr), de même qu'un long poème du XIV^e siècle, publié à Londres en 1852, puis en 1855, chez Hookham and Sons. Sa légende a été évoquée en 1993 par B. et G. Delluc et P. Fitte (*BSHAP*, 1993, t. CXX, p. 187-194).

INFORMATIONS

- Le mardi 10 octobre prochain, le Pr. Michel Golfier donnera une conférence sur *Émile Goudeau* à l'amphithéâtre de la Bibliothèque de Périgueux, organisée par le Club des Hydropathes de cette ville.



Fig. 9.



Fig. 10

- Le site de Commarque (Sireuil) a fait l'objet de remarquables travaux de mise en valeur et de protection. Il est enfin ouvert à la visite. Depuis 1994 se succèdent des campagnes de consolidation et de restauration. Les fouilles en cours ont permis de dégager et de mieux comprendre diverses structures (fig. 11).



Fig. 11.

Un site Internet (www.commarque.fr) restitue l'aspect du *castrum* avec ses maisons. Un clic de souris fait apparaître successivement en images virtuelles : la tour de Jehan des Escarts, la maison noble de Commarque, la barbacane, les deux donjons, la grande salle effondrée, la maison tour, la chapelle Saint-Jean, la maison au four et la maison tour à contrefort. La reconstitution est impressionnante et permet de voir parfaitement l'agencement d'ensemble, bien mieux que ne le ferait un dessin.

- L'exposition « Les grands fauves de la préhistoire » est ouverte au Musée national de Préhistoire des Eyzies jusqu'au 14 novembre 2006, tous les jours sauf le mardi : de 9 h 30 à 12 h 30 en octobre et de 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 heures à 17 h 30 en novembre.

- Un colloque sur « Patrimoine et diversité culturelle » aura lieu le jeudi 19 octobre 2006 de 9 heures à 13 h 30 dans l'amphithéâtre du site universitaire de Périgueux, avec, entre autres, une communication de M^e Dominique Audrerie « Présentation de la convention U.N.E.S.C.O. sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles » et une autre de Véronique Merlin-Anglade, conservateur en chef du patrimoine, sur « Musée et diversité culturelle ».

- Les 27^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, organisées par l'association AFAM, auront lieu à l'université de Caen Basse-Normandie du 29 septembre au 1^{er} octobre 2006, sous deux thèmes : *La Gaule mérovingienne, le monde insulaire et l'Europe du nord (V^e-VIII^e siècles)* et *L'actualité de l'archéologie du haut moyen âge en Normandie (V^e-X^e siècles)*.
Courriel : crahm.colloques@unicaen.fr

CORRESPONDANCE POUR LES « PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information (de préférence avec une illustration) par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », on peut écrire directement à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 16-18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : dellucbg@wanadoo.fr. Les illustrations photographiques peuvent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou sous forme numérisée en format JPG. Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

Ouvrages

ESPÉRANDIEU (É.)

Inscriptions antiques du musée de Périgueux.

Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl., 28 €.

ROUX (J.)

Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux.

Périgueux, 1934, 189 p., 23 €.

FAYOLLE (A. de)

Topographie agricole du département de la Dordogne.

Périgueux, 1939, 139 p., 23 €.

MAUBOURGUET (J.) et ROUX (J.)

Le livre vert de Périgueux.

Périgueux, 1942, 2 vol., 619 p., 45 €.

MAUBOURGUET (J.)

Sarlat et le Périgord méridional. t. 3, (1453-1547)

Périgueux, 1955, 158 p., 23 €.

GOUHIER (H.)

Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne.

Périgueux, 1963, 44 p., 11 €.

SECRET (J.)

Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858).

Périgueux, 1972, 160 p., 16 €.

Hommage au Président Jean Secret.

Périgueux, 1982, 71 p., 8 €.

FAILLE (R.), SECRET (J.), SOUBEYRAN (M.)

Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon.

Périgueux, 1991, 109 p. ill., 15,50 €.

DELLUC (Brigitte et Gilles)

Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851

Périgueux, 2001, 328 p., 500 dessins, gravures et plans, 25 €.

BOST (Jean-Pierre) et FABRE (Georges)

Inscriptions latines d'Aquitaine (I.L.A.)

Ausonius. Maison de l'Archéologie, Bordeaux III. Ouvrage publié avec le concours de la S.H.A.P. 2002, 304 p., 53 €.

Recueils d'articles

1899. *Les Nocés d'Argent (1874-1899)*, Périgueux, 19 p., 12,50 €.

1913. *Actes du 5^e congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest* (Périgueux, 1913), Périgueux, 190 p., ill., 25 €.

1960. *Mélanges Géraud Lavergne*, Périgueux, 164 p., ill., 18 €.

1964. *Centenaire de la préhistoire en Périgord*, Périgueux, 187 p., ill., 19 €.

1981. *Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine*, actes du congrès de la FHSO (Périgueux, 1978), Périgueux, 366 p., ill., 25 €.

1988. *Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat*, Périgueux, 283 p., ill., 23 €.

1991. *Haut Périgord et pays de Dronne*, actes du 6^e colloque de Brantôme (1990), Périgueux, 75 p., ill., 11 €.

1992. *Bergerac et le Bergeracois*, actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), 602 p., 79 ill., 15 €.

2002. *Du bien manger et du bien vivre*, actes du LIV^e Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, 505 p., 30 €.

2004. *Mélanges Jacques Lagrange*, Périgueux, 325 p., ill., 13,50 €.

Tarif préférentiel à partir de 100 € d'achat de bulletins ou de publications de la SHAP.

Bulletins (6 livraisons par an de 1874 à 1943 4 livraisons par an depuis 1944)

- de 1874 à 1930 : 15 € l'un (75 € année complète)
- de 1931 à 1943 : 10 € l'un (50 € année complète)
- de 1944 à 1999 : 8 € l'un (30 € année complète)
- de 2000 à 2006 : 13,50 € l'un (50 € année complète)

***Réduction supplémentaire à partir de 10 fascicules.
Nous demander les années disponibles.***

La directrice de la publication : Marie-Pierre Mazeau-Janot
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD
16-18, rue du Plantier – 24000 Périgueux
tél. / fax : 05.53.06.95.88
courriel : shap24@yahoo.fr

Commission paritaire n° 0211 G 87921

TARIFS 2006

Cotisation (sans envoi du Bulletin)	20 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin)	40 €
Cotisation et abonnement au Bulletin	50 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple	60 €
Abonnement au Bulletin pour les collectivités et les associations	50 €
Droit de diplôme (uniquement pour les nouveaux adhérents)	8 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la SHAP et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).

Pour tous renseignements :
Tél./fax : 05 53 06 95 88
Courriel : shap24@yahoo.fr
Site internet : www.shap.asso.fr

***Permanence téléphonique de 14 heures à 17 heures :
mardi - jeudi - vendredi - samedi***

***Notre bibliothèque est à la disposition des membres
chaque samedi de 14 heures à 18 heures.***

SOMMAIRE DE LA 3^e LIVRAISON 2006

- Compte rendu de la séance
 - du 3 mai 2006 267
 - du 7 juin 2006 273
 - du 5 juillet 2006 279

- Éditorial : Un feuillet d'automne 285

- La peste à Belvès en 1628. *Procès-verbal faict sur la maladie contagieuse en ville*, par Jehan Sauret (Jacqueline Carcenac) 287
- Les sépultures dans l'église de Plazac : la nef (Lucien Queyroi) 305
- La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordes (Thierry Baritaud) 341

- Dans notre iconothèque et les archives : Deux beaux cadeaux de Noël pour l'abbé Henri Breuil : la frise sculptée du Cap Blanc et la vénus de Laussel (Brigitte et Gilles Delluc) 351
- Notre sortie d'été en Nontronnais samedi 1^{er} juillet 2006 (Anne-Marie Cestac) 371
- Vient de paraître : Les cheminots à l'assaut du ciel. 1920, la grande grève à Périgueux, de J.-S. Éloi (Anne Bécheau), Journal sous l'Occupation en Périgord 1942-1945, de J. Pouquet (Guy Penaud), Chamanismes et arts préhistoriques. Vision critique, collectif (Jacques Lagrange) 379
- Notes de lecture : Pierre Lachambeaudie 1806-1872 poète et fabuliste montignacois (J.-M. Faure), Un Robin des Bois entre Périgord et Limousin : histoire et légende de Burgou XIX^e-XX^e siècles (P. Grandcoin), L'inlassable course des rivières vers la mer (T. de Molènes), Châteaux et castelets en pays vigneron : Sainte-Foy, Saussignac, Montravel (J. Reix), Le trésor de Désesquaux (M. Carcenac), Connaître Lascaux (B. et G. Delluc) 383
- Des collégiens tocanais à l'hôtel de Fayolle 386
- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) 387

Le présent bulletin a été tiré à 1 350 exemplaires.

Photo de couverture : Abri de Laussel (Marquay). L'abbé Henri Breuil revient sur place près d'un demi-siècle après la découverte en 1911 et 1912 des célèbres blocs sculptés (fonds A. Glory, MNHN).